

Sur l'énoncé pāṇinéen *astrīviṣaya* (IV.1.63)

Deux interprétations et leur rapport avec le *Gaṇapāṭha*

Le suff. fém. (*nīṣ*) -ī- IV.1.63 (tonique III.1.3) est enseigné pour un n. générique (JĀTEḤ, Abl. à compléter par PRĀTIPADIKĀT IV.1.1), ceci d'ailleurs sous cette subtile condition ASTRĪVIṢAYĀT (outre une autre condition bien simple, AYOPADHĀT : « dont la pénultième n'est pas un y »)¹. Que signifie donc « *astrīviṣaya* - » en tant que déterminant « *jāti(vācin)-prātipadika* - » ? Dans le *Bh. ad* IV.1.63, deux thèses figurent à ce sujet :

(a) = « *samānāyām ākrtau yad astrīviṣayam* » : « une base nominale [vouée, dès l'origine, à une notion] générique [déterminée] qui, sur le plan [primordial – à savoir, celui] de cette forme [corporelle] commune [à tous les individus concernés –], ne se met pas en place au genre fém. [tout seul] »²;

(b) = « *kvacid astrīviṣayam* » : « une base nominale [qui exprime, à titre d'homonymie, plus d'une notion] générique [et] qui [, partant,] ne s'emploie

¹ Le présent article, qui servira tel quel de commentaire développé sur un tiers environ du passage du *Mahābhāṣya ad* IV.1.63 (édition Kielhorn, vol. II, p. 225, l. 22-6), est conçu en même temps comme l'une des vingt-deux sections dont sera faite notre étude d'ensemble sur « les discussions patañjaliennes afférentes au remaniement du *Gaṇapāṭha* ». Sous ce dernier titre même, la première moitié de ladite étude est déjà sous presse pour les *Mélanges d'Indianisme à la mémoire de Louis Renou* (Paris, 1967). À part la section présentée ici même, la moitié restante sera publiée, espérons-nous, dans un des prochains numéros de l'*Indo-Iranian Journal*.

Nos plus vifs remerciements sont dus à MM. Jacques May et Pierre-Sylvain Filliozat pour avoir donné tous leurs soins à mettre au point la présente rédaction française.

Abréviations : – *Am*[*arakośa*, éd. *Poona Oriental Series*]; *Bālam*[*anoramā*]; *Bh*[*āṣya*, suivi parfois de trois chiffres renvoyant à volume, page, ligne dans l'éd. Kielhorn]; *Bō*[*htlingk* = son éd. du *Gaṇapāṭha*]; *dh*[*ātupāṭha*, éd. *Bō.*]; fém[inin]; *g*[*aṇa*]; *G*[*aṇa*]*R*[*atnamahodadhi*]; *Kaiy*[*aṭa* = son *Pradīpa* sous IV.1.63 *Bh.*]; *Kāś*[*ikā*]; *Laghuś*[*abdenduśekhara*]; *m*[*a*]*sc*[*ulin*]; *n*[*om*]; *N*[*yāsa*]; *Nāg*[*eśa* = sauf mention, son *Uddyota* sous IV.1.63 *Bh.*]; *n*[*eu*]*t*[*re*]; *Pāṇ*[*ini*]; *Pat*[*añjali*]; *S*[*iddhānta*]*K*[*aumudī*]; *sū*[*tra*]; suff[*ix*e]; *Tattvab*[*odhinī*]; *uṇ*[*ādi*, numérotation d'après *SK.*]; *v*[*ār*]*t*[*tika*].

² Voici déjà entré en jeu le rapprochement de *jāti* et d'*ākṛti* tel que le feront les logiciens ultérieurs. Un tel rapprochement, d'ailleurs, a pris naissance dès une époque antérieure à Pat., puisqu'il est attesté dans la première des deux *kārikā* que le IV.1.63 *Bh.* commence par citer comme autant de définitions du terme *jāti*. Cf. notre « Causerie Vyākaraṇique (IV) : *jāti* “genus” et deux définitions pré-patañjaliennes », à paraître dans le *Journal of Indian and Buddhist Studies* (Tōkyō), 16-1.

parfois pas au fém. [en raison du sens de mot dont il s'agit]. »

Pour que cet essai de traduction puisse être compris dans tout son sens en dépit de sa maladresse apparente, nous donnons un éclaircissement nécessaire en étudiant le mot *drona-*, par exemple, de la façon suivante.

Le « boisseau » est une notion générique reposant sur une « forme (corporelle) commune » (*samānā-ākṛti-*) telle qu'on ne peut en nier l'existence à travers tous les instruments de mesure ainsi appelés, et cette notion générique est censée, en sanskrit, valoir au genre msc. tout en mettant en place une base nominale *drona-* : spécifions cette dernière comme *drona-¹*. Pareillement, une autre notion générique, celle de la « mangeoire », est censée valoir au fém. en mettant en place, elle aussi, une base nominale *drona-* : mettons *drona-²*³. La question qui s'impose maintenant est celle de savoir si une « base nominale générique » (*jātivācin-prātipadika-*) est à concevoir ou bien en fonction d'une « forme (corporelle) commune », ou bien en fonction d'une communauté de forme purement linguistique. Autrement dit, *drona-¹* et *drona-²* sont-ils deux « bases nominales génériques » distinctes l'une de l'autre, ou bien ne sont-ils que deux valeurs différentes d'une seule « base nominale générique » *drona-*? Or, les deux points de vue ainsi confrontés sont, en réalité, précisément ceux qui se trouvent à la base respectivement des deux thèses, (a) et (b) ci-dessus signalées, concernant la mention ASTRĪVIṢAYA IV.1.63⁴.

Au point de vue (a), *drona-¹* étant une base indépendante qui vaut par définition au genre msc., il est exclu d'y attacher un suff. fém. quelconque, tandis que l'autre base non moins indépendante, à savoir *drona-²*, puisqu'elle vaut au genre fém., doit faire l'objet de la suffixation telle qu'elle est enseignée sous le *sū.* gouvernant STRIYĀM IV.1.3. Mais, quand on veut, de la sorte, appliquer à *drona-²* le suff. fém. <*nīṣ*> -ī- selon IV.1.63, la condition ASTRĪVIṢAYĀT manquera à être satisfaite du fait que la présente « base nominale générique » vaut, au contraire, nécessairement au fém. : « *strīviṣaya* » (!) – d'où cet inconvénient qu'au sens de « mangeoire », on aurait une fausse forme comme **dronā-* (avec <*tāp*> IV.1.4, -ā- atone III.1.4), au lieu de la forme correcte *dronī-* (avec <*nīṣ*> IV.1.63). Au point de vue (b), d'autre part, on voit en *drona-* une « base nominale générique » qui vaut tantôt au fém. (ceci dans la valeur *drona-²* « mangeoire ») tantôt au msc. (dans la valeur *drona-¹* « boisseau »), ce qui satisfait à la condition ASTRĪVIṢAYĀT (aussi bien qu'à toutes les autres conditions) du *sū.* IV.1.63 : au sens de « mangeoire »,

³ Kaiy. : *dronaśabdaḥ parimānaviśeṣe puṁliṅgaḥ, gavādanyāṃ tu strīliṅgaḥ*. Cf. ci-dessous notes 20 et 26 (*in fine*).

⁴ La thèse (a) est censée consister à reconnaître un mot à titre indépendant dans la mesure où l'on y aperçoit « l'unicité sur le plan de sa cause de production » – « (*śabda*) *pravṛttinimittaiḥ* », qui deviendra un cliché favori des auteurs ultérieurs (ainsi, dans le passage cité ci-dessous note 10). Mais nous évitons ici délibérément d'entrer dans cette complexité spéculative.

donc, la base *droṇa-* reçoit à juste titre le suff. fém. <*nīṣ*> -ī-, d'où *droṇī-* comme il convient (en liaison avec VI.4.148).

On pourra en dire tout autant pour *kuṭa-* (*kuṭa*-¹ « pot » valable au msc., *kuṭa*-² « cabane » valable au fém.), ainsi que pour *pātra-* (*pātra*-¹ « récipient (en général) » valable au msc. ou au nt., *pātra*-² « coupe » valable au fém.)⁵. Est-ce à dire que le point de vue (b) fournit la thèse correcte quand il s'agit, du moins, d'interpréter ASTRĪVIṢAYA dans le *sū.* IV.1.63 ? Ce n'est, cependant, pas encore sûr. Voici, en effet, le revers de la médaille.

Au point de vue (b), il est licite d'admettre une base nominale *māla-* qui vaut au fém. au sens de « guirlande » (: *māla*-¹), mais au nt. au sens de « champ alluvial » (: *māla*-²), ainsi qu'au msc. comme n. d'action tiré avec <*ghaṇ*> -a- III.3.18 de la racine (*dh.* I.522) *mal-* « tenir (?) » (: *māla*-³)⁶; s'il en est ainsi, ladite base, étant bien « *astrīviṣaya* » « qui ne s'emploie parfois pas au fém. », ne recevra-t-elle pas le suff. fém. <*nīṣ*> -ī- IV.1.63 quand il s'agit de sa valeur (*māla*-¹) « guirlande » – de manière à produire **mālī-*, et non *mālā-* ? Pareil inconvénient ne surgit point, en revanche, si l'on prend le point de vue (a) : étant donné une « forme (corporelle) commune » sous-jacente de toutes les guirlandes, *māla*-¹ est à lui seul une « base nominale générique » (*jātivācin-prātipadika-*) indépendante mais « *strīviṣaya* » (!) « qui vaut nécessairement au fém. », en sorte que le suff. fém. qui s'applique ne peut être le <*nīṣ*> -ī- IV.1.63 (à défaut de satisfaire ASTRĪVIṢAYĀT), mais bel et bien le <*tāp*> -ā- IV.1.4 (en raison de l'énoncé ATAḤ) – d'où *mālā-* (en passant par VI.1.101).

De même, pour la forme fém. *balākā-* : *balāka*-¹ qui vaut au fém. au sens de « cigogne »; *balāka*-² qui vaut au msc. au sens de « héron »; *balāka*-³ qui vaut au msc. au sens « *balam ākāyati* » « qui hurle à l'armée (?) » – composé (*tatpuruṣa*) *bala-āka-* selon II.2.8, dont le membre ultérieur est n. d'agent tiré de la racine *ā-kai-* (*dh.* I.964 *kai-* « résonner (?) ») > *ā-kā-* VI.1.45, avec <*ka*> -a- III.1.136 (en liaison avec VI.4.64)⁷. À moins que *balāka*-¹ ne soit estimé une base nominale

⁵ Nāg. : *kuṭaśabdo gehe strīliṅgaḥ, ghaṭe pumān. pātraśabdo bhājanasāmānye... ubhayaliṅgaḥ, bhājanaviśeṣe strī.* Cf. ci-dessous notes 21, 22 et 28. « Cabane » (plutôt que « maison ») pour « *geha* » et « coupe » pour « *bhājanaviśeṣa* », ceci conformément à l'emploi réel que les lexicographes modernes ont attesté respectivement de *kuṭī-* et de *pātrī-*.

⁶ Kaiy. : *malanaṃ māla iti puṃliṅgaḥ, kṣetraviśeṣe napuṃsakam, sraji strīliṅgaḥ.* « Champ alluvial » pour « *kṣetraviśeṣa* », cf. entre autres *Meghadūta* 16c.

⁷ Kaiy. : *balam ākāyatīti balākaśabdo yaugikaḥ puṃsi dṛśyate.* Nāg. : *arthapradarśanam etat. vyutpattis tv evam – ākāyatīti ākaḥ; balasyāka iti.* Nous laissons de côté l'analyse « *balam kāyati* » (sens ?) que *Laghuś.* et *Bālam.* montrent sous *SK.* 518, ainsi que d'autres étymologies alléguées par l'*uṇ-sū.* 454 et ses sous-commentaires, ou par *Kṣīrasvāmin ad Am.* II.5.26. – « Cigogne » et « héron », compte tenu d'un vers qui figure *Laghuś.*, loc. cit. (vers commun à *Viśva* et à *Śāśvata*, à en croire *Tattvab.* sous ledit *uṇ-sū.*) : « ... *balākā bisakaṇṭhikā, ... balākaś ca bako mataḥ* ».

indépendante suivant la thèse (a), on risquerait de former **balākī-* au sens de « cigogne ».

Bref, comme il est dit dans la section considérée du IV.1.63 *Bh.*, on manquerait, suivant la thèse (a), à réaliser *droṇī-*, *kuṭī-* et *pātrī-* (avec <*ñīṣ*> -ī- IV.1.63), tandis que, suivant la thèse (b), il y aurait un excès d'application du *sū*. IV.1.63, qui compromettrait les formes (en <*īāp*> -ā- IV.1.4) *mālā-* et *balākā*⁸. Il s'avère, d'ailleurs, que Pat. portait ici sa préférence à la thèse (b), du fait qu'il a terminé le présent débat en proposant tout de suite d'enregistrer *mālā* et *balākā* dans le *g. ajādi* (ceci de manière à mettre en évidence que le suff. fém. qui s'applique à *mālā-* et à *balākā-* est le <*īāp*> -ā- IV.1.4 en raison de l'énoncé AJĀDI, et non un autre suff. fém. quelconque)⁹.

À ce dernier propos, cependant, il y a sans doute lieu de soupçonner un manque de sérieux chez Pat. La thèse (b) est, d'abord, difficilement compatible avec le *sū*. suivant, *sū*. IV.1.64. Car, si Pāṇ. enseigne à l'aide de ce dernier *sū*. que le suff. fém. <*ñīṣ*> -ī- s'applique à un composé du type *śliṣṭa-parṇa-*, mot valable au fém. comme n. générique (n. de plante, en l'espèce), c'est qu'à son opinion, le même suff. tel qu'il est enseigné par IV.1.63 échappe à un tel mot, qui manque à satisfaire ASTRĪVIṢAYĀT. Cela révèle que Pāṇ., quant à lui, comprend l'énoncé en question au point de vue (a) : selon la thèse (b), en effet, on reconnaîtrait en *śliṣṭaparnā-*, au contraire, une base bel et bien « *astrīviṣaya* » « qui ne vaut parfois pas au fém. », en ce sens qu'elle vaut au fém. comme n. de plante mais au msc., si l'on veut, dans sa valeur étymologique « dont les feuilles s'enroulent »¹⁰ ! Dans cette circonstance, on n'osera guère s'obstiner à garder la thèse (b) avec cette remarque désespérée de Nāg. que, en se prononçant pour cette thèse, Pat. entendait implicitement la suppression totale du *sū*. IV.1.64.¹¹ – Rappelons, en outre, que les points de vue (a) et (b), relatifs à la notion d'un n. ou d'une « base nominale », se retrouvent confrontés dans le VI.3.34 *Bh.*, init. (III.150.3-8) lors de l'interprétation de l'énoncé BHĀṢITAPUMSKA dudit *sū*. et que, là, selon toute vraisemblance,

⁸ *Bh.* : *yadi vijñāyate samānāyām ākṛtau yad astrīviṣayam iti droṇī kuṭī pātrīti na sidhyati. atha vijñāyate kvacid yad astrīviṣayam iti mālā balākā [:] atrāpi prāpnoti.* (II.225.22-25)

⁹ *Bh.* : *astu kvacid yad astrīviṣayam iti. katham mālā balāketi. ajādiṣu pāṭhaḥ kariṣyate* (II.225.26).

¹⁰ Cf. *Laghuś.* (sous SK. 518); *astrīviṣayād ity asya pravṛttinimittaike liṅgāntarahitabhinnād ity arthaḥ... ata eva pākakarṇa [...] iti sūtre caritārtham. tad dhi strīviṣayārtham. anyathā teṣām api yaugike 'rthe liṅgāntarasambhavana pūrveṇa siddhe tadvaiyarthyaṃ spaṣṭam eva.* Ex. *śliṣṭaparnā-*, puisé à la *Bhāṣāvṛtti* ad IV.1.64.

¹¹ Nāg. : *vastutaḥ – kvacid yad ity evāśritya pākakarṇety api na kāryam iti bhāṣyatāparyam.* Ici Nāg. n'a pu être lui-même sérieux. Car la remarque antérieure (citée en partie ci-dessous note 18), qu'il attribue à *kecit* et qu'il entend récuser par la présente observation, n'est rien d'autre qu'une *versio simplicior* de ce que nous avons cité, ci-dessus note 10, d'un autre ouvrage de ce même auteur.

Pat. lui-même se montre partisan du point de vue (a)¹².

Il n'y aura donc rien de surprenant à constater que, en glosant ASTRĪVIṢAYA IV.1.63 le plus souvent par « *na striyām (eva) niyatam* », les grammairiens ultérieurs, à moins qu'ils ne s'occupent directement du *Bh.*, s'alignent tous nettement sur la thèse (a)¹³, tandis que la thèse (b) est purement et simplement passée sous silence sauf chez un nombre très restreint de sous-commentateurs¹⁴. La *SK.* (518), par exemple, outre qu'elle partage la glose précitée avec la *Kāś.*, cite *balākā-* en contre-exemple portant sur l'énoncé ASTRĪVIṢAYĀT, ce qui donne décidément à croire que nul compte n'a été tenu ici du prétendu *balāka-*³, msc. dans une valeur aussi obscure et fictive que celle de « *balam ākāyati* ». Ainsi donc, on estimera naturel que le point de vue (a) ait déterminé également la tradition du *Gaṇapāṭha* : la proposition patañjaliennne d'ajouter *mālā* et *balākā* au *g. ajādi*, puisqu'elle relève de la thèse (b) sur la mention ASTRĪVIṢAYA IV.1.63, n'a pu être adoptée par les grammairiens ultérieurs. Le *g. ajādi*, en effet, d'après toutes ses versions connues, ne contient ni *mālā* ni *balākā*¹⁵.

La prise de position en faveur de la thèse (a) se laisse sentir plus clairement par le contenu du *g. gaurādi*. Car les mots qui y sont enregistrés, afin qu'on puisse les suffixer au fém. par <ñīṣ> -ī- IV.1.41 (en raison de l'énoncé GAURĀDIBHYAḤ), sont pour la plupart des noms génériques qui, comme il a été signalé par le *N.*, sont valables exclusivement au fém. (*strīviṣaya*), en sorte qu'y échappe le même suff. tel qu'il est enseigné par IV.1.63, ceci à défaut de satisfaire à la condition ASTRĪVIṢAYĀT¹⁶. Il ne peut s'agir ici que de la thèse (a) sur ASTRĪVIṢAYA : si, par exemple, *śṛṅga* figure ainsi dans le *g. gaurādi*, ce doit être le mot *śṛṅga-*¹ valable seulement au fém. comme n. de plante, mot conçu à titre tout à fait indépendant du mot homonyme *śṛṅga-*², qui vaut au nt. au sens de « corne »¹⁷. À supposer, en effet, qu'on conçoive suivant la thèse (b) un seul mot

¹² Nous réservons à un avenir, pas trop lointain d'ailleurs, la tâche d'entreprendre une interprétation approfondie de cette autre section du *Bh.*

¹³ Il en est de même pour les auteurs non-pāṇinéens. Ainsi, Candra (sous son *sū.* II.3.71) glose ASTRĪVIṢAYĀT par « (*sāmānyavacanāt*) *striyām anyatra ca dṛṣṭāt* ».

¹⁴ Kaiy. et Nāg. (le *Laghuś.* compris) mis à part, seule la *Bālam.* aborde ce sujet parmi une douzaine de commentaires grammaticaux utilisés pour le présent article.

¹⁵ Cf. Robert Birwé, *Der Gaṇapāṭha zu den Adhyāyas IV und V der Grammatik Pāṇinis: Versuch einer Rekonstruktion* (Wiesbaden, 1961), p. 49, *Rekonstruktion* note 1.

¹⁶ *N.* (éd. Chakravarti, vol. I, p. 841, l. 6-4 du bas) : *śṛṅgaśabdasya prāk śvañśabdāt, puṭādīnām cānandavarjitānām, strīviṣayatvāc* [Supprimer « *śṛṅgaśabdasya prāpte puṭādīnām* » : dittographie patente] *cāstrīviṣayād iti pratiṣedhe prāpte*. Voir aussi *GR.* 46-51, la *vṛtti* se terminant chaque fois par « *itareṣām tu jātīve 'pi strīviṣayatvād aprāpte pāṭhaḥ* » ou par une remarque analogue.

¹⁷ L'appartenance de *śṛṅga* (Bö. 81.4) au *g. gaurādi* dans son état « originel » est confirmée par M. Birwé, *op. cit.*, p. 53, *Rekonstruktion* 2. Cf. *Am.* II.4.100c (*śṛṅgī*, mot du

śṛṅga- englobant les deux valeurs en question, ce serait un mot « *astrīviṣaya* » « qui ne s'emploie parfois pas au fém. » (en raison de sa valeur *śṛṅga*-²), en sorte qu'on en tirerait le dérivé fém. *śṛṅgī-* bel et bien avec <*nīṣ*> IV.1.63, sans qu'il y ait aucun besoin de recourir au *sū*. IV.1.41 : bref, la mention « *śṛṅga* » dans le *g. gaurādi* se trouverait elle-même dénuée de sens.

N'oublions pas, cependant, que la thèse (a) reste exposée à des inconvénients : dès le début du présent article, nous avons abondamment montré comment cette thèse risque d'empêcher, comme Pat. lui-même le rappelle dans son *Bh. ad* IV.1.63, de réaliser *droṇī-* et *kuṭī-*, ainsi que *pātrī-*, par ce dernier *sū*. Or, Nāg. *ad loc.* se réfère par *kecit* aux partisans de la thèse (a) qui préconisent, dans le but d'obvier audit défaut, d'ajouter les trois bases nominales en question – (1) *droṇa-*, (2) *kuṭa-*, (3) *pātra-* – à la liste du *g. gaurādi* dont nous avons discuté tout à l'heure¹⁸. Il va de soi que, ce faisant, les formes fém. précitées ne manqueront pas de s'obtenir avec <*nīṣ*> par IV.1.41. Ce qui est curieux, toutefois, c'est qu'une telle addition paraît n'avoir été mise en œuvre qu'en partie à travers la transmission dudit *g.* À notre sens, d'ailleurs, ce fait est à expliquer comme suit¹⁹ :

(1) *droṇa*. L'addition en a été faite universellement, d'où est issue, sans aucun doute, la mention « *droṇa* » telle qu'on la voit dans toutes les versions connues du *g. gaurādi* (ainsi, Bō. 81.13). Que *droṇa-* « mangeoire » ne vaille qu'au genre fém. (*strīviṣaya*), cela est certifié par la lexicographie indigène : ainsi, *Medinī*, n° 17 sous rubrique « *ṇa* »²⁰.

(2) *kuṭa*. L'addition n'a été mise en œuvre que par Vardhamāna, seul son *GR*. 47d montrant « *kuṭa* » comme mot du *g. gaurādi*. Ce qui a dominé à ce propos la pensée des grammairiens ultérieurs en général, c'était très probablement une donnée lexicographique d'autorité incontestable, à savoir *Am*. II.2.6a : « *vāsaḥ kuṭī dvayoḥ...* » Car, dès qu'on a appris sur le plan lexical que *kuṭī-* « cabane » vaut « aux deux genres », c'est-à-dire, non seulement au fém. mais aussi au msc., il n'y aura qu'un pas à franchir pour que, sur le plan grammatical, un partisan de la thèse (a) puisse concevoir la base nominale *kuṭa*-² « cabane » valable, pour cette fois, au msc. et au fém. – « *astrīviṣaya* », donc, à bon droit – à la distinction de la base

vanauśadhivarga) et III.3.26a (*śṛṅgam*, sens « *prādhānya* » et « *sānu* »).

¹⁸ Nāg. : *kecit tu* – « *samānāyām ākṛtau* [...] *astrīviṣaya* » *ity artha evocitaḥ. ata eva...* [même observation, en substance, que celle citée ci-dessus note 10] ... *droṇītyādayo gaurādiṣu pāthyā ity āhuḥ*.

¹⁹ Le fait a été bien signalé par M. Birwé, *op. cit.*, p. 65, *Rekonstruktion* note 3 : mais la conclusion qu'il en tire nous paraît très peu convaincante.

²⁰ D'après le *Śabdakalpadrūma* (s.v. *droṇī*, d'où nous avons tiré la présente référence) et la *Tattvab.* (sous l'*uṇ-sū*. 290), *Medinī* assigne à la base fém. en question le sens « *kāṣṭhāmbuvāhinī* » (à côté de celui de « *gavādanī* »), tandis que le *GR*. (44, *vṛttī*) glose *droṇī* par « *jalakṣepikā* » : s'agit-il d'un « arrosoir en bois » de part et d'autre ? Cf. ci-dessous note 26, *in fine*.

homonyme *kuṭa*-¹ « pot » qui vaut au msc. et au nt. comme le certifie *Am.* II.9.32a : « *ghaṭaḥ kuṭanipāṇ astrī* »²¹. De la sorte, même au point de vue (a), *kuṭi*- sera légitimable en tant que fém. de *kuṭa*-² purement et simplement par IV.1.63, sans qu'il y ait aucun intérêt à enregistrer *kuṭa* dans le *g. gaurādi*.

(3) *pātra*. L'addition n'en a jamais été mise en œuvre, pour la raison bien simple que voici : *pātra*- est un dérivé irrégulier de la racine *pā*-, *dh.* I.972 « boire », tiré avec le suff. *uṇ.* 598 <*ṣṭran*>, -*tra*- « à exposant ṣ » ; au fém., donc, le *sū.* IV.1.41 s'y appliquera sans défaillance par son aspect ŚID(... BHYAḤ), d'où *pātrī*- comme il convient, l'autre aspect GAURĀDI(BHYAḤ) du même *sū.* s'avérant ainsi totalement hors de cause²².

Ajoutons quelques mots, bien que le sujet n'entre guère en rapport avec le *Gaṇapāṭha*, sur une divergence qu'on aperçoit entre Kaiy. et Nāg. dans la section du IV.1.63 *Bh.* qui nous intéresse.

Nous avons vu plus haut comment la thèse (b) sur ASTRĪVIṢAYA risque d'empêcher la formation de *mālā*- « guirlande » et de *balākā*- « cigogne ». Alors que Pat. entend, comme on sait, régler le cas en enregistrant ces deux formes dans le *g. ajādi*, Kaiy. suggère une tout autre solution, qu'il nous sera permis de développer comme suit²³.

La base unique *māla*- (ou *balāka*-) telle qu'on l'a posée au point de vue (b) n'est, strictement parlant, pas une base nominale « générique » – elle est certes « *prātipadika* », mais elle n'est « *jātivācin* », somme toute, qu'en partie –, ceci compte tenu de son aspect *māla*-³ « fait de se tenir (?) » (ou *balāka*-³ « qui hurle à l'armée (?) »), aspect *yaugika* « soumis au processus formatif » : ce qui prévaut sous cet aspect, c'est toujours le sens d'action propre à la racine verbale, *mal*- (ou *kai*-) en l'occurrence, à tel point qu'il s'agit au fond d'un « mot d'action » (*kriyāśabda*) – distinct d'un « mot générique » (*jātiśabda*), comme Pat. le signale tout au début de son ouvrage (I.19.20; 20.8 *sq.*). La condition JĀTEḤ du *sū.* IV.1.63 n'étant ainsi pas nécessairement satisfaite par *māla*- (ou *balāka*-) en tant que base nominale unique, il est exclu de vouloir y appliquer au fém. le suff. <*ñiṣ*> -*ī*- selon ledit *sū.* ; le suff. fém. qui s'applique ici ne sera donc rien d'autre que le

²¹ Ceci dit, il y a certes lieu de se demander si *Am.* entendait dans le passage cité (II.2.6a) *kuṭa*- ou *kuṭi*- pour le msc. au sens de « cabane ». Le *Ṭikāsarvasva ad loc.* (TSS 43, p. 27) admet l'une et l'autre forme, notant d'ailleurs la première en tant que mot *gaurādi*. La grammaire indigène reconnaît en chaque forme un dérivé primaire de la racine *kuṭ*-, notamment celle du *dh.* VI. 73 « se courber » : *kuṭa*- avec le suff. <*ka*> -*a*- III.1.135; *kuṭi*- avec le suff. *uṇ.* 582, -*i*- à exposant *k*.

²² Ou bien, du fait qu'*Am.* III.5.42 enregistre *pātrī* parmi les mots valables à tous les trois genres, alors que *pātra*- figure *Am.* II.9.33 (« *pātrāmatre* », duel nt.) au sens de « récipient », on pourra mettre en place – ceci au point de vue (a) même – une seule base *pātra*- bel et bien « *astrīviṣaya* », sans donc ériger *pātra*-² « *strīviṣaya* » en base nominale indépendante.

²³ Kaiy. : *anya eva kriyāvācī, jātiśabdas tv anya eveti parihārāntaram apy atra sambhavati.*

<ṭāp> -ā- IV.1.4 – et ceci en raison de la mention ATAḤ purement et simplement, sans qu'il y ait aucunement à recourir à la mention AJĀDI²⁴.

Or, Nāg. se montre sceptique à l'égard d'une telle argumentation, qui donnerait lieu, dit-il, à des inconvénients du côté de *dronī-*, etc.²⁵. En face de cette remarque tout à fait passagère, voici la seule manière dont on peut, me semble-t-il, conjecturer ce qu'est la pensée implicite de Nāg.

(1) N'y a-t-il pas lieu de différencier la valeur *drona-*¹ elle-même en *drona-^{1*}* « boisseau (unité de capacité) » et *drona-^{1**}* « boisseau (instrument de mesure) » ? Si l'on en convient, la base unique *drona-* ne sera plus entièrement une « base nominale générique », étant sous son aspect *drona-^{1*}* un « mot de mesure » (*parimāṇaśabda*) distinct d'un « mot générique » (*jāti-śabda*) – d'où **dronā-* au fém. de la même manière qu'on a *mālā*²⁶ !

(2) Une base nominale unique *kuṭa-* ayant été mise en place suivant la thèse (b), on sera en droit d'y discerner, outre les deux valeurs *rūḍha* « conventionnelles » *kuṭa-¹* « pot » et *kuṭa-²* « cabane », une troisième valeur comme *kuṭa-³* « qui se courbe » – valeur étymologique (*yaugika*) pour le n. d'agent *kuṭa-*, tiré de *kuṭ-* avec <ka> -a- III.1.135²⁷. Dès lors, étant au fond un « mot d'action » (*kriyāśabda*) sous ce dernier aspect, la base unique *kuṭa-* manquera à satisfaire pleinement la condition JĀTEḤ du *sū*. IV.1.63, d'où **kuṭā-* au fém. de la même manière qu'on a *balākā* !

(3) À la base unique *pātra-* conçue au point de vue (b), on ne manquera pas de reconnaître une valeur additionnelle bien attestée, à savoir *pātra-³* (unité de capacité, comme « gallon » en anglais – issu du mot français « jale » qui veut dire une sorte de baquet)²⁸. Dès lors, sous ce dernier aspect au moins, on aura affaire à un « mot de mesure » (*parimāṇaśabda*), d'où la même difficulté que ci-dessus (1)²⁹ !

²⁴ Il est certes possible d'expliquer par là la non-adoption de la proposition patañjaliennne d'ajouter *mālā* et *balākā* au g. *ajādi*; mais une telle explication est infiniment moins plausible que celle que nous avons donnée plus haut.

²⁵ Nāg. : pariḥārāntaram apīti. *dronītyādāv api tulyanyāyād doṣāpatter idaṃ cintyam*.

²⁶ Pat., sous I.1.72 vt. 7 (I.184.16-20) et I.4.2 vt. 4 (I.316.21-5), met en opposition *parimāṇaśabda* (plus *saṃkhyāśabda*) et *jātiśabda* (plus *guṇaśabda*) : cf. notre *Kāśikāvṛtti* (*adhyāya* I, *pāda* 1) traduite et commentée, 3^e partie (Paris, 1967), p. 97, *in fine*. Ainsi donc, il n'y aura pas à discuter ici de la valeur « étymologique » de *drona-* dans le contexte du *kriyāśabda*, quoique la grammaire indigène y voie un dérivé primaire de la racine *dru-*, *dh*. I.992 « couler », avec le suff. *un*. 290 -na- à exposant *n*.

²⁷ Cf. ci-dessus note 21, *in fine*.

²⁸ En tant que n. d'une mesure de capacité, *pātra-* est attesté bien des fois en védique (depuis *AV*) et figure chez Pāṇ. lui-même dans les *sū*. V.1.46 et 53.1 *pātra* = 1 *āḍhaka* = 1/4 *drona* : cf. *L'Inde classique*, II, *Appendice* 13 (p. 758) par Jean Filliozat.

²⁹ Cette argumentation terminale ne servira en rien à expliquer le fait signalé plus haut concernant le g. *gaurādi*, c'est-à-dire, la présence de *drona*, par contraste avec l'absence de *kuṭa* et de *pātra*, dans ledit g.

ENGLISH SUMMARY

Except those ending in *ya*, enjoins Pāṇ. IV.1.63, nominal *a* stems denoting 'genus' form their fem. in *-ī-*, provided they be '*astrīviṣaya*'. Pat. observes that this last wording, obviously in apposition with '*jāti(vācin)-prātipadika-*', can be understood in two different ways: (a) 'that which, [considered] under its [primordial aspect —] aspect of a [certain] common shape [underlying each generic notion —], is not [of a kind] to operate [necessarily] in the fem. gender'; (b) 'that which occasionally fails [, in some or other of its semantic values,] to operate in the fem. gender'. From the viewpoint which the interpretation (a) presupposes, *drona-¹* 'bucket' and *drona-²* 'manger' are two homonymous stems independent of each other, the former operating necessarily in msc. and the latter necessarily in fem.; likewise, *māla-¹* 'wreath', confined to the fem. gender, is a noun stem distinct from another, *māla-²* 'alluvial field' valid solely in nt.: notice the stems *drona-²* and *māla-¹* are '*strīviṣaya*' by definition and not '*astrīviṣaya*'. From the viewpoint on which the interpretation (b) is based, *drona-¹* and *drona-²* are two different semantic values of one and the same stem *drona-*; *māla-¹* and *māla-²*, of one and the same stem *māla-*: notice the stem *drona-* is '*astrīviṣaya*' because of its first meaning; so is the stem *māla-* because of its second meaning. According to (a), Pāṇ. IV.1.63 will prove applicable rightly to *māla-¹* (hence *mālā-* 'wreath' with *-ā-* IV.1.4), but wrongly to *drona-²* (hence **dronā-* 'manger'!); according to (b), the same rule will turn out applicable rightly to the stem *drona-* taken in its second meaning (hence *dronī-* 'manger' with *-ī-* IV.1.63), but wrongly to the stem *māla-* taken in its first meaning (hence **mālī-* 'wreath'!). But this last inconvenience, concludes Pat. apparently in favour of (b), can be removed by adding '*mālā*' to the *g. ajādi*, the list of words which form the fem. in *-ā-* by Pāṇ. IV.1.4.

Is such a conclusion to be regarded as a veritable *siddhānta*? Certainly not. Here, in the first place, Pat.'s seriousness is itself highly questionable: elsewhere, thus in VI.1.63 *Bh.* (where a similar problem is discussed at the outset), Pat. shows himself favourable on the contrary to the viewpoint (a)! Secondly, if we were allowed to posit, from the viewpoint (b), a unitary stem *śṛṅga-*, comprising among others two different imports — *śṛṅga-¹*, plant name, in fem.; *śṛṅga-²* 'horn', in nt. —, the fem. form *śṛṅgī-* in the first case might be accounted for simply by the rule IV.1.63, with no necessity any longer of appealing to Pāṇ. IV.1.41, as we usually do, in terms of the *g. gaurādi*: a considerable number of the words, '*śṛṅga*' for one, constituting the said *g.* would thus prove listed there utterly in vain! Thirdly, when illustrating the interpretation (b) with *māla-*, Pat. alleges an 'etymological' sense, *māla-³* 'holding [action]' valid in msc., in the number of the semantic values of the unitary stem in question. Such an attitude once admitted, in other words, supposing a noun could be deemed '*astrīviṣaya*' on account of its *yaugika* value, Pāṇ. IV.1.64 would be deprived of all its utility: the fem. in *-ī-* for plant names, *odanapākī-* for

example, might be explained purely and simply by the rule IV.1.63, in terms of the unitary stem *odanapāka-* which, being susceptible of any gender in its *yaugika* meaning, 'that cooks porridge', must needs be '*astrīviṣaya*'!

With those objections in mind, it seems, later grammarians set at naught Pat.'s conclusion over the wording '*astrīviṣaya*': under Pāṇ. IV.1.63, they comment on this wording invariably in consonance with the interpretation (a), while no extant version of the *g. ajādi* contains '*mālā*' (nor '*balākā*', example quoted by Pat. side by side with the former). As regards the drawback of (a) which consists, as pointed out by Pat., in leading to the impossibility of legitimating by IV.1.63 the formation of *droṇī-* 'manger' (besides, according to Pat., *kuṭī-* 'hut' and *pātrī-* 'cup'), solution must have been sought later on in adding '*droṇa*' to the *g. gaurādi*, so that the fem. in *-ī-* could be secured at any rate by IV.1.41. (The other two forms involve no real difficulty: since *Am.* II.2.6 specifies the double – msc./fem. – gender of *kuṭī* in the sense of *vāśas*, the stem *kuṭa-* 'hut' posited from the viewpoint (a) will necessarily be '*astrīviṣaya*'; the fem. in *-ī-* by IV.1.41 holds good for *pātra-* 'receptacle' (in general) in terms of the suff. '*ṣit*', namely, *uṇ.* 598 <*ṣtran*> with which the stem is derived from the root *pā-*.)

Read ‘parṇám ná véḥ’: *Kāśikā* ad P.1.1.4

A Notice

Prof. K. V. Abhyankar has discussed “a doubtful passage in the *Kāśikāvṛtti* on P.1.1.4” in the first half of his learned contribution to the latest issue of the *ABORI*: see Vol. XLVII, for the year 1966 (published in 1967), Pts. 1-4, p. 101 ff. The greatest Indian authority active in the field of *vyākaraṇa* has thus aroused a special interest on the part of the present writer, co-author (beside the lamented Prof. Louis Renou) of the *Kāśikā-Vṛtti (adhyāya I, pāda 1) traduite et commentée* (= *Publications de L'École Française d'Extrême-Orient*, Vol. XLVIII: in 3 pts., Paris, 1960-62-67). A coincidence to be specified is the fact that, attached to the final Pt. of this last publication (see Pt. 3, p. 119, init.), our (second) ‘*Corrigenda et addenda au tome I*’ proposes a solution of the very passage that has attracted Prof. Abhyankar’s attention — solution found on our part, to confess, in a total indifference to the manuscript tradition of the text. By the relevant remarks of the said *Corrigenda*, together with the content of our ‘*Index analytique*’, s.v. *ve-* (*ibid.*, p. 172), our former translation 1.1.4 (Pt. 1, p. 18 f.) is understood to assume a new form equivalent to the following tentative (and partial) English version.

(It is not the whole but) a portion of a (verbal) root (which is meant here by the wording) <*dhātu*> “root”. That *ārdhadhātuka* suffix on which account the deletion of the said (radical portion) takes place — such is (called here) <*dhātulopa ārdhadhātuka*> (with *dhātu* + *lopa* as a *bahuvrīhi* compound). (Thus, the present rule means: —) Given (an *ārdhadhātuka* suffix of) the said (type), *guṇa* or *vrddhi* (substitutes) which are expected to apply (on account of that very suffix, and in conformity to the previous rule 1.1.3 — namely, in the place of a vowel of ‘*ik*’ type —) do not take effect (in reality). What is (the motivation to posit) the wording <*dhātu*> “(portion of a) root”? (It is meant to secure this effect) that (the present prohibition of *guṇa* and *vrddhi*) should not hold good in (case) the deletion (produced in the presence of the *ārdhadhātuka* suffix concerned is not that of a radical portion, but that) [a] of an indicatory letter or [b] of a suffix:

[a] (The periphrastic future affix ‘*luṭ*’ once applied by 3.3.15 to the root 9.13 *lū-* “to cut”,) <*lūñ*> (as registered in the *Dhātupāṭha* with *ñ* — an indicatory letter conformable to 1.3.3 — , there takes place by 1.3.9 the deletion of the *ñ*, and that in the presence of the suffix *-tās-* coming in by 3.1.33 and assuming, in its capacity of *ārdhadhātuka* 3.4.114, a form

prefixed with *i-* by 7.2.35); (such being the case, *guṇa* substitute 7.3.84 expected for the radical final ‘*ik*’ vowel *ū* on account of the *ārdhadhātuka* suffix *-(i)tās-* must needs be realised, the present prohibition being inapplicable because of the condition *<dhātu(lopa)>* unsatisfied: *lū^o-tās-* > *lo-itās-*, whence — passing by 6.1.78, 3.4.78, 2.4.85, 6.4.143 — the 3rd sg. form) *lavitā* “he will cut”.

[b] [α] *reḍ asi* “thou art an evil-doer”; [β] *parṇam na veḥ* “as if (after) the wing of a bird”: — [α] The (real) example lies (in the formation of *reṣ-* “that hurts”, quoted) in the (Nom. sg.) form *reṭ* (due to 4.1.2, 6.1.68, 8.2.39, 8.4.56) — as regards the deletion (by 6.1.67) of the suffix ‘*vic*’ -*v-* (3.2.75 attached) to (the root 1.725) *riṣ-* meaning “to hurt” (: admitting that the deletion 6.1.67 has for its cause the letter *v* constituting in itself the suffix ‘*vic*’, it is in no way the radical base *riṣ-*, but the suffix itself which is thus deleted, so that *guṇa* substitute 7.3.86 expected for the radical penult ‘*ik*’ vowel *i* because of the said suffix, certainly *ārdhadhātuka* 3.4.114, must needs be realised regardless of the present prohibition: *riṣ-v-* > *reṣ-^o-* = *reṣ-*, primary derivative denoting an agent according to 3.4.67 together with 3.1.93); — ([β] What matters here, in the same regard as above, is the primary derivative with ‘*vic*’ 3.2.75 of the root 2.39 *vī-* “to move”, namely *ve-* “that moves”, hence conventionally “bird”, quoted in the Gen. sg. form *veḥ* due to 4.1.2, 6.1.110, 8.2.66, 8.3.15: the deletion 6.1.67 affecting in no way the radical base *vī-*, *guṇa* substitute 7.3.84 expected for the radical final ‘*ik*’ vowel *ī* must needs be realised on the same account as above [α]: *vī-v-* > *ve-^o-* = *ve-*.)

* Ex. taken from a *yajus* (cf. *Vedic Concordance*, s.v. *Rēḍ asi*), which *Kāś.* quotes again under 3.2.75.

** So read, instead of ‘*parṇam nayeḥ*’ as the current edition of *Kāś.* reads on the present occasion as well as under 3.2.75. In all likelihood, we have here an authentic quotation from this Vedic passage: *parṇām nā vēr anu vāti pragardhinaḥ* “the wind blows as if (running) after the wing of an avid(ly flying) bird”, attested *RV.* 4.40.3b, *VS.* 9.15b, *ubi alia* (cf. *op. cit.*, s.v.). The complete silence both of *Nyāsa* and *Padamañjarī* over this passage (not only here but also under 3.2.75) seems symptomatic not so much of its being a recent interpolation, as of an early date when such a wrong reading as ‘*parṇam nayeḥ*’ could creep into the transmission of *Kāś.* (and could take root to such an extent as to be regarded by subsequent grammarians as a simple continuation, bereft of demonstrative value whatsoever, of the preceding quotation ‘*reḍ asi*’).

As is already clear, out of the four *Possibilities* studied in §4-7 (standing hereafter for the respective paragraphs of his ‘Dissertation’), Prof. Abhyankar

ought to have kept solely to the *second possibility* (§5). What prevented him from confirming this possibility, rightly to the exclusion of the three others, was an incredible failure to explain *veḥ* as Gen. sg. of *ve-*, more particularly, to notice such a normal change as *ve-as* > *ves*, just parallel with *go-as* > *gos*, by 6.1.110 <(eṇaḥ 109) *ṇasi-ṇas-oś-ca* (pūrvah 107) (ekah pūrva-parayoh 84)>. This failure of his led him, by way of *agatikagati*, to a fantastic allusion to 7.1.39 (a): <*supām su-*> — a clause of which, apart from Patañjali's amplification '*supām supah*' commentators usually illustrate the range with certain Nom. sg. ('*su*') forms seemingly in Nom. pl. ('*jas*') — not Gen. sg. ('*ṇas*') — value.

A nominal *-e* stem, it is true, might be a shocking novelty to our common sense, even to native lexicographers, who present anything but a stem *ve-* "bird" however conceivable this might be as derivative of *vī-* with '*vic*' 3.2.75: Such a consideration may well have necessitated Prof. Abhyankar's reserve regarding the stem *ve-*, especially when he had already treated (§4), as derivative of the root (2.41) *vā-* with *uṇādi* 4.134 '*iñ*' (valid as '*d-it*': *vā-i-* > *v-i-* 6.4.143), the stem *vi-* well known precisely in the sense of "bird" and which, in Gen. sg., cannot but be *veḥ* (just like *agneḥ*, Gen. sg. of *agni-*): *vi-as* 4.1.2 > *ve-as* 7.3.111 > *ves* 6.1.110. Of the word *vi-* "bird", however, we have in Vedic two Nom. sg. forms, *véḥ* side by side with *vīḥ* (attested in *RV.*, according to Grassmann's *Wörterbuch*, respectively five and six times). Before the first form definitely beyond the regular pattern of masculine *-i* stem declension, the possibility is not at all ruled out that, without resigning himself to anything like '*dr̥ṣṭānuvidhitvaṃ chandasah*' (Bhāṣya *ad* 1.1.6 vt. 1; or Paribhāṣā 35: '*sarve vidhayaś chandasi vikalpante*'), some or other *pūrvācārya*, if not Pāṇini himself, was tempted to posit a stem *ve-* synonymous with but distinct from *vi-*, and to justify this *ve-* "bird" by 3.2.75 as derived with '*vic*' from the root *vī-*. Such an attempt once approved, one would naturally find it simpler to interpret in terms of this stem *ve-*, instead of *vi-*, at least the well-attested Gen. sg. form *véḥ* — a situation which, I believe, *Kāś.* reveals when quoting the passage in question not only here under 1.1.4, but also under the rule 3.2.75 (prescribing, among others, the suffix '*vic*' by recurrence of <*vic*> 73).

Before proceeding to the three other *Possibilities* advanced by Prof. Abhyankar, let me state with an utmost emphasis that the passage in question, since it is one of those quoted in *Kāś. ad* 1.1.4, has to be considered in the light of the context proper to that very section of *Kāś.* In other words, as is evident from the initial paragraph of my partial translation shown above, *Kāś.* does construe the Loc. <*ārdhadhātuke*> both (formally) with <*guṇa(vṛddhī)*> (recurrent from the preceding rule) and (practically) with <*lopa*> (by taking <*dhātulopa*> for a *bahuvrīhi* compound qualifying <*ārdhadhātuka*>). As to the value of this Loc., let us follow as far as possible *Padamañjarī*'s conclusion according to which *Kāś.* understood, for both cases *nimittasaptamī* or "Loc. of cause" [although this may

involve us in a vexed question to know how, and how consistently, *Kāś.* could determine the “cause” at each operation or injunction, either that of *lopa* or of *guṇa*, worthy of note in the present section: in my translation above, inconsistent recourse to “because of”, “on account of”, “in the presence of” and “immediately before” tells my own inability to settle this question], while, needless to say with *Padamañjarī*, the *ārdhadhātuka* suffix which matters must be one and the same in both regards, viz. in deletion and in *guṇa* (or *vṛddhi*) substitution. In this last connexion, let it be noted in passing that *guṇa* (or *vṛddhi*) substitute for ‘ik’ vowel can alone come into our concern here, the present rule being formulated under the recurrence of the whole rule 1.1.3 <*iko guṇavṛddhi*>. Finally, seeing the place it occupies in the text of *Kāś.*, the passage at stake must serve as a counter-example to the wording <*dhātu(lopa)*>, counter-example implying [β] ‘*pratyayalopa*’ (topic proper to *Kāś.* in the present context, while [α] ‘*anubandhalopa*’ is well discussed both by Kātyāyana and by Patañjali): as “deletion”, here at least, suffixal deletion alone can count.

The foregoing remarks all put together, here will come out a triple criterion for us to test Prof. Abhyankar’s *Possibilities* (except the second one which, in fact, passed an analogous test already in my translation itself):

- (i) Is there any *ārdhadhātuka* suffix intervening?
- (ii) If yes, is there any suffixal deletion taking effect in the presence of that *ārdhadhātuka* suffix as such?
- (iii) If still yes, is there any *guṇa* substitution previsible for ‘ik’ vowel in the presence of that same *ārdhadhātuka* suffix as such?

First Possibility (§4). ‘*veh*, Gen. sg. of *vi-*’ (— Formation already analyzed).

(i) Yes; the *uṇādi* suffix ‘*iñ*’ -i- is the one. [Misleading is Prof. Abhyankar’s remark, *ibid.* in line: “... ārdhadhātuka in spite of its being one of the Uṇādi affixes”. On the contrary, since they are posited en bloc by 3.3.1 <*uṇādayo bahulam*>, *uṇādi* suffixes are in principle *ārdhadhātuka* by 3.4.114, as obviously as they are *kṛt* by 3.1.93. Otherwise, an indicatory letter like *k*, *ñ*, *ṇ* or *ṇ* with which they are often marked would turn out sheerly useless.]

(ii) No; the deletion 6.4.143, occasioned by the said *ārdhadhātuka* ‘*iñ*’ (in its ‘*d-it*’ capacity as specified by the *uṇādi sū.* 4.134), proves here not at all suffixal, but radical (affecting *ā* of the root *vā-*). — *Possibility* thus failed, no longer eligible for the test (iii)!

[In this last regard, let us see in passing, *guṇa* 7.3.111 in *vi-as* > *ve-as* is totally out of cause: the *ārdhadhātuka* ‘*iñ*’ has nothing to do with this *guṇa* substitution, occasioned as this is by the case ending ‘*ñas*’ furnished with the indicatory letter *ñ*. Prof. Abhyankar’s allusion to the ‘*padasamśkārapakṣa*’ tends to

alter this matter of fact in no sense whatever.]

Fourth Possibility (§7). 'nayeḥ, 2nd sg. optative act. of the root (1.950) nī-': nī-l 3.3.161 ('līn', nī-it) > nī-si 3.4.78 ('sip': 'tīn' 1.1.71, sārvaadhātuka 3.4.113; parasmaipada 1.4.99, kartṛ 1.3.78) > nī-a-si 3.1.68 ('śap': ś-it, sārvaadhātuka 3.4.113) > nī-a-yās.si 3.4.103 ('yāsuṭ', āgama ṭ-it 1.1.46) > nī-a-iy^os^o 7.2.79-80 (<sārvaadhātuka> 76: s > °, lopa 79; yā > iy 80), 3.4.100 (i > °, lopa) > nī-a-i^{oo}s^o 6.1.66 (y > °, lopa) > ne-a-i^{oo}s^o 7.3.84 (ī > e, guṇa) > nay-a-i^{oo}s^o 6.1.78 > naye^{oo}s^o 6.1.87 (a-i > e, guṇa) = naye (> nayeḥ 1.4.14, 8.2.66, 8.3.15).

(i) No; the only suffixal elements we have here are the present stem affix 'śap' -a- and the personal ending 'sip' -si (in its augmented form -yās.si > -i^{oo}s^o = -is), which, however, are not ārdhadhātuka suffixes, but sārvaadhātuka by 3.4.113. — *Possibility* thus failed, no longer eligible for the test (ii)!

[For argument's sake (since, formerly, we ourselves had this very possibility unsuccessfully in mind: see our Kāśikā Pt. 1, p. 18, note 7 in particular), it may be worth while to grope in the direction suggested by Prof. Abhyankar: —

(i) Yes; the personal ending 'sip', here in the form of -yās.si > -i^{oo}s^o, can be an ārdhadhātuka suffix by 3.4.117, on condition nayeḥ be a Vedic form — and that in our acquiescence in the 'ardhajaratīnyāya' in this sense that, with regard to the rules 7.2.79-80 (affecting its augmental portion -yās-), the said ending 'sip' is none the less to be reckoned as a sārvaadhātuka suffix duly by 3.4.113.

(ii) Yes; the deletion of s, by 7.2.79, of the augment -yās- is at least the one, because the deleted s is part of the suffixal element taken optionally for ārdhadhātuka in (i), viz. the ending 'sip' here in the form of -yās.si, and because that deletion has for its cause what renders <anantya> "non-final" the said letter s, viz. the very 'sip' in its original form -si. [Such is not the case with the two other deletions although the letters thus deleted belong always to the suffixal 'sip' -yās.si: the deletion 3.4.100 of i has for its cause an undifferentiated affix l with indicatory nī — on the present occasion, the 'līn' standing for the optative notion in general — but not the ending 'sip' into which this 'līn' has evolved; as to the deletion 6.1.66 of y, the cause consists in the letter s of -si, s taken purely and simply in its phonetic value — 'val': a consonant other than y — irrespective of its suffixal nature.]

(iii) No; the ārdhadhātuka suffix as alleged since (i), i.e., the personal ending 'sip' in the form of -i^{oo}s^o = -is, constitutes the cause neither of guṇa 7.3.84 ī > e nor of guṇa 6.1.87 a-i > e: while the former guṇa substitution is caused here by another suffix, viz. the sārvaadhātuka 'śap' -a-, the cause of the latter guṇa lies in the succession a-i, i taken purely and simply in its phonetic value — 'ac': a vowel — regardless of its being part of the alleged ārdhadhātuka suffix. — *Possibility* thus failed after all!]

Third Possibility (§6). 'veḥ, 2nd sg. subjunctive act. of the root (2.39) vī-'.
 vī-l 3.3.161 ('līn', nī-it) > nī-si 3.4.78 ('sip': 'tīn' 1.1.71, sārvaadhātuka 3.4.113; parasmaipada 1.4.99, kartṛ 1.3.78) > nī-a-si 3.1.68 ('śap': ś-it, sārvaadhātuka 3.4.113) > nī-a-yās.si 3.4.103 ('yāsuṭ', āgama ṭ-it 1.1.46) > nī-a-iy^os^o 7.2.79-80 (<sārvaadhātuka> 76: s > °, lopa 79; yā > iy 80), 3.4.100 (i > °, lopa) > nī-a-i^{oo}s^o 6.1.66 (y > °, lopa) > ne-a-i^{oo}s^o 7.3.84 (ī > e, guṇa) > nay-a-i^{oo}s^o 6.1.78 > naye^{oo}s^o 6.1.87 (a-i > e, guṇa) = naye (> nayeḥ 1.4.14, 8.2.66, 8.3.15).

The term “subjunctive” is tolerable here only if meant for the so-called “improper subjunctive” (cf. Whitney, *Sanskrit Grammar*², §563) but not in the least when used, as Prof. Abhyankar does, as corresponding to the ‘leṭ’ formation of Pāṇinian grammar. For the 2nd sg. finite verb form *véh*, well attested in Vedic of the root *vī-* of various meanings, is in point of fact an instance of the augmentless indicative imperfect (hence, “injunctive” according to the current terminology, rather than the obsolete designation “improper subjunctive” referred to above), and is explicable precisely as such by Pāṇinian rules (*viz.*, deletion 6.4.74 of the pre-radical augment ‘aṭ’ -a- 6.4.71, deletion 2.4.72 of the present stem affix ‘śap’ -a-, deletion 3.4.100 of *i* in the personal ending -si), whereas the “subjunctive (leṭ) second person sing. of the root *vī* ‘to go’ etc. by the addition of the conjugational sign s (sip)” [*sic* Prof. Abhyankar] must needs be *véṣaḥ* (though not attested), with the prefix (augment) ‘aṭ’ -a- as enjoined by 3.4.94 to the ‘leṭ’ endings as a whole.

[In his passage just now quoted, Prof. Abhyankar is sure to understand by “conjugational sign s (sip)”, not the personal ending ‘sip’ 3.4.78 (-si > -s° 3.4.100), but the (*ārdhadhātuka*) affix ‘sip’ -s- enjoined by 3.1.34 optionally before a ‘leṭ’ ending. If so, since the option of this ‘sip’ means the non-application of the present stem affix ‘śap’ -a- 3.1.68, the deletion of this last will no longer deserve any consideration here. That is to say, Prof. Abhyankar’s remark (closing §6) — “the elision of the conjugational affix” — cannot refer to the ‘śap’ -a- deleted by 2.4.72. By “conjugational affix”, then, does he understand the pre-desinential augment ‘aṭ’ -a- 3.4.94 and, moreover, allege its “elision” in spite of the fact that there exists no Pāṇinian rule to such an effect?]

Does the finite verb form *véh*, augmentless imperfect as stated above, constitute then a *possibility* defensible in face of our triple test?

(i) No; the sole suffixal element here present is the personal ending ‘sip’ (in the secondary form -s), which is *sārvadhātuka* 3.4.113 and not *ārdhadhātuka*. — *Possibility* thus failed, no longer eligible for the test (ii)!

[Saying “yes” to (i) on the pretext of the Vedic rule 3.4.117, which, as interpreted traditionally (to a far wider effect than Prof. Abhyankar perhaps thinks, in §7, when admitting tacitly the recurrence of <lin> from 3.4.116 <lināśiṣi>), might qualify as *ārdhadhātuka* a personal ending (found in Vedic) of any form and of any temporal/modal value, will not alter the final result at all: we shall have to reply “no” to (ii) because the *ārdhadhātuka* suffix thus alleged here, *i.e.*, the personal ending ‘sip’, does not constitute the cause of the deletion 2.4.72 of ‘śap’, any more than that of the deletion 3.4.100 of *i* in -si.]

All that will suffice, I hope, to justify my earlier statement that Prof. Abhyankar ought to have kept to his *Second Possibility* (§5), the essential of which was shown right at the outset of the present *Notice*, *viz.* towards the end of my tentative translation, especially my note marked with**.

Un chapitre de la *Saddanīti* comparé aux données pāṇinéennes

– Note préliminaire de Colette Caillat* –

À la mémoire de notre maître
Louis Renou.

Dans la notice sur « Pāṇini » qu'il a préparée pour le cinquième volume des *Current Trends in Linguistics* (p. 481-498), Louis Renou invite à déterminer exactement comment, et dans quelle mesure, les descriptions anciennes du sanskrit ont été imitées par les docteurs des écoles grammaticales palies et prakrites dans les traités qu'ils ont consacrés au moyen-indien (p. 490).

Voici déjà un siècle qu'ont été naturellement soupçonnées et relevées explicitement les affinités étroites qui lient les préceptes sur le pā[li] tels qu'ils sont formulés par les grammairiens bouddhistes de l'Inde méridionale, de Ceylan, de Birmanie, et l'enseignement qu'avaient dispensé les grammairiens sanskrits dont les auteurs, bouddhistes eux aussi, avaient appartenu à des écoles grammaticales non pāṇinéennes.

Kuhn, puis Senart en 1871 dans son livre *Kaccāyana et la littérature grammaticale du pâli*, R. Otto Franke en 1902 dans sa *Geschichte und Kritik der einheimischen Pāli-Grammatik und -Lexicographie*, ont retracé l'influence du *Kātantra*¹ sur les sūtra de Kaccāyana, lesquels ont été diffusés à Ceylan entre le VII^e et le XI^e siècle de notre ère². Poursuivant ses investigations, Franke, dans le *Journal of the Pali Text Society*, 1902-1903, publie plusieurs monographies qui montrent en détail comment la tradition de Candragomin³ resurgit dans les œuvres du thera singhalais Moggallāna⁴ et de ses disciples; il attire l'attention sur les

* Équipe de Philologie bouddhique et jaina, équipe de recherche associée au CNRS.

¹ Sur ce traité grammatical, voir, commodément, L. Renou, *Durghaṭavṛtti*, I, p. 39. Il y est rappelé que le noyau primitif ne comprenait vraisemblablement ni théorie de la dérivation ni théorie des composés.

² Cf. R. O. Franke, *Geschichte und Kritik*, p. 9-11 (« Das Wahrscheinlichste über Alter und Heimat des Kaccāyana »); 14-20 (« Kaccāyana's grammatische Quellen »); M. Winternitz, *Geschichte der indischen Literatur*, III, p. 407; W. Geiger, *Pāli Literatur und Sprache*, p. 25, § 30; G. P. Malalasekera, *The Pāli Literature of Ceylon*, p. 179 et suiv., qui rappelle et discute les témoignages utiles pour déterminer la date et l'origine de Kaccāyana.

³ Sur qui, commodément, L. Renou, *Durghaṭavṛtti*, I, p. 40.

⁴ Franke, *Geschichte und Kritik*, p. 42 et suiv.; *Moggallāna's Saddalakkhaṇa und das*

liens qui, dans les domaines de la grammaire (et de la lexicographie), unissent les philologies pā. et sanskrite.

Mais l'étude mérite sans doute d'être reprise. Alors que Franke, Winternitz, Geiger, donnent les grammaires pā. pour des imitations « serviles » de leurs modèles sanskrits⁵, L. Renou note, au contraire, dans ses *Études védiques et pāṇinéennes* (III), que « l'adhésion [de Kaccāyana] au *Kātantra* n'est pas constante » (p. 129). Moins sévère que ses devanciers, il conclut subtilement à « l'effort de Kacc. pour demeurer dans le cadre général de la théorie skte, tout en procédant aux ajustements et innovations requis(es) » (p. 133)⁶. C'est que les critères ne sont plus aujourd'hui exactement ceux de Franke, qui, dans les œuvres de Kaccāyana et des autres grammairiens pā. dénonçait l'absence de perspective historique et les absurdités qui, à son sens, en résultaient⁷. Au reste, on a peu à peu reconnu une plus grande complexité à la philologie pā. : Helmer Smith a fait partager à beaucoup « la conviction que notre pali est une fonction de celui du 12^e siècle – et que la connaissance de la philologie birmane et singalaise de ladite époque est indispensable à qui voudra remonter [...] à un pali d'intérêt linguistique ». Car il est « probable », écrit-il, « que les manuscrits consultés par les éditeurs européens remontent à des originaux révisés dans l'esprit d'Aggavaṃsa », et « certain » que les mêmes occidentaux se sont informés, entre autres, auprès de savants comme Subhūti, lui-même auteur d'une *Nāmamālā, or a Work on Pāli Grammar* (Colombo, 1876), et grand admirateur de la *Saddanīti*⁸.

Grâce à H. Smith, le travail est désormais facilité et enrichi : on lui doit, comme on sait, l'édition critique, exemplaire, de la *Saddanīti*, grammaire du thera birman Aggavaṃsa, achevée en 1154, et qui a joui dans son pays et à Ceylan même d'une grande notoriété⁹. C'est, selon les mots de Smith, un « Cours complet de Pali, plus riche en faits que l'adaptation un peu naïve du *Kātantra* qui porte le nom de Kaccāyana, plus facile à interpréter et à contrôler que l'élégant *sāstra* [...] où Moggallāna a consigné les résultats philologiques de son siècle »¹⁰.

Cāndra-vyākaraṇa; *Das Verhältnis von Candra's Dhātupāṭha zu den Pāli-Dhātupāṭha's*; *Rūpasiddhi*, *Moggallāna*, *Mahāvutti* (lire ainsi), *Vutti*, in *JPTS*, 1902-1903, p. 70-95; 103-112 et 113-125. Puis Winternitz, *op. cit.*; Geiger, *op. cit.*, § 48; Malalasekera, *op. cit.*, p. 186 et suiv.

⁵ Franke, *Geschichte*, p. 83; Winternitz, *ibid.*; Geiger, *ibid.*, § 45.

⁶ Voir *Études védiques et pāṇinéennes*, III, (1957), p. 127-133.

⁷ *Geschichte*, p. 14, 37, etc.

⁸ Helmer Smith, *Saddanīti. La grammaire palie d'Aggavaṃsa*, p. V-VI. La grammaire de Subhūti est citée par Franke, *ibid.*, p. 1 et 47.

⁹ Winternitz, *op. cit.*, p. 408; Geiger, *op. cit.*, § 50; Mabel Bode, *Early Pali Grammarians in Burma*, in *JPTS*, 1908 (81-101), p. 88 et suiv.; *The Pali Literature of Burma* (1909), p. XIV, 16 et suiv.; aussi Malalasekera, *op. cit.*, p. 185.

¹⁰ H. Smith, *Saddanīti*, p. V, *ubi alia*. Childers, Franke, connaissent l'existence de la

Les notes de l'édition H. Smith, parce qu'elles indiquent régulièrement les concordances des sūtra d'Aggavaṃsa et du traité de Kaccāyana, mettent, de ce fait, leur parenté en évidence. Néanmoins, la « padamālā » de la *Saddanīti* a pu être tenue à certains égards, pour une « critique assez sévère des préceptes de Kaccāyana »¹¹. Et L. Renou, qui n'a pas manqué de relever au passage les parallélismes entre les deux traités, a, plus d'une fois, remarqué des variations dans leurs affinités respectives avec les grammaires sanskrites¹².

Il s'agirait donc de reprendre systématiquement, et sous divers angles, les explorations qu'ont amorcées les grands pionniers. C'est ce qui est tenté ici, d'un point de vue en quelque sorte extrême : M. Ōjihara Yutaka qui, on le sait, a une longue et intime connaissance de la tradition pāṇinéenne, a bien voulu la confronter pour nous avec les préceptes de la *Saddanīti*. À cette fin, il a retenu un chapitre de la dérivation nominale, *Sadd.* III, p. 844-877 (cf. Kacc. 526-675, éd. Senart, VII-VIII, p. 265-338). Il est conduit à établir les concordances qu'on trouvera ci-dessous¹³.

C. C.

Dès le début de ce bref séjour parisien, effectué fin 1970-début 1971, sous l'égide du Ministère français des Affaires Étrangères, Mme Colette Caillat, professeur à la Sorbonne, m'a vivement engagé à participer à son cours universitaire portant sur la grammaire indigène pālie. Non seulement cette aimable invitation m'a-t-elle offert la plus précieuse chance d'accéder à ce genre de littérature pālie pour la première fois, mais la gentillesse de ma chère collègue et amie est allée jusqu'à faire prolonger d'un mois mon séjour, en incorporant mes travaux entrepris en la matière dans les activités de l'Équipe de Recherche « Philologie bouddhiste et jaina » dont elle est responsable auprès du CNRS.

En voici un modeste résultat, de nature purement provisoire et ouverte à toute rectification future, par collation surtout de *Kātantra*, *Cāndra*, *Kaccāyana*

Saddanīti; mais Franke ne peut pas donner plus que l'analyse critique d'un chapitre, voir *Geschichte*, p. 47-52.

¹¹ H. Smith, *ibid.*, p. VI.

¹² *EVP*, III, p. 132 et note 1 ; p. 133, note 1.

¹³ Comparer les concordances *Kaccāyana-Kātantra* et *Kacc.-Pāṇini*, publiées dans les appendices 9 et 10 (p. 443-447 et 448-451) de *Kaccāyana Vyākaraṇa* [Pāli Grammar], critically edited, translated and annotated with notes and indices by L. N. Tiwari and B. Sharma, Varanasi, 1962 (Tara Publications, 454 p.); aussi p. 69-71 sur les relations de *Kacc.* avec le *Kātantra* et *Pāṇini*.

Sur les relations de la *Saddanīti* avec *Pāṇini* et les pāṇinéens, voir Franke, *Geschichte*, p. 51-52.

et Moggallāna – autant d'étapes intermédiaires, comme tout le monde sait, entre Pāṇini et Aggavaṃsa, mais dont j'ai eu ici la témérité de ne pas tenir compte d'une manière quelconque. Qu'un tel résultat n'en puisse pas moins témoigner de cette chaleureuse gratitude où je suis à l'égard de Madame Caillat en personne, et des autorités françaises ci-dessus mentionnées.

< > marque la forme sous laquelle un élément grammatical, notamment un suffixe, se trouve enjoint par la règle concernée; tout « exposant » *amubandha* ou « *it* » – est distingué en italique.

Colonne gauche : Aggavaṃsa

L'astérisque simple ou double, qui suit un numéro de *sutta* ou une notation de suffixe, veut dire que la formulation de telle règle – ou la position de tel suffixe – est dictée, soit entièrement (**), soit partiellement (*), par une prise en considération de traits linguistiques (surtout phonétiques) propres au pāli.

Les chiffres précédés de « cf. » renvoient aux *sutta* aggavaṃsiens ainsi numérotés, en tant que ceux-ci aideront à comprendre ou bien la portée de la règle en question, ou bien la formation d'un certain exemple qui y figure.

Notre numérotation s'aligne, bien entendu, sur celle de H. Smith dans son édition monumentale de la *Saddanīti*, III « *Suttamālā* » (Lund, 1930).

Colonne droite : Données pāṇinéennes

Un *sūtra* de Pāṇini est signalé en principe par un triple chiffre sans plus.

Abréviations : – vt. [*vārttika* : numérotation Kielhorn], Bh. [*Bhāṣya*]; dh. [*dhātu* ou *Dhātupāṭha* : numérotation Böhtlingk], g. [*gaṇa* ou *Gaṇapāṭha* : de même]; uṇ. [*uṇādi* ou *Uṇādisūtra* : numérotation conforme à K. K. Raja (éd.), *Uṇādikośa of Mahādeva Vedāntin*, Madras, 1956]; – taddh[ita : indication rappelant que le fait grammatical en question est traité par les pāṇinéens comme appartenant à la « dérivation secondaire »]; comp[osé], tatp[uruṣa], bahuv[rīhi], karmadh[āraya].

La mention pure et simple d'un *sūtra* pāṇinéen, ou d'un *uṇādisūtra*, accuse sa correspondance de fait totale avec le *sutta* aggavaṃsien intéressé, tandis que celle précédée d'un astérisque rappelle que, malgré une affinité sensible au point de vue formel, cette règle pāṇinéenne ne correspond point en substance avec la règle pālie dont il s'agit.

Chaque élément précédé de « cf. » est censé avoir un lien tant partiel qu'indirect, soit par ressemblance soit par contraste, avec telle règle d'Aggavaṃsa ou telle formation qu'il assigne à tel mot cité.

« ?? » suggère la possibilité qu'on puisse trouver une correspondance directe dans l'une ou l'autre grammaire sanskrite non-pāṇinéenne.

	<i>Aggavaṃsa</i>	<i>Données Pāṇinéennes</i>
1106	Cf. 1227	3.2.1
1107	Cf. 1122	3.2.46; 6.3.67
1108*		3.2.41; 6.3.69
1109*	<a> <ṇvu> (cf. 1228, 1197); <tu> (cf. 411)	<ac> 3.1.134, 3.2.20 (21 vt. 1 : <ṭa>), 3.3.56 3.1.133 (cf. 2.2.15-17)
1110-11	Cf. 1227, 1267	3.3.16-18
1112	Cf. 1266, 1220	3.2.76, 178-179 (180 : <ḍu>) – Cf. bhujaga-, 3.2.48 vt. 4 Bh. (<ḍa>); śaṅkha-, uṇ. 1.104
1113*	Cf. 1124	<manin> 3.2.74-75, uṇ. 4.144; <man> uṇ. 1.139
1114*	<ṇ>, cf. 1227 <tu>, cf. 1109 (« pasa- yhapavattā », cf. 683)	*3.2.134 <ṇini> 3.2.78 (vt. 1), 80; *<ghinuṇ> 3.2.141 <ṭc> 3.1.133 (cf. 2.2.15-17); *<ṭṛn> 3.2.135
1115	Cf. 1124	<ḍo> uṇ. 2.68
1116**	Cf. 1285	Cf. śvan- < śvi- : uṇ. 1.158
1117	Cf. 1228	3.2.148, 149, 151
1118*	Cf. 1124 Lire « pārādi » (ter), « pārāṇ gato » (cf. 680)	3.2.48
1119*		3.2.168 – Cf. vindu-, 3.2.169; vijña-, 3.1.135
1120	Cf. 1195, 1227	3.2.154
1121*	« sattughātī »	<ṇini> 3.2.82-83, 3.1.134 *3.2.86
1122	Cf. 1107, 138	6.3.67; 8.3.23 (8.4.59)

<i>Aggavaṃsa</i>	<i>Données Pāninéennes</i>
1123* Cf. 1124	*3.3.77-87 – Cf. vyāghra- < ghrai- : uṇ. 5.63; parikhā-, 3.2.101 vt.1; antaka-, taddh. <kan> 5.3.75
1124 Lire « antasarādī » (bis) au lieu de « anto (rakā)rādī »	6.4.143
1125*	3.1.96; 3.4.70
1126* <ṇya>, cf. 1227	<ṇya> 3.1.124, <ya> 3.1.97
1127*	Cf. kṛ.t-ya-, 3.1.120 (6.1.71)
1128*	Cf. bhāv-ya-, 3.1.125 (7.2.116, 6.1.78)
1129**	
1130	3.4.68
1131 Cf. 1232	3.1.95
1132 Cf. 1231	Cf. 3.1.93
1133 Cf. 1228	<lyu> 3.3.113-116; *<lyu> 3.1.134
1134	<lyu> 3.1.134, <lyu> 3.3.117
1135**	Cf. 8.4.1 <i>sqq.</i>
1136**	
1137 Cf. 1142, 1157, 1289	??
1138	3.3.92-93
1139	3.3.174 : <ktic>, <ktā>
1140* <a>** <ti> <yu>, cf. 1228	Cf. <kvip> 3.3.94 vt. 1 <ktin> 3.3.94 <yuc> 3.3.107
1141* Cf. 1124	<śa> 3.3.100
1142* <ta>, <tavantu>	3.2.102 (« bhūte » 84)
1143	3.4.70

<i>Aggavaṃsa</i>	<i>Données Pāṇinéennes</i>
1144	3.2.187-188; 3.4.72
1145	<nak> uṇ. 3.2
1146*	Cf. svapna-, 3.3.91 (« bhāve » 18, mais « a-kartari » 19)
1147 <kha>	<kha> 3.3.126
1148* <tave>** <tum>	Cf. <tavai>, etc. 3.4.9 <tumun> 3.3.158
1149	3.4.65
1150* <tūna>**, <tvāna>** <tvā>	Cf. 7.1.47-49 <ktvā> 3.4.21
1151-52	3.4.21 vt. 5
1153	3.4.21 vt. 1
1154	3.4.20
1155	?? – *3.2.126; cf. 2.3.21, 23
1156	??
1157	3.2.124-127
1158	Cf. mahat-, uṇ. 2.84
1159** Cf. 1124; <tu> 1109	Cf. śāstr-, <ṭṛc> 3.1.133
1160-61* <i>Id.</i>	<ṭṛc> uṇ. 2.96 : pitṛ- <pā- – cf. duhitṛ- < duh-; mātṛ- <mā-, caus.; bhrātṛ- < bhrāj-
1162	Cf. <tun> uṇ. 1.70; taddh. <kan> 5.3.75
1163**	Cf. (avaśyaṃ)gāmin-, 3.3.170
1164	Cf. Paribhāṣā 110
1165	Cf. 6.4.66
1166**	Cf. nṛt-ya, <kyap> 3.1.110
1167**	Cf. 5.3.22

<i>Aggavaṃsa</i>	<i>Données Pāṇinéennes</i>
1168	Cf. 2.4.32
1169	Cf. 6.3.85
1170* Cf. 1124	Cf. śās- > śiṣ- 6.4.34, 8.3.60; (śt > 8.2.36) śt > śṭ 8.4.41
1171* <i>Id.</i>	Cf. dr.a.ś- 6.1.58 (77); śṭ, <i>id.</i>
1172* <i>Id.</i>	śṭ, <i>id.</i>
1173** Cf. 1124, 1204	
1174**	
1175** Cf. 1173	
1176**	
1177-78**	Cf. uṣ-i.ta- 6.1.15 (108), 8.3.60, 7.2.52
1179**	Cf. 8.2.40, 8.4.53
1180**	Cf. bhag-na-, 8.2.45 (30)
1181*	Cf. 8.2.30, 8.4.55
1182*	Cf. uk-ta-, 6.1.15 (108), 8.2.30
1183**	Cf. p-t; c-t > k-t 8.2.30
1184*	Cf. 7.1.100, 102 (1.1.51); 8.2.42, 77; 8.4.1
1185*	Cf. 8.2.42, 45, 46
1186*	Cf. 8.2.51-52
1187-88* Adopter leg. c	6.4.15
1189	6.4.42
1190	6.4.37
1191**	
1192*	Cf. sthi-, 7.4.40; pī, 6.4.66
1193*	Cf. ḍh, 8.2.31 (40; 8.4.41; 8.3.13; 6.3.111-113); gdh, 8.2.32; ddh, 8.2.34

<i>Aggavaṃsa</i>		<i>Données Pāṇinéennes</i>
1194	Cf. 1110-11	6.4.27
1195	<i>Id.</i> ; <ṇvu> 1109	7.3.32, 54; 7.2.116
1196		3.3.76, 2.4.42-44
1197		7.3.33
1198*		Cf. s.kr-, 6.1.137
1199**		Cf. kar-, 7.3.84 (1.1.51)
1200*		Cf. 6.4.37, 42 (khan-); 7.2.56
1201**		Cf. 7.1.37-38
1202**		
1203**	Cf. 1124	Cf. .t-ya, 6.1.71 (7.1.37)
1204-07**		Cf. bh-t > bdh, dh-t > ddh : 8.2.40, 8.4.53
1208-09	Cf. 1107 « nvāgamo » / « nukārāgamo »	
1210*		Cf. 7.2.8-78, notamment 10 et 35
1211**	Cf. 104, 106 : d(h)-y > jj(h)	
1212	Cf. 1267, 138	8.3.24
1213*		7.3.78
1214**		
1215*		Cf. iṣṭa-, 6.1.15 (108), 8.2.36, 8.4.41
1216*		Cf. 8.4.53
1217**		Cf. 8.2.31, 8.3.13
1218*		Cf. gr̥ha-, <ka> 3.1.144; ghara- < han- : <ran> uṇ. 5.57 (bis)
1219**		
1220*	Lire « saṃkho », cf. 1112	Cf. 6.4.37, 40

<i>Aggavaṃsa</i>	<i>Données Pāṇinéennes</i>
1221*	Cf. bhuktvā, 6.4.37, 8.2.30
1222**	Cf. vid-vas- 7.1.36 / vid-us- 6.4.131 (6.1.108)
1223** Cf. 1190, 1210	Cf. 6.4.37; 1.2.18-26
1224 Cf. 1229	Cf. <ṇvuḥ>, non « gh-it »
1225-26**	
1227 Cf. 973, 1029	7.2.115-116 : « ñ-ṇ-it »
1228	7.1.1
1229	7.3.52 : « gh-it »
1230 Cf. 1236 : ra°-tha-	Cf. <kthan> uṇ. 2.2 : ram- > ra°- 6.4.37
1231 Cf. 1132	3.4.67
1232 Cf. 1131, 1143, 1147	3.4.70
1233	3.4.71
1234-35* (attā, etc. < ad-)	<man> uṇ. 2.2; <manīṇ> uṇ. 4.152 (ātman- < at-)
1236* <tha> <ma>	uṇ. 2.2, 12; 3.113, 116 (-ma-) uṇ. 1.139, 146, 147; cf. (-man°-) uṇ. 4.144, 145, 150, 152
1237	1.1.65
1238**	Cf. gr̥h-a-, <ka> 3.1.144; geha- < go-īha- (Vācaspatyam, s.v.)
1239**	Cf. matsara- < mad- : <saran> uṇ. 3.73
1240**	Cf. āścarya- 6.1.147 < ā-car- : <yaṭ> 3.1.100 vt.
1241**	Cf. kalya-, uṇ. 4.111; śalya-, uṇ. 4.107; ārdra-, uṇ. 2.18
1242**	Cf. kalya-āṇa-, comp. bahuv. : āṇa- < aṇ-, <ghaṇ> 3.3.121 (Vācaspatyam, s.v.); prati-saṃ-lay-ana-, <lyuḥ> 3.3.115

<i>Aggavaṃsa</i>	<i>Données Pāṇinéennes</i>
1243	Cf. mall- (dh. 1.523), <ac> 3.1.134; taddh. <kan> 5.3.75
1244	3.3.163
1245	3.3.170-171
1246	3.4.65
1247*	<kyap> 3.3.98-99 (« striyām » 94); <ṭāp> 4.1.4
1248-49*	<aṇ> 3.3.106 (<i>id.</i> 94; 6.4.64); <ṭāp>, <i>id.</i> – 1248, cf. śraddhā- 1.4.61 (« kriyāyoge » 59)
1250** Cf. 1262	Cf. (kṣ) rūkṣa- < rūkṣ- (dh. 10.362), <ac> 3.1.134; kakṣa- < kaṣ-, <sa> uṇ. 3.62; – (ps) lipsā- < labh-, <saṇ> 3.1.7 (désid. : 7.4.54, 58), <a> 3.3.102 (« striyām » 94), <ṭāp> 4.1.4; – (thy) rath°-ya-, tath°-ya- : taddh. <yaṭ> 4.4.75 (76, 98), 6.4.148
1251**	Cf. tiraśc-, comp. tatp. : tiras + aṇc-v- (3.2.59, 6.1.67; 6.4.15, 138; 8.4.40)
1252*	Cf. picchila- < piccha- : taddh. <ilac> 5.2.100
1253-54** Cf. 1264	Cf. mṛtyu- < mṛ- : <tyuk> uṇ. 3.21
1255-56* Cf. 1265	Cf. auddhatya- < ud-(d)hata- : taddh. <ṣyañ> 5.1.124 (7.2.117, 6.4.148)
1257-58** Cf. 1266 – Lire 1257 « nyapaccayo »	Cf. ku-kṛtya-, comp. karmadh. : .t-ya-, <kyap> 3.1.120 (6.1.71); kaukṛtya- < ku-kṛta- : taddh. <ṣyañ> 5.1.124 (7.2.117, 6.4.148)
1259** Cf. 1263	
1260*	Cf. sat-ya-, taddh. <yaṭ> 4.4.75(98); nṛt-ya-, <kyap> 3.1.110 (nāṭ-ya-, <ṇya> 4.3.129); nit-ya- taddh. <tyap> 4.2.104

*Aggavaṃsa**Données Pāṇinéennes*

1261**	Cf. 1257-58	
1262**	Cf. 1250	
1263**	Cf. 1259	
1264**	Cf. 1253-54	
1265**	Cf. 1255	
1266		6.1.67
1267		7.3.52
1268*	Cf. 1228	Cf. 7.1.1, 6.4.51
1269*		6.3.89-91; cf. < <i>kvin</i> >, < <i>kañ</i> > 3.2.60; < <i>ksa</i> > 6.3.89 vt.
1270		3.2.187, <i>sq.</i>
1271		3.3.89
1272*	Cf. 1275	3.3.88, 4.4.20
1273-74*		Cf. 4.4.20 vt. 2 Bh. (= Kāśikā <i>ad loc.</i> , <i>in fine</i>)
1275**	Cf. 1272	
1276*		Cf. <i>klpti</i> -, < <i>ktin</i> > 3.3.94; * <i>klpti</i> -ima- (4.4.20 vt. 2 Bh.) > * <i>klpt</i> ^o -ima- (6.4.148)!
1277		5.1.122
1278		Cf. 2.1.72 « <i>mayūravyaṃsakādi</i> » (g. 178.80)
1279		<i>Id.</i> (g. 178.79)
1280**		Cf. 5.3.108 (96)
1281		3.3.112
1282*		5.4.17
1283*		5.4.20
1285-86**		Cf. <i>śvan</i> - (uṇ. 1.158 < <i>śvi</i> -) : <i>śvān</i> - (6.4.8) / <i>śun</i> - (6.4.133, 6.1.108)

<i>Aggavaṃsa</i>	<i>Données Pāṇinéennes</i>
1287**	Cf. yuvan- (uṇ. 1.156 <yu-): yuvān- (6.4.8) / yūn- (6.4.133; 6.1.108, 101)
1288	Cf. 3.3.1-2 (kāru-, vāyu- : uṇ. 1.1)
<ṇu>, <yu>	3.2.102, 187-188
<ta>	
1289	3.3.3 (cf. g. 70 « gamyādi »; uṇ. 4.6-9)
1290	3.3.10
1291	3.3.11, 2.3.15
1292	3.3.12
1293	3.3.13-14
1294	??
1295-96*	uṇ. 4.158-169 (notamment <tra> 164, <tran> 165)
1297*	uṇ. 4.170-171
1298*	Cf. maitrī- < mitra- : taddh. <aṇ> 5.4.36 vt. 4, <ñīp> 4.1.15; prāpti-, <ktin> 3.3.94; tantrī-, <ī> uṇ. 3.158; dhātrī- < dhe- (dhā- 6.1.45) : <ṣṭran> 3.2.181, <ñīṣ> 4.1.41
1299**	Cf. ūrdhva- < ud-hā : g. « prṣodarādi » (Vācaspatyam, s.v.); rāṣṭra- < rāj- : <ṣṭran> uṇ. 4.158
1300**	
1301**	Cf. śāstra-, uṇ. 4.158; vastra-, uṇ. 4.158 (varutra-, uṇ. 4.172); artha-, uṇ. 2.4
1302*	Adopter leg. f. « vakkaṃ » uṇ. 2.13 (samudra-, candra-, kṣudra-, chidra-, vakra-), 22 (rudra-), 28 (randhra-), 29 (śukra-, vajra-); cf. daridra- < daridrā- (dh. 2.64) : <ka> 3.1.136 (6.4.64)

*Aggavaṃsa**Données Pāṇinéennes*

- 1303-04** Cf. prātihārya- < pratihāra- : taddh. <ṣyañ>
5.1.124
- 1305* Adopter leg. j, « kuṇḍo » <ḍa> uṇ. 1.113 (pour la plupart), 114
(ghuṇḍa-, kuṇḍa-) 128 (karaṇḍa-)
- 1306** Cf. skandha- < skand- : uṇ. 4.206
- 1307* Cf. andh- (dh. 10.380), gandh- (dh.
10.145) : <ac> 3.1.134
- 1308* uṇ. 1.102-118 (notamment 106, 108), 4.5
(valkala-), 5.10 (maṅgala-); taddh.
<(i)lac> 5.2.96-100
- 1309-11** Cf. pr̥thu-, uṇ. 1.29; pr̥thivī-, uṇ. 1.150
- 1312* uṇ. 5.68 (prathama-)
- 1313** Cf. uṇ. 1.7 (madgu-), 92 (dardrū-); 4.103
(śatru-)
- 1314 uṇ. 3.1
- 1315* Cf. uṇ. 4.50 (agni-), 57 (pati-), 117 (yati-,
maṇi-), 119 (śuci-, ruci-), 122 (muni-),
138 (kavi-, ali-)
- 1316* Cf. uṇ. 1.60 (sindūra-), 68 (mayūra-);
2.20 (dūra-), 21 (krūra-); 4.90 (vallūra-,
karpūra-, kharjūra-); 5.3 (masūra-)
- 1317* Cf. uṇ. 1.10 (aṇu), 11 (hanu-), 13 (jānu-),
70 (dhātu-, setu-), 73 (hetu-), 74 (ketu-);
3.32 (bhānu-), 34 (dhenu-), 37 (sthānu-),
38 (veṇu-)
- 1318* Cf. uṇ. 2.2 (kuṣṭha-, kāṣṭha-), 4 (koṣṭha-)
- 1319* Cf. 4.1.161 (manuṣya- / mānuṣa- < manu-,
uṇ. 1.11), 6.1.60 (śīrṣan- < śīras-, uṇ.
4.193), 8.2.55 (kr̥śa- < kr̥ś-, dh. 4.117);
uṇ. 1.46 (maḥiṣa-), 3.66 (snuṣā-), 4.26
(karīṣa-), 4.27 (śīrīṣa-), 4.74 (puruṣa-)

<i>Aggavaṃsa</i>	<i>Données Pāṇinéennes</i>
1320*	Cf. ṛtu-, uṇ. 1.72
1321-23*	Cf. karuṇā- < kr̥- : <unan> uṇ. 3.53; n > ṇ 8.4.2
1324 Cf. 1109	3.3.109
1325	Cf. Nighaṇṭu 3.19
1326	Cf. medh- (dh. 1.920), <ari> 3.3.104 (g. 171.7); <ṭāp> 4.1.4
1327-37**	
1338	5.4.50 <i>sqq.</i> , 7.4.26 <i>sq.</i>
1339*	ulūkhala- (g. 148.6), 6.3.109 « pṛṣodarādi »
1340*	balāhaka- (g. 148.3), <i>id.</i>
1341*	śmaśāna- (g. 148.5), <i>id.</i> ; cf. Nighaṇṭu 3.5
1342*	bṛsī- (g. 148.8), <i>id.</i>
1343*	Cf. jīmūta- (g. 148.4), <i>id.</i> ; uṇ. 3.91
1344-45*	Cf. daks- (dh. 1.639), <inan> uṇ. 2.51
1346	Liṅgānuśāsana 36
1347	3.3.114

Paris, le 10 mars 1971.

On Vāmana's *Kāvyālaṃkārasūtravṛtti* V.ii.89

'*Niṣyanda*' or '*niṣpanda*' ?

The current printed text of the *Kāvyālaṃkārasūtravṛtti* v.ii.89 runs as follows:¹ —(Sūtra:) *niṣyanda iti śatvaṃ cintyam. (Vṛtti:) na hy atra śatvalakṣaṇam asti. kaskādipāṭho 'py asya na niścitaḥ.*² The standard commentary *Kāmadhenu* adds here nothing substantial to Vāmana's *Vṛtti*:—'*niṣyanda iti*'. *atra śatvaprāptāṃ anuśāsanādarśanāt, kaskādiṣv api pāṭhāniścayāc ca, 'śatvaṃ cintyam' niścetum aśakyam ity āha: 'na hī' ti.*³ However that may be, thus much is clear of Vāmana's text as such: the author declares it in no way possible to find a grammatical justification as to the cerebral *ṣ* in the word-form *niṣyanda*.

Is this a case "*bonus dormitat Homerus*," one may at once wonder, on the part of Vāmana the poetician while showing himself, throughout this final chapter of his treatise, to be so shrewd a connoisseur of the Pāṇinian grammar?⁴ For, needless to say, *niṣyanda*- is a well attested word, alternating in its occurrences

¹ The Benares Ed. (cf. note 2 below) numbers the passage as V.ii.88.

² Text as presented in the Poona Ed. by N. N. Kulkarni (*Poona Or. Ser.*, No. 34, 1927), as well as in the Benares Ed. by Ratna Gopāl Bhaṭṭa (*Benares Skt. Ser.*, Nos. 134 & 140, 1908; cf. note 1 above). No v. l. is indicated for '*niṣyanda*' in either ed., any more than in the Eng. Tr. by Ganganatha Jha (2nd rev. ed., *Poona Or. Ser.*, No. 35, 1928). Though not found at my disposal, the N.S.P. Ed. by Durgāprasād and K. P. Parab (Bombay, 1889) is known to adopt the same reading '*niṣyanda*'.

For want of access to any other publications related directly with the subject—above all, to C. Cappeller, *Vāmana's Stilregeln* (Strassburg, 1880), and to Malati Sen's monographs published in *Calcutta Oriental Journal*, I-II—, I am certainly afraid that what follows may turn out a redundant attempt. Be that as it may, however, I content myself with the hope to clarify one at least among the several points where *Chapter V, Section (2)* of Jha's Tr. leaves much to be desired.

³ Text taken from the Benares Ed. (cf. note 1-2 above), but with additional punctuation and quotation marks—which are mine.

⁴ This last chapter of Vāmana the poetician, I believe, never fails to give him credit for a first-rate skill in handling grammatical subtleties intrinsic, as it were, in the Pāṇinian system itself. Convinced, as I am, of the general appreciation just stated, I shall feel myself not at all engaged in a far-fetched argument when attributing, constantly in the present paper, a series of fairly technical reasoning to Vāmana's implicit thinking. Let me note in passing the following points, which I hope to demonstrate to the full in separate articles:

—Vāmana's chapter here in question affords us enough internal evidence, not only to endorse his non-identity otherwise established with Vāmana the grammarian, co-author of

largely with *niṣyanda-*, and that in the global sense “trickling down or forth”—sometimes as adjective or noun in “agent” value,⁵ more often as “action” noun in masculine (hence “stream, gush, discharge” as the case may be).⁶ Few will hesitate here to recognize a primary derivative of the verbal root √*syand-* prefixed with *ni-*, the primary suffix concerned being—in Pāṇinian terms—either the <ghañ> *-a-* (meaning ‘*bhāva*’) 3.3.18 or the <ac> *-a-* 3.1.134 (meaning ‘*kartr*’, 3.4.67). Under these circumstances, wavering between *niṣyanda-* and *niṣyanda-* will be nothing but a matter of that optional cerebralization of *s* which P. 8.3.72 prescribes regarding the very root √*syand-*: *ANU-VI-PARY-ABHI-NI-BHYAḤ SYANDATER APRĀṆIṢU* (*S-AḤ* 56) (*APADĀNTA-SYA MŪRDHANYA-Ḥ* 55) (*VĀ* 71).⁷

A moment later, however, prudence may remind us that Vāmana’s ignorance of P. 8.3.72 is too hasty a conclusion for us to draw from the text quoted above, as long as no close attention has as yet been paid to the author’s explicit reference to a particular “group” of words, the *gaṇa kaskādi*. Now, if this last can have anything to do with the phoneme *ṣ*, it is in so far as P. 8.3.48 (*KASKĀDIṢU CA*) legitimates as ‘*nipātana*’ (“fait accompli”) the change *h* > *ṣ* discernible in some of

the *Kāśikāvṛtti*, but also to exclude all attempt to identify him with another grammarian Vāmana, author of the (lost) *Aviśrāntavidyādharavyākaraṇa*, as referred to in the *Gaṇaratnamahodahī* a great number of times (except once, it seems, where Vardhamāna refers by ‘Vāmana’ decidedly to the author of the *Kāvyaḷamkārasūtravṛtti*).

—Contrary to P. V. Kane’s remark in his *History of Sanskrit Poetics* (Bombay, 1951), p. 133, init., arrangement of Vāmana’s *sūtras* in this chapter conforms, except very few instances of irregularity, perfectly to the serial order of *adhyāyas*, *pādas* and *sūtras* of the *Aṣṭādhyāyī*. Indeed, it is well-nigh to truth that, while perusing Pāṇini’s grammar in its serial order, Vāmana halted and laid down a *sūtra* cum *vṛtti* of his own, every time he had come across a Pāṇinian rule likely to give him occasion—whether directly or incidentally, even nominally—to discuss such and such problematic word-form(s): P. 1.2.67 gave occasion to his (V.ii.) 1; P. 1.3.1, to his 2; P. 1.3.12, to his 3-6; and so forth—P. 8.3.48, to his 89 (the passage of our present concern); P. 8.3.80, to his 90; P. 8.3.99, to his 91; and finally, P. 8.4.8, to his 92.

⁵ E.g.: ‘*tadaṅga-niṣyanda-jalena...*’, Ragh. iii. 41a, in Stenzler’s Ed.; but ‘*niṣyanda*’, glossed ‘*niṣyando dravaḥ*’ by Mall[īnātha], in the N.S.P. Ed.

⁶ E.g.: ‘*niṣyandaiś ca..., śravadbhīr bhāty ayaṃ śailaḥ*’, R. 2.88.13b-c according to the Baroda Cr. Ed., which registers no *v.l.* for ‘*niṣyandaiś*’—though Gorresio’s Ed. (2.103.13) reads ‘*viṣyandaiḥ*’. Śak. i.14d, in M. Monier-Williams’ and other Eds., ‘*...valkalaśikhā-niṣyanda-rekhāṅkitāḥ*’ contrasts with Cappeller’s Cr. Ed., i.13d ‘*niṣyanda*’, not to mention R. Pischel’s Cr. Ed. (‘*niṣyanda-lekhā*’) standing for a different recension. Megh. 42a ‘*tvanniṣyandōcchvasitavasudha...*’ (Mall. ‘*...niṣyandena...vṛṣṭyā*’), in contrast with Ragh. xiv. 3d ‘*himādri-niṣyanda ivā...*’ (Mall. ‘*niṣyando nirjhara...*’).

⁷ The condition ‘*APRĀṆIṢU*’, “unless (the action √*syand-* is) said of living beings”, is obviously out of cause here, seeing the counter-example the *Kāśikā* gives: ‘*anusyandate matsya udake*’ (‘*syand*’ necessarily with dental *s*). —Cf. *Śabdakalpadruma*, s.v. *niṣya* (*ṣya*)-*ndaḥ*, where—naturally enough—this rule is found quoted for explaining *ṣ(ya)*.

those word-forms which constitute the list of the said *gaṇa*. To that very extent, it follows, the *gaṇa kaskādi* serves, together with P. 8.3.48, to complement the prescription already given of the change *ḥ > ṣ* by P. 8.3.39, 41, 43, 44 and 45. Now that the form *niṣyanda-* is at stake, one among the five rules last mentioned can alone come somehow into our concern—namely, P. 8.3.41: *ID-UD-UPADHA-SYA CĀPRATYAYA-SYA (PADA-SYA 8.1.16,) (ANTYA-SYA 1.1.52) (VISARJANĪYA-SYA 34,) (KU-PV-OḤ 37,) (ṢA-Ḥ 39)*. For the prefix *nis-* in its form *niḥ-* (due to 8.2.66 and 8.3.15) certainly falls under that rule, and assumes legitimately the form *niṣ-*, if it is “followed by a guttural or a labial stop or nasal” (*KU-PV-OḤ*).⁸ Then, we shall hit upon this happy idea that Vāmana took the word *niṣyanda-* for a derivative of *nis-√syand-* (not *ni-√syand-*), that he tried to understand its cerebral *ṣ* in terms of the change *niḥ- > niṣ-* according to P. 8.3.41,⁹ and that he naturally found this rule inapplicable to the present case in default of the condition ‘*KU-PV-OḤ*’, the *ḥ* of *niḥ-* being followed here by the radical initial *s*—which is dental, and sibilant—, hence Vāmana’s remark ‘*na hy atra śatvalakṣaṇam asti*’.

To connect *niṣyanda-* / *niṣyanda-* with *nis-√syand-* (“trickle forth”, as distinct from *ni-√syand-* “trickle down”) is not necessarily to be dismissed as a vain fancy, for it might account better for the meaning “gush” or “discharge”, or some or other sense of that sort, which both *niṣyanda-* and *niṣyanda-* (indiscriminately) render in many of their attested occurrences.¹⁰ But, if such was really the position

⁸ The word *nis-*, *gaṇa prādi* No. 7, is qualified successively for titles ‘*nipāta*’ (1.4.58), ‘*avyaya*’ (1.1.37) and ‘*prātipadika*’ (1.2.45 vt.12). The nominative ending it ought to receive as ‘*prātipadika*’ (2.3.46; 4.1.1-2) is, in fact, deleted owing to the title ‘*avyaya*’ (2.4.82); but what has resulted, *nis-^o = nis*, is none the less entitled “full-word” (‘*pada*’, 1.4.14) in virtue of 1.1.56 or 62. All that holds good whether *nis-* may or not be used as a verbal prefix (‘*upasarga*’, 1.4.59) as it is here: *nis-* in *nis-√syand-* possesses thus the title ‘*pada*’, which fact allows us to envisage the change *nis- > niḥ- > niṣ-* according to some or other rules of the section (8.1.16-8.3.54) governed by P. 8.1.16: *PADASYA*.

⁹ This anticipation is in itself irreproachable but, supposing *niṣ-syand-* had been obtained by 8.3.41, and consequently *niṣ-ṣyand-* by 8.4.41, one would have to face the impossibility to reduce the geminate *ṣ-ṣ* to a single ‘*ṣ*’, the semi-vowel *y* which follows rendering inapplicable P. 8.4.65: *JHAR-O (HAL-O LOPAH 64) (ANYATARASYĀM 62,) JHAR-I SAVARṆE*.

¹⁰ Cf. O. Böhtlingk, *pw*, s.v. *niṣyanda*, in *fine*. —Curiously, does Candra ignore *ni-s / ṣyand-* while legitimating *niḥ-s/ṣyand-*, since his rule 6.4.61 corresponding to P. 8.3.72 runs: *NIR-ABHY-ANOS CA SYANDO 'PRĀṆINI VĀ* (likewise, Bhoja 7.4.63)? No form evidencing *niḥ-ṣyand-* is pointed out by modern lexicographers, while R. Schmidt attests in his *Nachträge* two occurrences of *niṣsyandana-*: Sāyana *ad RV* 8.65.2 and Yaśastilaka, *Kāvyamālā* 70, P. 209, 1.7. —I regret to have no means to verify whether Vopadeva 8.98, referred to by Böhtlingk, *pw*, s.v. 1 *syad-*, *nis-*, does really permit both *ni-√syand-* and *nis-√syand-* indiscriminately to change into *niṣyand-*. Definitely wrong, in any case, is reference to P. 8.3.72 done by Böhtlingk, *ibid.*, as well as by Monier-Williams, s.v. *niṣsyand-*.

taken by Vāmana with regard to the form *niṣyanda-*, it is little likely that he had recourse from the very outset to P. 8.3.41, which deals with the change $h > s$, in expectation of justifying the cerebral s seen in that form. For, in the presence of *niḥ-syand-* (obtained from *nis-syand-* through P. 8.2.66 and 8.3.15), our attention will normally be directed first to P. 8.3.72 (bearing particularly upon the root $\sqrt{\text{syand-}}$ as shown above), then to Pāṇini's section 8.3.55-119 (of which P. 8.3.72 is a part and) where the cerebralization of s is constantly at issue, above all, to the general rule dominating the whole of the said section—namely, P. 8.3.57 as conditioned by 58-59: *IN-KOḤ (NUM-VISARJANĪYA-ŚAR-VYAVĀYE 'PI 58,)* (*ĀDEŚA-PRATY-AYA-YOḤ 59*) (*APADĀNTA-SYA 55*) (*S-AḤ 56,*) *MŪRDHANYA-Ḥ 55*).

The s in *niḥ-syand-*, to be sure, cannot cerebralize by P. 8.3.72 whereas the s in *ni-syand-* can; but can it change none the less into s by virtue of that general rule 8.3.57(-59), since here is a non-final s following one of the $\langle in \rangle$ phonemes—namely, i —with the interval of a mere *visarga*?¹¹ Certainly not, the condition '*ĀDEŚA-PRATYAYA-YOḤ*' (59) being here unsatisfied: the s in question, being radical, never belongs to an "affix" whatsoever, nor is it a "substitute" having replaced a radical initial s according to P. 6.1.64 (*DHĀTVĀDEḤ Ś-AḤ SA-Ḥ*), but it is an original s in this sense that the root $\sqrt{\text{syand-}}$ is registered in the *Dhātupāṭha* under the form (*dh.1.798*) '*SYANDŪ prasraṇe*' with initil s .¹² — The possibility thus excluded to explain *niṣyanda-* with s in terms of the change $s > ṣ$ in *niḥ-syand-*, we shall then—only then—come to consider the matter in terms of the change $h > s$ and, accordingly, to think of the rule P. 8.3.41.

In short, Vāmana's passage as cited at the beginning is hardly susceptible of any other interpretation than this: —Given the word-form *niṣyanda-* under his eyes, he recognized a primary derivative of *nis-√syand-*, which excluded in itself the possibility to justify cerebral s as the radical initial transformed by P. 8.3.72; he noticed then, with *niḥ-syand-* in view, the fact that there can take place neither the change $s > ṣ$ by P. 8.3.57(-59) nor the change $h > s$ by P. 8.3.41, although

¹¹ In Jinendrabuddhi's opinion, inferable from some of the occurrences of his remark '*SĀT-PADĀDY-OR* (8.3.111) *iti pratiṣedhe prāpte*' (in the *Nyāsa ad* 8.3.65ff.), the radical initial s in a compound verb, whether it may or may not be a "substitute" due to 6.1.64, falls as a general rule under P. 8.3.111 prohibitive of the change $s > ṣ$, so that it is purely and simply stranger to P. 8.3.57(-59). I do not think, however, such an opinion is admissible at all, because, of a conjugated form or an inflected derivative form of a verbal compound, the portion which follows the verbal prefix—a portion, under the circumstances, like *syandate* in *niṣsyandate* or *syandaḥ* in *niṣsyandaḥ*—can never be conceived as an independent unit, still less in the capacity of '*pada*' as prescribed by P. 1.4.14 before the wording '*PADĀDI*' of P. 8.3.111. Applicability of P. 8.3.57(-59), therefore, will have to be examined here in itself.

¹² In contrast, for example, with the root $\sqrt{\text{sthā-}}$, (*dh.1.975*) '*STHĀ gatinivṛttau*': $\sqrt{\text{sthā-}} > \sqrt{\text{sthā-}}$ 6.1.64; *nis-√sthā- > niḥ-√sthā-* 8.2.66, 8.3.15 $> niḥ-ṣthā-$ 8.3.57-59 (compatible with 65) $> niḥ-ṣṭhā-$ 8.4.41 (thus, in *niḥṣṭhāpayati*, *niḥṣṭhitah*, etc.).

these are the only rules that one can imagine to help explain the *ṣ* in *niṣyand(a)*- < *niḥ-syand(a)*-; thus, by ‘*ṣatvalakṣaṇa*’, Vāmana tacitly understood the three rules 8.3.41, 57(-59), 72 en bloc.

In order to accept this interpretation at all, we shall have to face the following oddity in Vāmana’s implicit thinking: —Change into *ṣ* is prescribed not on optional but on necessary terms by P. 8.3.41, as well as by 8.3.57(-59); in that case, to think even for experiment’s sake of applying those rules to *niḥ-syand-* must presuppose one’s intention to see invariably, not optionally, a cerebral *ṣ* in the definitive form resulting from *niḥ-syand-*; in other words, the form Vāmana had in view as derivative of *nis-√syand-* is exclusively *niṣyanda-* with cerebral *ṣ*, never a form like *niṣyanda-* with dental *s*! Can we attribute at all to Vāmana an opinion that, while *niṣyanda-* means both “trickling down: fluid, stream” (from *ni-√syand-*, with optional *ṣ* according to P. 8.3.72) and “trickling forth: gush, discharge” (from *nis-√syand-*, necessarily with *ṣ* though inexplicable), *niṣyanda-* is derived solely from *ni-√syand-* and, therefore, covers the first series of meanings alone, never the second? Of course, not: such a view cannot be borne out in the least by literary evidence¹³ —to which the poetician must have been more attentive than to anything else in the world.

So far we have endeavoured to interpret Vāmana solely on the basis of the passage beginning with ‘*niṣyanda iti*’ as quoted at the outset, refraining consciously from the first impression, which cannot but be that Vāmana’s statement is sheer nonsense. We have made good a somewhat plausible picture of his implicit thinking, but that only to come up against the extravagant thesis which would underlie Vāmana’s thinking if it is as we have interpreted it. It is high time that we should put an end to our feigned ignorance of the variant reading ‘*niṣpanda iti*’, the reading adopted in C. Cappeller’s *editio princeps* of the *Kāvyaḷamkārasūtravṛtti*.¹⁴

Under the form *niṣpanda-*, two homonyms have to be distinguished: (1) Action noun in masculine, meaning “motion”—primary derivative of *ni-√spand-* (with the suffix <ghañ> 3.3.18); (2) Adjective meaning “motionless”—*bahuvrīhi* compound *nis-* + *spanda-* (formed in accordance with the 2.2.24 vt. 14).

Did Vāmana take *niṣpanda*-(1) into account? Let us answer affirmatively, for the moment and that for argument’s sake, despite the fact that the word is indubitably attested only in a negligible number of occurrences.¹⁵ Then, Vāmana

¹³ Cf. notes 5-6 above.

¹⁴ C. Cappeller, *Vāmana’s Lehrbuch der Poetik*, Jena, 1875. Although the edition is itself inaccessible to me, Cappeller’s reading ‘*niṣpanda*’ is to be ascertained through Böhtlingk, *pw*, s.v. *niṣpanda* and L. Renou, *Grammaire sanscrite*, §15 a), last paragraph but one. — Besides the motive stated above (note 2, *in fine*), my present attempt owes incitement to Renou’s preference, *loc. cit.*, for the reading ‘*niṣyanda*’, preference which now turns out unfounded.

¹⁵ Of this word not entirely unknown to the native lexicography (registered, in fact,

must have had recourse to the rule P. 8.3.57(-59), only to confirm its inapplicability to *ni-spand-*: —The root being registered (*dh.* 1.14) '*SPADI kiṃciccalane*' in the *Dhātupāṭha*,¹⁶ its initial *s* is original and not a "substitute" due to P. 6.1.64; thus, failing the condition '*ĀDEŚA-PRATYAYA-YOḤ*' (8.3.59), the change *s* > *ṣ* as prescribed by P. 8.3.57(-59) cannot take place here. As the rest of Pāṇini's section dealing with the cerebralization of *s* can have nothing to do with the present case, Vāmana may well have remarked, already in this stage, '*na hy atra śatvalakṣaṇam asti*'. For, the prefix *nis-* > *niḥ-* being here totally out of cause, he cannot have thought of the section concerned with the *visarga*, of the rule P. 8.3.41 in particular, in anticipation of the change *niḥ-* > *niṣ-*. —Now, this last point admitted, Vāmana's subsequent reference to the *gaṇa kaskādi* of P. 8.3.48 will become, if not absolutely impossible,¹⁷ at least extremely difficult to account for. That is, we had better conclude that Vāmana had not *niṣpanda*-(1) "motion" in mind here.

As to *niṣpanda*-(2) "motionless",¹⁸ on the other hand, we shall be able to make out Vāmana's mental process in a way far more natural and plausible than before: —Given a nominal compound *niḥ-spanda-* (< *nis* + *spanda-*) standing for '*nir-gataḥ spando yasya*', he instantly gives up for lost the possibility to get the change *s* > *ṣ* according to P. 8.3.57(-59), because, *spanda-* as a member of nominal compound being entitled "full-word" *pada* according to P. 1.4.14,¹⁹ its initial *s* constitutes precisely a case where the applicability of the said P. 8.3.57(-59) is purely and simply ruled out by P. 8.3.111: *SĀT-PADĀDY-OḤ* (NA 110)

Trikāṇḍaśeṣa 3.2.29), modern lexicographers report no occurrence in the *kāvya* literature. As to epic occurrences, '*aniṣpandāḥ sugandhās ca (...devalokacyutāḥ...)*' figures in MBh., Poona Cr. Ed., 6.9.13a, while, without the Cr. Ed. now at my disposal, I wonder what has become of '*niṣpandahīna*', attested in MBh., Cal. Ed. 12. 12704 = Bom. Ed. 12.335.9.

¹⁶ Being marked with the indicatory letter (*anubandha*) *i*, the root—*spad-* in its primitive form—is to be enlarged by a penultimate *n* according to 7.1.58 (and 1.1.47), hence *spand-*—the form under which the root is usually conceived.

¹⁷ Cf. below, note 21, 2nd half.

¹⁸ Attested, e.g., '*niṣpandās taravaḥ sarve*', R. 1.33.15a (Baroda Cr. Ed.), with *v. l.* among others '*niḥsṃdās* (*sic*)'—intended by the copyist probably for *niḥspanda-*—; '*jyābandha-niṣpanda-bhujena yasya*,' Ragh. vi.40, both in Stenzler's and in the N.S.P. Ed. (Mall, '*niṣpandā niṣceṣṭā bhujā yasya*')—but "*niṣspanda*" as quoted by Gode and Karve (rev. ed. of *Apte's Dictionary*), *s.v.* *nis-spanda*. Cf. note 23 below.

¹⁹ In regard of the title '*pada*' as prescribed by 1.4.14, the present form *spanda-* is equivalent, in virtue of 1.1.56 or 62, to its original (Nom. sg.) form *spanda-s*—which is manifestly '*pada*' 1.4.14—come into nominal composition according to 2.2.24 vt.14: *spanda-s*, being then '*prātipadika*' according to 1.2.46, falls under the deletion of case endings as prescribed by 2.4.71, hence *spanda-^o* = *spanda*.—The first member *nis-* is also entitled '*pada*' (whence the change *nis-* > *niḥ-*), and that, not so much from the reason shown note 8 above, as by its equivalence to the original (*nis-ga-ta-s* >) *nirgata-s* (> *nis-^o* 2.2.24 vt. 14, 2.4.71).

(MŪRDHANYA-*Ḥ* 55). —Proceeding thus at once to Pāṇini's section 8.3.34-54 concerned with the *visarga* (change *ḥ* > *s* or *ḥ* > *ṣ*), he feels a moment as if he had arrived at the threshold of his goal when coming across the vt. 'vāśar-prakaraṇe khar-pare lopaḥ' *ad* P. 8.3.36, inasmuch as the vt., furnishing practically a new rule like 'KHAR-PARE (ŚAR-I 36,) (VISARJANĪYA-SYA, SA-*Ḥ* 34) (VISARJANĪYA-*Ḥ* 35,) LOPAḤ (VĀ 36)', permits optionally at least the change *niḥ-spanda-* > *ni^o-spanda-* = *nispanda-*;²⁰ but, then, what a pity it is that the *ṣ* in this last form, any more than that in *niḥ-spanda-*, cannot change into *ṣ* despite P. 8.3.57, here once again by virtue of P. 8.3.111 as shown above. —Thus brought back to the stage *niḥ-spanda-*, he looks this time in P. 8.3.41 for the change *niḥ-* > *niṣ-*, but obviously in vain (for the same reason as indicated earlier—our 3rd paragraph, *in fine*—concerning *niḥ-syand-*).

Such being really the case, 'na hy atra śatvalakṣaṇam asti' will sound not only quite apropos, but even regretful as the form *ni^o-spanda-* = *nispanda-*, with dental *s*, is obtained somehow or other in virtue of the 8.3.36 vt. So, still anxious to get to his goal at all costs, Vāmana may well have hit upon the licit liberty to appeal to P. 8.3.48,²¹ that is, to register in the list of the *gaṇa kaskādi*, whose nature is understood to be "illustrative" (*ākṛti-g^o*) and not "exhaustive" (*paripūrṇa-g^o*), the word-form *NISPANDA* as resulted from *niḥ-spanda-* (< *nis-* + *spanda-*) with two "fait accompli" phenomena: change *ḥ* > *ṣ* and deletion of *s*. This liberty once taken, it is true, the word-form *niṣpanda-* will have got at last legitimated as such by P. 8.3.48. But, attention!—this last rule, under the circumstances, excludes the rule 8.3.36 vt.²² Consecration of *niṣpanda-* "motionless" by P. 8.3.48 must needs

²⁰ The vt. in question cannot apply to the case *niḥ-syand-* previously considered, where the <śar> ("sibilant") phoneme *s* is followed by a semivowel *y*—which is not at all a <khar> ("surd stop or sibilant") phoneme. That is, within the framework of the Pāṇinian system, *nis-√syand-* cannot but remain *niḥ-syand-* (with the change *s* > *ḥ* by 8.2.26 and 8.3.15: thus, rightly *niḥsyandana-*, cf. note 10 above), with no further possibility to produce *nissyand-* or *nisyand-*, still less *niṣyand-*.

²¹ Licit liberty, Vāmana seems to have said to himself, which the *Kāśikā ad* 8.3.48 assures by the remark 'avihitalakṣaṇa upacāraḥ kaskādiṣu draṣṭavyaḥ', precisely in a case like the present where, though falling under no grammatical rule whatsoever, the cerebral *ṣ* in *niṣpanda-*, as come from *niḥ-spanda-*, does belong to the literary "bon usage" (*upacāra*). —As to the *Kāśikā*'s passage just now quoted, notice should be taken of this fact that the *Kāśikā* retouches upon, and replaces under P. 8.3.48, Patañjali's remark *ad* P. 8.3.98.: 'avihitalakṣaṇo mūrdhanyaḥ suśāmādiṣu draṣṭavyaḥ'. Does it mean that provision is taken by Patañjali in terms of the *gaṇa suśāmādi*, by the *Kāśikā* in terms of the *gaṇa kaskādi*, against all unforeseeable cases of an irregular *ṣ* whether what matters be the change *s* > *ṣ* (8.3.55 ff.) or the change *ḥ* > *ṣ* (8.3.39-45)?

²² Just as, the word-form *bhrātuṣputra-* being registered in the 3rd place of the *gaṇa kaskādi*, P. 8.3.48 has for its effect to nullify P. 8.3.41 furnished with the negative condition 'APRATYAYASYA', so far as goes the *tatpuruṣa* compound *bhrātuḥ-putra-* conformable

have for its corollary a total sacrifice of the three optional forms—*nisspanda-*/*niḥspanda-*/*nispanda-*—procurable from *niḥspanda-* in conformity with the said vt.! It seems to us that such a perspective shocked Vāmana a great deal because he did know a frequent use of *nispanda-*, with dental *s*—and perhaps a casual use of *niḥspanda-*, even *nisspanda*—side by side with *niḥspanda-*, with cerebral *ṣ*, in one and the same sense “motionless” throughout the *kāvya* literature.²³ Vāmana thus became sceptical of that very expedient he had hit upon minutes before, hence his remark ‘*kaskādi-pāṭho 'py asya na niścitah*’.²⁴

Thus, our conclusion cannot but be this: Read ‘*Niṣpanda*’, not ‘*Niṣyanda*’, *Kāvyaḷamkārasūtravṛtti* V.ii.89, init.

to 2.2.8 and 6.3.23—while, for example, the first *ḥ* in the analytical expression *bhrātuḥ putraḥ* must remain as it is, the change *ḥ* > *ṣ* expected from P. 8.3.41 being here excluded by the aforesaid condition (whose interpretation, besides, is subject to a certain “implicit instruction”—*jñāpana*—inferable from the very presence of *bhrātuṣputra* in the *gaṇa kaskādi*). As regards *sarpiṣkuṇḍikā*- No.9 of the same *gaṇa*, P. 8.3.48 justifies a form like *parama-sarpiṣkuṇḍikā-* by superseding P. 8.3.45 furnished with the negative condition ‘*ANUTTARAPADASTHASYA*’—although such is the *Kāśikā*’s view and not Patañjali’s.

²³ The word-form *nispanda-* “motionless” is more than once attested: —‘(*puṣpakam idam...*) *ato nispandam abhavad*’, R. (N.S.P. Ed.) 7.16.7c; ‘...*nispandatarībhavadbhyām (...locanakhañjanābhyām)*’, Naiṣadh. (N.S.P. Ed.) 8.13b; ‘*valākāyā nispandatvena*’, Sāhityad. *ad kārīkā* ii.27 (*Bib. Ind.* Ed., p. 20, l. 12). Böhtlingk, *pw*, registers *niḥspandatā*, referring to his *Chrestomathie*, 2nd. ed., p. 304, l. 5 (which I cannot verify). As to *nisspanda-*, cf. above note 18, *in fine*.

²⁴ Analogous argument is impossible in defence of the reading ‘*niṣyanda*’. On the contrary, attestation in the literary usage both of *niṣyanda-* and of *nisyanda-* in the sense pertaining to *nis-√syand-*, instead of *ni-√syand-*, could have convinced Vāmana that a decisive solution would be procurable by appealing to P. 8.3.48. For, by taking the liberty to add to the *gaṇa kaskādi* both the word-forms as evidencing respectively the change *ḥ* > *ṣ* and the change *ḥ* > *s*, together with the deletion of the radical *s*, he would have had to suffer from no serious loss, since the only form thus rendered impossible would have been *niḥsyanda-*—a form totally unknown to modern lexicographers (though *niḥsyandana-* is attested, cf. notes 10 and 20 above).

Le *Bhāṣya* liminaire *ad* Pāṇini 6.4.1 avec *Pradīpa* et *Uddyota*

Un essai de traduction (avec Yagi Tōru)

X₁ : Jusqu'où le présent énoncé-gouvernant (vaudra-t-il) ?

Pd. : Faute de saisir un critère (apte) à la détermination d'une limite distincte (pour la portée d'emprise du prés. énoncé-gouv.), on en vient à poser cette question-là.

Ud. : Par là Kaiy. signale le motif (entraînant) en cette occurrence à entreprendre une enquête (sur la limite d'emprise d'un énoncé-gouv.) alors que – n'est-ce pas (drôle) ? – une enquête (semblable) n'a point été entreprise pour les énoncés-gouv. (jusqu'ici connus), tel le sū. 3.1.1 « *pratyayaḥ* ».

Comme l'entend Kaiy., la prés. question vient d'être posée dans une pensée comme la suivante : – Tandis qu'ailleurs la limite (d'emprise) se laisse déduire (pour un énoncé-gouv.), vu, entre autres (critères), (que telle ou telle règle injonctive, suivant qu'on la soumettra ou non à l'emprise dudit énoncé-gouv., pourra ou non permettre comme il convient) la réalisation d'une (certaine) forme visée (dès l'origine par la règle injonctive dont il s'agit), ici (pour l'énoncé-gouv. 6.4.1), au contraire, nous sommes hors d'état de discerner pareillement un critère (apte quel qu'il soit).

A₁ : (C'est) jusqu'à la fin du Livre VII (que vaut) l'énoncé-gouvernant 6.4.1 « *aṅga(sya)* ».

Pd. : Ainsi se prononce un autre (polémiste, ceci) en prévision de la motivation ultime (de l'énoncé-gouv. 6.4.1, celle qu'il fera valoir, ci-dessous A_{2a}, comme) résidant dans la réalisation d'une forme telle que *vavraśca*.

B_{1a} : Or, à force de ce (parti pris A₁, à savoir) que « jusqu'à la fin du Livre VII (vaut) l'énoncé-gouvernant 6.4.1 “*aṅga(sya)*” », (on ne peut qu'entendre

* Texte : éd. Kielhorn, vol. III, p. 178, l. 2-10 ; éd. NSP, vol. V, p. 267 (entière). – Participants au débat : A et B, polémistes (et, accessoirement, leurs thèses) en confrontation ; X, tiers en simple spectateur ; Y, arbitre suprême dit *Siddhāntin*. – Abréviations : Bh[āṣya], p[ari]bh[āṣā], sū[tra], v[ār]t[ika] ; (sous les rubriques *P[ra]d[ī]pa* et *Ud[dyota]* seules :) aor[iste], caus[atif], desid[ératif], dh[ātu-pāṭha], gouv[ernant], Kaiy[aṭa], parf[ait], prés[ent].

par le sū. 7.4.82 une opération « portant sur la base présuffixale », opération partant sujette au pbh.-sū. 1.1.63, si bien que, pour que le passage au *guṇa* dans la syllabe du redoublement radical puisse s'effectuer en vertu d'un seul sū. 7.4.82 pour l'intensif à titre général, c'est-à-dire, même là où le suffixe d'intensif <yañ> 3.1.22-24 s'amuit par <luk> selon 2.4.74,) on est dans la nécessité de poser la mention « (yañ)luk » (en sus de « yañ » comme il se trouve) dans le sū. 7.4.82.

*Pd.*₁ : Ainsi réplique (encore) un autre (polémiste, ceci) de manière à dévoiler (le vice d') une teneur lourde (telle qu'on y sera condamné aussi longtemps qu'on persévère) dans cette thèse (A qui vient d'être avancée).

Ud. : « Teneur lourde » (chez Kaiy.) veut dire : – (En tant qu'y donnant lieu, la thèse est à estimer elle-même fautive, ceci) en admettant même que la motivation ultime qu'est la réalisation d'une forme visée (cf. ci-dessus A₁, *Pd.*) soit assurée (au prés. énoncé-gouv. grâce seulement à cette thèse).

*Pd.*₂ : (D'après) la pensée implicite (du polémiste, le texte du Bh.) est (ici à compléter comme suit) : – « ... une opération enjointe sous l'énoncé-gouv. 6.4.1 étant empêchée par le pbh.-sū. 1.1.63 (de s'effectuer quand il y a amuïssment par <luk>, etc. du suffixe qui constitue la cause de ladite opération). »

B_{1b} : (À notre opinion,) en revanche, l'énoncé-gouvernant 6.4.1 « aṅga(sya) » (n') étant (valable qu') en deçà des (sū. 7.4.58 *sqq.* qui traitent de diverses) modifications d'une syllabe du redoublement radical, tout sera réglé comme de juste (sans qu'il y ait plus à poser « (yañ)luk » dans le sū. 7.4.82, sū. réductible donc à une teneur comme *guṇo yañi* : cette dernière injonction, désormais étrangère au pbh.-sū. 1.1.63 puisqu'elle n'est plus gouvernée par 6.4.1 « aṅgasya », prendra effet) en vertu du pbh.-sū. 1.1.62 (lors même qu'il y a amuïssment <luk> 2.4.74 du suffixe <yañ>).

Pd. : (Le pbh.-sū. 1.1.63, faut-il noter, est envisagé ici sous sa forme à la fois originale et courante : « na lumatāṅgasya ».) D'autre part, (s'il l'est) sous sa teneur variante « na lumatā tasmin » (proposée par le vt. 13 *ad loc.* dans l'intention de dissiper certains inconvénients dus à la teneur originale), (il ne sera plus question de choisir entre les deux thèses A et B : la mention « (yañ)luk » une fois supprimée, l'injonction 7.4.82 *guṇo yañi* risquerait d'être invalidée par ledit 1.1.63 vt. 13 là où s'amuit par <luk> le suffixe <yañ> qui constitue la cause de l'opération dont il s'agit, et cela, notons-le, sans que puissent y entrer en jeu ni l'une ni l'autre des deux thèses ici en question; bref, quand on envisage le 1.1.63 vt. 13) d'une manière comme de l'autre, il faut absolument que la mention « (yañ)luk » soit posée (dans le sū. 7.4.82), puisqu'il y a risque d'un inconvénient (tel que signalé tout à l'heure).

Ud. : Par là Kaiy. révèle, dès maintenant, ce qu'implique le rejet

(patañjalien de la thèse **B**) tel qu'il sera prononcé à la fin du prés. débat (cf. ci-dessous **Y**₂). « D'une manière comme de l'autre » (chez Kaïy.) veut dire : « qu'on soutienne soit l'une soit l'autre des deux thèses ».

X₂ : Convenons, alors, (d'accord avec **B**.) que l'énoncé-gouvernant 6.4.1 « *aṅga(sya)* » (ne vaut qu') en deçà des (sū. 7.4.58 *sqq.* qui traitent de diverses) modifications d'une syllabe du redoublement radical.

A_{2a} : À supposer (avec **B** que) l'énoncé-gouvernant 6.4.1 « *aṅga(sya)* » (ne vaille qu') en deçà des (sū. 7.4.58 *sqq.* traitant de diverses) modifications d'une syllabe du redoublement radical, il y aurait ce risque, quant à former *vavraśca* (parfait de *vraśc-* « couper »), que (, la non-intervention au sū. 7.4.66 de la notion « *aṅga* » « base présuffixale » écartant à elle seule l'entrée en vigueur, telle que décrite ci-après, de la prohibition 6.1.37,) le *saṁprasāraṇa* (selon 6.1.17) s'effectuât sur le phonème *v* (de la syllabe du redoublement, de manière à produire une fausse forme comme **u-vraśc-a* en liaison avec 6.1.108). (Suivant notre thèse **A**.) par contre, du fait que l'énoncé-gouvernant 6.4.1 « *aṅga(sya)* » (vaut) jusqu'à la fin du Livre VII, (on ne manquera pas, en face du sū. 7.4.66 sis dans ces limites, de mettre en place le Loc. **pratyaye** en tant que corrélatif nécessaire du Gén. « *aṅgasya* » en tenant compte du sū. 1.4.13, de comprendre, par conséquent, l'opération dont il s'agit comme ayant pour cause la désinence de parfait indifférenciée <lit> : si bien qu'en l'occurrence, pour la syllabe du redoublement *vr^o-* qu'on aura eue selon 6.1.17 et 108,) l'aspect *a* que revêtira le *r* (selon 7.4.66) étant à traiter (en vertu du pbh.-sū. 1.1.57) au même titre que l'original (*r*, à traiter donc comme le *saṁprasāraṇa* dû à 6.1.17), (quand il s'agit d'appliquer) la prohibition 6.1.37 de (tout passage au) *saṁprasāraṇa* en présence (d'une voyelle déjà acquise à titre) de *saṁprasāraṇa* (, ladite prohibition) s'effectue définitivement (de manière à exclure le passage ci-devant redouté *va-* > *u^o-* selon 6.1.17 et 108).

Pd.₁ : La racine *vraśc-* (dh. 6.11) ayant été suffixée (selon 3.2.115) par la désinence de parf. indifférenciée <lit> (soit : *vraśc-l*), on y applique le redoublement radical (selon 6.1.1 et 8 : *vra-vraśc-l*), auquel moment se présentent, (comme simultanément) applicables sur (un même élément, à savoir) le phonème *r* (de la syllabe du redoublement), tant le passage au *saṁprasāraṇa* (selon 6.1.17) que la disparition (effective) du fait que seule demeure la première des consonnes (selon 7.4.60); alors, soit par la « validité-antérieure » que le 6.1.17 vt. 1 veut signaler (par opposition au pbh.-sū. 1.4.2 érigeant en principe la « validité-ulérieure »), soit en vertu de la mention « *ubhayeṣām* » (posée dans le sū. 6.1.17, ainsi que se prononce le Bh. avant le vt. 4 *ad loc.*), c'est le *saṁprasāraṇa* (6.1.17 qui prévaut sur la disparition effective due à 7.4.60, d'où, en liaison encore avec 6.1.108, *vra-* > *vr^o-* = *vr-* comme syllabe du redoublement).

Ud. : « Soit en vertu de la mention *ubhayeṣām* » (chez Kaiy.) veut dire : – En se référant à ce qui est bien acquis purement et simplement par reconduction (– c.-à-d., aux deux groupes de racines verbales figurant dans 6.1.15 et 16, *vac-* etc. et *grah-* etc. respectivement –), la mention « *ubhayeṣām* », (posée dans 6.1.17, constitue) un « enseignement réitéré » devant servir (par sa superfluité apparente elle-même) d'indice révélateur (d'une instruction implicite), (à savoir que l'opération 6.1.17) entrave l'opération (concurrente) 7.4.60 (à l'encontre même de la « validité-ulérieure » 1.4.2).

Pd.2 : Il y a (dès lors) passage de *r* à *a* (selon 7.4.66 : *vr-* > *va-*). À ce passage (puisqu'il est, suivant la thèse **A**.) enjoint sous l'énoncé-gouv. 6.4.1 « *aṅga(sya)* », (et) du fait qu'il a pour cause un élément ultérieur puisqu'*aṅga* « base (présuffixale) » requiert *pratyaya* « suffixe » (compte tenu du *sū*. 1.4.13), s'applique (comme de juste) le traitement conforme à l'original selon 1.1.57, ce qui met en œuvre le *sū*. 6.1.37 de manière à prohiber le *saṁprasāraṇa* du phonème *v* (– l'*a* qui suit étant traité comme son original *r*, donc comme le *saṁprasāraṇa* dû à 6.1.17). D'autre part, (suivant la thèse **B**.) l'énoncé-gouv. 6.4.1 « *aṅga(sya)* » (n') étant (valable qu') en deçà des (*sū*. 7.4.58 *sqq.* traitant de diverses) modifications d'une syllabe du redoublement, le passage de *r* à *a* (selon 7.4.66 – une opération démunie de lien, cette fois, tant avec « base » qu'avec « suffixe » à tour de rôle –) manquerait à (être censé) avoir pour cause un élément ultérieur, en sorte que le traitement conforme à l'original (selon 1.1.57) manquerait à tort à y intervenir.

Ud. : « Puisque “base” requiert “suffixe” » (chez Kaiy.) : (Entendez) un « suffixe » tel qu'il sert de cause (à l'obtention) du nom technique « base » (selon 1.4.13 pour ce qu'on entend, en chaque occurrence, par récurrence de 6.4.1 « *aṅgasya* » – ainsi, <lit> -l 3.2.115, « suffixe » par rapport à *vraśc-* qu'on entend, sous l'aspect *vra-vraśc-* d'ailleurs, en face du *sū*. 7.4.66 soumis à l'énoncé-gouv. 6.4.1). Par l'entremise d'un tel (suffixe), (on s'apercevra que) l'opération (*r* > *a* 7.4.66) a pour cause un élément ultérieur (–l), (qu'elle) fait l'objet, partant, du traitement conforme à l'original (selon 1.1.57). Telle est la pensée implicite (de Kaiy.).

Pd.3 : Là (où l'on aborde le *sū*. prohibitif 6.1.37), si le prés. exemple (*vavraśca*) vaut (pour mettre en évidence la supériorité de la thèse **A**), c'est dans la mesure où l'on interprète (ledit *sū*.) comme suit : – Du fait même que la (prés.) prohibition est (ainsi) posée (avec Nom. « *saṁprasāraṇam* » et Loc. « *saṁprasāraṇe* » comme en marquant l'objet et la cause respectivement), (il est exclu d'estimer, dans le sillage de la pbb. 17, qu'en tant qu'elles paraissent susceptibles d'une même injonction de *saṁprasāraṇa*, deux semi-voyelles consécutives doivent agir

de concert, positivement ou négativement, à l'égard de ladite injonction; force nous sera donc de comprendre que) le *saṃprasāraṇa* s'opère d'abord sur la semi-voyelle ultérieure, tandis que le (même) *saṃprasāraṇa*, (bien qu'étant non moins) attendu pour l'élément antérieur, est prohibé (maintenant que celui-ci se trouve) en présence d'un *saṃprasāraṇa*.

Ud. : « Du fait même que la prohibition est posée » (chez Kaiy.) veut dire : – À supposer que le *saṃprasāraṇa* ait lieu dès l'abord sur l'élément antérieur, la position de la prés. règle prohibitive se tournerait en non-sens, vu l'absurdité de prohiber une action d'ores et déjà achevée (comme en disant « Ne mange pas ! » à celui qui a fini de manger).

*Pd.*₄ : Si l'on recourt, par ailleurs, à la thèse (qui figure au terme du Bh. liminaire *ad* 6.1.37 et) suivant laquelle il s'agit ici de prohiber le *saṃprasāraṇa* (attendu) pour l'élément antérieur, et cela dès le stade où celui-ci se trouve en présence d'une semi-voyelle destinée (de toute évidence) à ce (même) *saṃprasāraṇa*, la forme *vavraśca* ne manquera alors point de se réaliser (sans qu'il y ait nul besoin de faire appel au pbh.-sū. 1.1.57) et, dans cette mesure, on aura beau (insister, comme on vient de le faire, pour) reconnaître dans le passage *r > a* (7.4.66) la motivation ultime de l'énoncé-gouv. 6.4.1 « *aṅga(sya)* ».

Ud. : La pensée implicite (chez Kaiy.) est qu'en ce cas, lors même que se sera effectuée (plus tard) une suite d'opérations commençant par le *saṃprasāraṇa* (soit, en l'occurrence, *vra-* > *vṛa-* 6.1.17 > *vṛ^o*- 6.1.108 > *va-* 7.4.66 > *var-* 1.1.51 > *va^o*- 7.4.60), le(dit) *saṃprasāraṇa* (6.1.17) ne pourra prendre effet à nouveau (sur la semi-voyelle *v*), ceci en vertu du fait que la prohibition (6.1.37) a été (préalablement) posée (en prévision même d'une évolution subséquente telle qu'indiquée tout à l'heure).

A_{2b} : Dans ce cas-là, au reste, (puisque les sū. 7.4.58 et 93 sont à envisager, suivant la thèse **B**, sans aucun souci ni de « base » ni de « suffixe »,) le *dictum* (du vt. 4 *ad* 7.4.93) faisant appel à la « différence de base (de part et d'autre) » en arrivera à ne pas valoir comme un rejet (de cette crainte, exprimée par le vt. 2 *ad loc.*, que l'assimilation au désidératif telle qu'enseignée par 7.4.93 pour l'aoriste du causatif ne conduise à tort à l'amuïssement selon 7.4.58 de la syllabe du redoublement radical, quand il s'agit de former *amīmapat* à partir de *mī-* « détruire » ou de *mā-* « mesurer »).

Ud. : Par là, dans le Bh., on signale un autre vice (de la thèse **B**). L'idée en est que, si l'énoncé-gouv. 6.4.1 « *aṅga(sya)* » (n') est (valable qu') en deçà des (sū. 7.4.58 *sqq.* traitant de diverses) modifications d'une syllabe du redoublement, il arrivera encore (cet inconvénient) que ce (vt. 4 *ad* 7.4.93) qu'on va citer manque à valoir comme un rejet (du vt. 2 *ad loc.*).

Pd.1 : « Différence de base (de part et d'autre) » (dans le Bh.) : Sous le sū. 7.4.93, à propos d'une forme comme *amīmapat* (aor. caus. de *mī-*, dh. 9.4 ou de *mā-*, dh. 2.53), on conteste (sous forme du vt. 2) qu'en raison de l'assimilation (de l'aor. caus.) au désid. (telle qu'elle vient d'être enseignée), s'y appliquerait à tort l'amuïssement de la syllabe du redoublement (selon 7.4.58, cette dernière règle visant, à n'en pas douter, le désid. des racines *mī-*, *mā-*, etc. en liaison avec 7.4.54) – auquel moment surgit un rejet sous forme du vt. 4 : « Par ailleurs, étant donné la différence de base (de part et d'autre), tout sera réglé comme de juste. » (En se prononçant ainsi, on a dû raisonner comme suit :) – (Si) l'amuïssement de la syllabe du redoublement est enseigné (ici par 7.4.58, c'est) pour les racines *mī-*, *mā-* et autres (telles qu'elles se présentent) en capacité de « base » (selon 1.4.13) vis-à-vis du « suffixe » de désid. <*san*> (3.1.7, élément énoncé dans le sū. 7.4.54 auquel renvoie le sū. 7.4.58 à l'aide de la mention « *atra* »), tandis qu'en l'occurrence, on a affaire à d'autres « bases » (ainsi, le radical caus. *map-* 7.4.1 < *māp*^o 6.4.51 < *mā.p-i-* 3.1.26, 7.3.36 et, pour *mī-*, 6.1.50 – « base », selon 1.4.13, vis-à-vis du « suffixe » d'aor. <*cañ*> 3.1.48), d'où la non-intervention de l'amuïssement (selon 7.4.58) de la syllabe du redoublement. Or, (qu'on le comprenne bien,) un tel rejet ne se tient que si (les sū. 7.4.58 et 93 sont envisagés sous l'angle de « base » vis-à-vis de « suffixe » en admettant, suivant la thèse **A**, que) l'énoncé-gouv. 6.4.1 « *aṅga(sya)* » demeure (valable) à travers (la section 7.4.58 *sqq.* relative à) la modification d'une syllabe du redoublement; autrement, (c.-à-d., suivant la thèse **B**, il ne peut) point (en être) ainsi (car, dissociés de 6.4.1 « *aṅgasya* », les sū. 7.4.58 et 93 doivent nous laisser dans l'insouciance en matière de « base » vis-à-vis de « suffixe »).

Ud. : « Autres “bases”, d'où... » (chez Kaiy.) veut dire : – Du fait (que ce ne sont pas des racines, *dhātu* 1.3.1, telles que *mī-* ou *mā-*, mais) des radicaux (notamment caus., *dhātu* 3.1.32,) se terminant par (le suffixe) <*ṇi*> -i- (<*ṇic*> 3.1.26 entre autres).

Pd.2 : Ce rejet (qu'est le 7.4.93 vt. 4 n'est, en vérité, rien d'autre que celui qui) va être désavoué sur-le-champ (par le Bh. *ad loc.*, aux termes de quoi seul le vt. 3 constitue un rejet valable du vt. 2), tandis qu'ici l'on y fait allusion comme (s'il s'agissait d'un rejet) établi (définitivement).

Ud. : « Comme établi », (dit Kaiy., ceci dans) la pensée implicite (qui) est (la suivante) : – Ici (en **A**_{2b}), il est allégué (ou peu s'en faut) que l'occasion même eût fait défaut de poser ce rejet (de nature définitive qu'est le 7.4.93 vt. 4, à supposer que la thèse **B** fût adoptée une fois pour toutes).

Y₁ : Convenons, alors, (d'accord avec **A**,) que l'énoncé-gouvernant 6.4.1 « *aṅga(sya)* » (vaut) jusqu'à la fin du Livre VII.

X₃ : En ce cas, n'a-t-il pas été dit (ci-dessus **B_{1a}**) : « on est dans la nécessité de poser la mention “(*yaṅ*)*luk*” dans le sū. 7.4.82 »?

Y₂ : (Non que la thèse **A** rende nécessaire ladite mention à titre d'additif,) c'est là chose faite déjà dans la teneur (telle qu'elle se trouve du sū. 7.4.82).

Sur une formule patañjaliennne « *na cedānīm ācāryāḥ sūtrāṇi kṛtvā nivartayanti* »

La phrase précitée figure trois fois à travers le *Mahābhāṣya*¹ : (A) sous *Paspaśā* vt. 13 [I.12.9 sq.]; (B) sous 6.3.34 vt. 3 [III.151.14 sq.]; (C) sous 8.2.6 vt. 10 [III.393.2 sq.]. Le contexte où elle figure est toujours tout à fait le même.

On voit d'abord deux vtt. successifs, disons vt. *X* et vt. *Y*. Il se lève alors une objection : « *kimartham idam ubhayam ucyate* (X) (Y) *iti. na* (Y) *ity eva* (X) *api coditaḥ syāt.* » – voulant dire qu'on pourrait se dispenser du vt. *X*, dont la portée est couverte bel et bien par l'autre vt., vt. *Y*². Or, Pat. y répond : « *purastād idam ācāryeṇa dṛṣṭam* (X) *iti, tat paṭhitam. tata uttarakālam idaṃ dṛṣṭam* (Y) *iti, tad api paṭhitam.* » – « Le Maître (Kāt.) s'est aperçu au premier abord du fait *X*, qu'il a donc formulé sous forme d'un vt.; et, plus tard, il s'est aperçu du fait *Y*, qu'il a également formulé sous forme d'un autre vt. ». Voilà une constatation pure et simple, qui nous paraîtrait, en soi, sinon absurde du moins banale. Mais, par la suite, figure cette phrase qui nous intéresse : « *na cedānīm ācāryāḥ sūtrāṇi kṛtvā nivartayanti.* » – et cela, apparemment, de manière à réfuter définitivement l'objection telle qu'on l'a vue tout à l'heure, de manière, en d'autres termes, à trancher une discussion digressive pour en revenir au débat principal en cours.

Qu'il ne s'agisse là que d'une discussion digressive, et que le vt. *Y* soit d'une portée plus large, susceptible de couvrir celle du vt. *X* – démontrons ces deux points par le cas (A), où le (*Paspaśā*) vt. 12 *bis* (= *X*) est mis en cause vis-à-vis du vt. 13 (= *Y*).

Amorcé par la remarque : « *atha vyākaraṇam ity asya śabdasya kaḥ padārthaḥ.* », un grand débat [I.11.15-12.27] se déroule sur la question de savoir ce que c'est que la Grammaire (*vyākaraṇa*). Deux thèses se confrontent : « *vyākaraṇa* égale *sūtra* », voilà la première thèse – thèse sans doute motivée, comme il me semble, du fait qu'un mot comme **pāṇinīya-sūtra** désigne pratiquement la

¹ L'auteur est redevable, ici tout comme ailleurs par le passé, largement à M. le professeur Jacques May (Lausanne) de la mise au point de la rédaction française. – Abréviations : Pāṇ[ini], Kāt[yāyana], Pat[añjali]; sū. = *sūtra*(s), vt(t). = *vārttika*(s); (dans les notes) Bh. = *Bhāṣya*, Pd. = *Pradīpa* (de Kaiyaṭa), Ud. = *Uddyota* (de Nāgeśa), Ch. = *Chāyā* (de Pāyaguṇḍe, citée de l'éd. NSP du *Mahābhāṣya*, vol. 1 – 5^e impression, 1951 –, p. 78, notes marginales). – [chiffres], renvoi à l'éd. Kielhorn du *Mahābhāṣya* (volume, page, ligne).

² (A) *X* = *Paspaśā* vt. 12 *bis**, *Y* = *ibid.*, vt. 13 (cf. ci-dessous note 4, *in fine*; la numérotation* appartient à mon propre expédient); – (B) *X* = 6.3.34 vt. 3 : « *sthānivatprasāṅgaś ca* », *Y* = *ibid.*, vt. 2 : « *prātipadikasya ca pratyāpattiḥ* »; – (C) *X* = 8.2.6 vt. 9 : « *adasa itvotve svare bahiṣpadalakṣaṇe* », *Y* = *ibid.*, vt. 10 : « *pragrhyasamjñāyāṃ ca* ».

même chose qu'un autre mot comme **pāṇinīya-vyākaraṇa*-* – tandis que, suivant la deuxième thèse, « *vyākaraṇa* égale *śabda* », assertion certes bien étrange à nos yeux mais qui se comprendra dans la mesure où, en Inde ancienne, on n'entendait par le terme **śabda-śāstra*-* guère autre chose que le **vyākaraṇa-śāstra*-*³. Or, à l'encontre de la première thèse, on relève deux sortes d'inconvénients en résultant – deux *doṣa* signalés respectivement par le vt. 10 et le vt. 11 – ; puis, la deuxième thèse se révèle non moins à l'abri d'inconvénients, dont on cite trois sous forme des vtt. 12, 12 *bis* et 13⁴. C'est alors, et de manière à mettre en cause le vt. 12 *bis*, que surgit cette discussion dont j'ai fait part tout à l'heure. Discussion digressive, je dis, car, après l'avoir tranchée par la remarque en question « *na cedānīm ācāryāḥ...* », Pat. procède tout de suite à résoudre l'un après l'autre les cinq inconvénients allégués, deux contre la première thèse – thèse « *sūtra* » – et trois contre la deuxième thèse – thèse « *śabda* »⁵. Et, à cet entre-temps, figure le vt. 14 qui constitue, ainsi que Pat. l'estime lui-même, une synthèse aussi belle qu'ultime : de la Grammaire (*vyākaraṇa*), dit ce vt., « *śabda* » est l'objet à envisager (*lakṣya*) tandis que « *sūtra* », c'est le moyen d'envisager (*lakṣaṇa*)⁶. Voilà le dénouement du grand débat portant sur ce que c'est que la Grammaire, et Pat. finit par une constatation fort amusante : « *yo hy utsūtram kathayen, nādo grhyeta.* » À ce passage terminal, nous allons revenir plus tard.

Étudions maintenant d'un peu près cette petite discussion, surgie justement au milieu du grand débat et qui nous intéresse ici tout directement. À supposer, d'après la seconde desdites deux thèses, que *vyākaraṇa* « grammaire » soit synonyme de *śabda* « mot », il y aurait inconvénient quant à tirer, du mot *vyākaraṇa*-, le dérivé secondaire au sens « *tatra bhavaḥ* », « qui réside en cela », selon le sū. 4.3.53. C'est là le *doṣa* que le vt. 12 *bis* signale pour la deuxième thèse, thèse, qu'on s'en souviennne, « *vyākaraṇa* égale *śabda* »⁷. En effet, en suffixant le mot *vyākaraṇa*- avec l'« *aṇ* », ce suffixe secondaire par excellence, -*a*- produisant

³ [I.11.15] « *sūtram.* » ; [24] « *evaṃ tarhi śabdaḥ.* » – L'interprétation simpliste ici montrée est proprement la mienne quant à la deuxième moitié tandis que, pour la première moitié, il ne s'agit que d'une adaptation de Kaiyaṭa : *dvābhyām api śabdābhyām aṣṭādhyāyāḥ pratipādanāt* (Nāgeśa : *sūtrapadenāpy aṣṭādhyāyā eva... ucyate*).

⁴ *Doṣa* [I.11.16-12.6] : « Thèse *sūtra* », (1°) vt. 10 : « *sūtre vyākaraṇe ṣaṣṭhyartho 'nupapannaḥ* », (2°) vt. 11 : « *śabdāpratipattiḥ* » ; – « Thèse *śabda* », (3°) vt. 12 : « *śabde lyuḍarthah* », (4°) vt. 12 *bis* : « *bhave* », (5°) vt. 13 : « *proktādayaś ca taddhitāḥ* ».

⁵ *Doṣaparihāra* [I.12.10-27], fait dans l'ordre : (3°) – (4°) (5°) – (2°) – (1°).

⁶ Vt. 14 : « *lakṣyalakṣaṇe vyākaraṇam* » ; Bh. *ad loc.* : « *śabdo lakṣyaḥ sūtram lakṣaṇam.* » Quoique posée en guise de solution des *doṣa* (4°) (5°) [I.12.13-15], c'est de fait la solution d'ensemble, la défense que Pat. va en faire contre une objection s'avérant résoudre du même coup le *doṣa* (1°) [17-21].

⁷ Cf. ci-dessus note 4, *doṣa* (4°). Bh. *ad loc.* [I.12.2 sq.] : « *bhave ca taddhito nopapadyate : vyākaraṇe bhavo yogo vaiyākaraṇa iti. na hi śabde bhavo yogaḥ. kva tarhi. sūtre.* »

la *vrddhi* sur la syllabe initiale de base (selon 7.2.117 comme on sait), qui est valable depuis le sū. 4.1.83 jusqu'au sū. 4.4.1 (inclus) valable donc au sens ici en question, « *tatra bhavaḥ* » 4.3.53, alors, on a bel et bien le dérivé *vaiyākaraṇa-*, dit de *yoga-* par exemple. Or, l'expression « *vaiyākaraṇa-yoga-* » ou « recherche qui réside dans le *vyākaraṇa* », « recherche *vyākaraṇique* » si l'on veut, alors qu'elle doit désigner une « recherche qui réside dans des règles strictement grammaticales », risquerait, de par la synonymie alléguée de *vyākaraṇa* et de *śabda*, de s'appliquer aussi bien à une recherche comme celle des *Mīmāṃsaka*, dans la mesure où celle-ci réside dans le *śabda*, « parole sacrée du Veda » en cette occurrence⁸.

En outre, si *vyākaraṇa* était *śabda*, chose pérenne (*nitya*) par définition⁹, il serait exclu qu'on reconnaisse dans le *vyākaraṇa* soit une science « promulguée » (*prokta-*), soit une discipline « inventée » (*upajñāta-*), à plus forte raison un « texte achevé » (*grantha-kṛta-*), par tel ou tel Sage, qui n'est, après tout, qu'un être humain. De la sorte, on se trouverait dans l'impossibilité de dire « *pāṇinīyaṃ vyākaraṇam* » ou « *āpiśalam vyākaraṇam* » en appliquant au nom du fondateur les suffixes secondaires prescrits aux sens « promulgué par lui », « *tena proktam* » 4.3.101, et ainsi de suite. Notons que, pour le cas de *pāṇini-* > *pāṇinīya-*, c'est le suffixe secondaire « *cha* » 4.2.114 – de fait *-īya-* selon 7.1.2 – qui vaut au sens précité. Voilà, de toute façon, un *doṣa* supplémentaire de la deuxième thèse, thèse « *vyākaraṇa* égale *śabda* » – d'où le vt. 13 : « *proktādayaś ca taddhitāḥ* » (*anupapannāḥ*, sous-entendu)¹⁰. Or, dans ce vt., alors que je crois naturel d'entendre par « *prokta-ādi-* » les suffixes secondaires valables aux sens « commençant par celui du sū. 4.3.101 “*tena proktam*” », effectivement donc ceux de 115 « *upajñāte* » et de 116 « *granthē kṛte* » en plus, la possibilité reste bien ouverte, sur le plan scolastique, de prendre l'élément *ādi-* de « *proktādi-* » au sens de « comme » ou « tel que », dans une valeur donc « illustrative » pure et simple sans imposer aucune délimitation précise (*prakārārtha*)¹¹. Une fois envisagé de cette dernière façon, le vt. 13 voudrait dire : – « (Il y aurait inconvénient quand il s'agit d'appliquer) les suffixes secondaires (*taddhita*), enseignés depuis le sū. 4.1.76 jusqu'à la fin du Livre V, aux divers sens tels que celui de 4.3.101 “*tena*

⁸ Pd. *ad loc.* : *śabde 'py anvākyāyakatvena bhavo yoga iti cet, mīmāṃsakādiyogasyāpi śabdaṃ (= vedaśabdāṃ, Pāyaguṇḍe) prati vicārakatvād vaiyākaraṇatvaprasaṅgaḥ.*

⁹ Bh. [I.18.14 et *passim*] « *nityāḥ śabdāḥ* », surtout sous 1.1.1 vt. 9 : « *siddhaṃ tu nityaśabdatvāt* » [40.26 sq.].

¹⁰ Cf. ci-dessus note 4, *doṣa* (5°). Bh. *ad loc.* [I.12.5 sq.] : « *proktādayaś ca taddhitā nopapadyante : pāṇinīnā proktaṃ pāṇinīyam, āpiśalam, kāśakṛtsnam iti. na hi pāṇinīnā śabdāḥ proktāḥ. kiṃ tarhi. sūtram.* »

¹¹ Ici comme dans les deux phrases qui suivent, mon propre essai d'interprétation risquera peut-être d'aller un peu trop loin. Mais, malgré le silence des commentateurs indigènes, j'estime indispensable de signaler ici « *prakārārtha-ādi-* » tout au moins.

proktam ».

Or, les limites ainsi alléguées, « depuis le sū. 4.1.76 jusqu'à la fin du Livre V », qu'on veuille les comparer avec celles rappelées plus haut, au passage d'ailleurs, concernant le vt. 12 *bis* : « (le suffixe secondaire “*an*” valable) depuis le sū. 4.1.83 jusqu'au sū. 4.4.1 (inclus) »; et alors, seulement alors, on en viendra à admettre que la portée du vt. 12 *bis* (= *X*) est bel et bien couverte par celle du vt. 13 (= *Y*). – Ainsi surgit l'objection : « Pourquoi poser ces deux vtt. ... ? » (« *kimartham idam ubhayam ucyate...* »), objection que Pat. devait entendre, répétons-le, réfuter une fois pour toutes en prononçant « *na cedānīm ācāryāḥ...* » – Pour les deux autres endroits, (B) et (C), où se retrouve cette dernière phrase¹², gardons-nous d'entrer dans les détails en certifiant, toutefois, que le contexte ne diffère point de celui de la première occurrence (A), que nous venons d'étudier suffisamment de près, en ce que la phrase en question tranche une discussion digressive entamée par un objecteur qui estime superflu un vt. en tant que susceptible d'être couvert par un autre vt. voisin.

Ce qui nous embarrasse dès lors, c'est d'abord le fait que tous les trois passages du *Bhāṣya*, (A), (B) et (C), sont commentés trop peu, et trop vaguement, par Kaiyaṭa de même que par Nāgeśa. Pour l'endroit (A), cependant, grâce à MM. Abhyankar et Limaye, ou bien à M. Swaminathan, nous avons maintenant à notre disposition le commentaire *Dīpikā* de Bhartṛhari¹³. En voici la première moitié : (i) « *bhāṣyasūtreṣu gurulāghavasyānāsritatvāt* »; Kaiyaṭa y fait écho dans l'endroit (C) : « *vyākhyānasūtreṣu* (= “*vārttikeṣu*”, Nāgeśa) *lāghavānādarāt* ». Il n'y a donc point de doute que Bhartṛhari veut dire par là que, à la différence des sū. pāṇinéens d'une concision légendaire, les vtt. de Kāt. – « *bhāṣyasūtra-* » comme Bhartṛhari les appelle – n'ont nullement pour principe la même Économie de teneur (*lāghava*). C'est là assurément l'impression que notre bon sens doit nous faire éprouver devant l'objection « *kimartham idam ubhayam ucyate* » : car, insister sur la suppression d'un vt. du fait que celui-ci est couvert en substance par un autre vt., ce ne serait rien d'autre qu'exiger de la formulation de Kāt. la concision caractéristique des sū. pāṇinéens. Mais comment alors intervient la remarque patañjaliennne « *na cedānīm ācāryāḥ...* », que signifiera-t-elle sur le plan littéral tout d'abord? Or, sur un tel propos, Bhartṛhari se tait étrangement ; au contraire, il ne fait que nous embarrasser davantage par la suite de son commentaire.

Bhartṛhari poursuit, en effet : (ii) « *lakṣaṇaprapaṇcayoś ca mūlasūtreṣv*

¹² Une étude analogue en sera entreprise – sans trop tarder, j'espère – sous forme d'un article séparé.

¹³ Cf. K. V. Abhyankar, V. P. Limaye (éd.), *Mahābhāṣya-dīpikā of Bhartṛhari : āhnikā 1-5*, Poona, 1967, p. 39, 1.18 sq.; V. Swaminathan (éd.), *Mahābhāṣya Tīkā by Bhartṛhari*, Varanasi, 1965, p. 47, 1.10 sq.

apy āśrayanād, ihāpi lakṣaṇaprapaṇcābhyām pravṛttiḥ » – « Puisque le recours à une prescription redoublée – « injonction globale » (*lakṣaṇa*) d’une part et « amplification spécifique » (*prapañca*) d’autre part – se rencontre même dans (certains) des sū. fondamentaux de Pāṇ., ici (aux vtt. 12 *bis* et 13) également, on voit (Kāt. adopter) le même procédé de formulation moyennant « injonction globale » (en l’occurrence, le vt. 13) et « amplification spécifique » (à savoir le vt. 12 *bis*) côte à côte ». Faisons remarquer, en passant, que Bhartṛhari désigne les sū. pāṇinéens par « *mūlasūtra* », ce que confirme d’ailleurs la *Chāyā* de Vaidyānātha Pāyagunḍe¹⁴, par contraste avec « *bhāṣyasūtra* » qui se rapporte, comme nous l’avons vu, aux vtt. de Kāt. Ce qui nous importe, cependant, est le fait tout à fait curieux que, malgré la conjonction « *ca* » interposée, la contradiction est flagrante entre les deux observations, (i) et (ii), de Bhartṛhari. C’est dire que, alors qu’il s’agit, en (i), de distinguer les vtt. kātyāyaniens d’avec les sū. pāṇinéens, la suite (ii) révèle une velléité d’assimiler les vtt. aux sū. – et cela toujours, notons-le, quant à leurs manières propres de formulation.

Pourquoi pareille contradiction chez Bhartṛhari, pourquoi, plus précisément, son addition de l’observation (ii) à l’observation (i), qui est seule conforme à notre propre bon sens? Car c’est un fait trop évident pour nous que les vtt. diffèrent des sū. quant au style, quant à la nature même de la formulation. La clé de l’énigme réside, je crois, dans le *verbum finitum* « *nivartayanti* » que Bhartṛhari laisse sans commentaire. Dira-t-on que cette absence de commentaire est toute naturelle, d’autant plus qu’il ne s’agit ici que d’un des termes les plus familiers en Grammaire, à savoir *ni-vṛt-* « cesser de valoir », dit d’une règle au point de vue opératoire, ou bien, d’un mot sur le plan sémantique? Mais, alors, pourra-t-on jamais interpréter le passage patañjalien en question, qui se termine justement par « *nivartayanti* », d’une telle manière qu’il aille de pair avec notre première impression de bon sens qui consiste à remarquer, entre un sū. et un vt., une différence catégorique de style?

Dans l’impossibilité de le faire, me semble-t-il, Bhartṛhari lui-même a dû hésiter à la suite de son observation initiale : (i) « *bhāṣyasūtreṣu gurulāghavasyānāśritatvāt* ». Il a esquivé donc « *nivartayanti* » et, après réflexions, il change de cap complètement, dans une direction où il a cru aménager tant bien que mal son interprétation de *ni-vṛt-* au causatif : « faire cesser de valoir ». Voici ce qu’il entendait, comme il me semble, dans son observation (ii) : dit des règles que les grands Maîtres ont formulées une fois pour toutes (« *ācāryāḥ sūtrāṇi kṛtvā* »), le causatif de *ni-vṛt-*, « (les) faire cesser de valoir », reviendra à dire « (les) annuler, retirer, supprimer »; pareille annulation ultérieure ne peut jamais se faire, malgré la proximité apparente de telle ou telle teneur, de la main magistrale de Pāṇ. ni de Kāt.,

¹⁴ Ch. (note 9) : *mūlasūtreṭi pāṇinīyasūtrety arthaḥ*.

pas plus qu'un roi ne doit retirer sa propre ordonnance proclamée une fois pour toutes, après mûre délibération juridique... C'est de cette manière que Bhartṛhari semble avoir interprété la phrase « *na... sūtrāṇi kṛtvā nivartayanti* », ceci peut-être en se tenant présent à l'esprit la strophe 9.233 de la *Manu-smṛti* ou analogue : « *tīritam cānuśiṣṭam ca yatra kvacana yad bhavet, kṛtam tad dharmato vidyān na tad bhūyo nivartayet*. » Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que, devant la phrase patañjaliennne en question, Bhartṛhari entend, par « *ācāryāḥ* », et Pāṇ. et Kāt. indistinctement ; par « *sūtrāṇi* », et sū. de Pāṇ. et vtt. de Kāt. tout à la fois.

Pareille ambivalence – camouflée, j'oserais dire – de Bhartṛhari doit avoir été à l'origine de cette incohérence chez Kaiyaṭa¹⁵ : en commentant l'endroit (C) du *Bhāṣya*, celui-ci reprend, comme nous l'avons déjà vu, seulement l'observation (i) de son prédécesseur alors que, dans l'endroit (A), il ne fait que recourir à l'observation (ii) de la même source. Quant à l'endroit (B), Kaiyaṭa fait voir une remarque sans doute propre à lui-même et, dans sa pensée du moins, réconciliatrice de l'une avec l'autre observation de Bhartṛhari : « Étant donné que les propositions (faites sous forme de vtt.) ont pour but d'interpréter le sū. (dont il s'agit en l'occurrence), c'est à titre de clarté (*vispaṣṭārtham*) que (les présents vtt.) sont posés l'un et l'autre (bien que ceux-ci puissent impliquer une tautologie partielle) ».

Nāgeśa, pour sa part, ne dit pratiquement rien sous (B) et (C)¹⁶, sauf sa glose (déjà citée) « *vārttikeṣu* » sur l'expression « *vyākhyānasūtreṣu* » de Kaiyaṭa sous (C) – une dernière lueur donc, à peine perceptible encore chez Nāgeśa, de l'observation (i) de Bhartṛhari. Sous (A), en revanche, en illustrant par 2.1.57, 58-72 et 6.3.14, 15-20 la relation « *lakṣaṇa / prapañca* » telle qu'elle se voit dans la Grammaire de Pāṇ., Nāgeśa a d'abord l'air d'être partisan, comme l'est Kaiyaṭa ici même, de l'observation (ii) de Bhartṛhari¹⁷. On aura l'impression, toutefois, que c'est plutôt de Kaiyaṭa sous (B) que s'avère proche Nāgeśa quand il poursuit : « S'agissant d'un discours prononcé par un compétiteur (de joute oratoire),

¹⁵ Pd. : (A) *lakṣaṇaprapaṇcābhyām mūlasūtravat vārttikānām upapattya doṣābhāvaḥ*; (B) *sūtravyākhyānārthatvād vākyānām vispaṣṭārtham ubhayaor upādānam*; (C) *vyākhyānasūtreṣu (= vārttikeṣu, Nāgeśa) lāghavānādarāt*.

¹⁶ Ud. : (B) *nanu prayojanābhāve kuto na parityāgo 'ta āha – sūtravyākhyāneti* (cf. note préc., B); (C) *nanv ānarthakye tyāga eva yukto 'ta āha – vyākhyānasūtreṣv iti* (cf. *ibid.*, C). *vārttikeṣv ity arthaḥ*.

¹⁷ Ud. : (A) *lakṣaṇaprapaṇcābhyām iti* (cf. ci-dessus note 15, init.) – *karmadhārayaprakaraṇe, alukprakaraṇe ca*. Cf. Bh. ad 2.1.58 vt. 1 [I.400.8 sq.], ad 6.3.14 [III.146.13 sq.] : « *te (vai) khalv api vidhayaḥ supariḥhātā bhavanti yeṣu lakṣaṇam prapañcaś ca. kevalam lakṣaṇam kevalaḥ prapañco vā na tathā kāraṇam bhavati*. » Noter que c'est seulement en ces deux endroits que le terme « *prapañca* » figure à travers le *Mahābhāṣya*, et cela d'une telle manière que Pat., en concluant, légitime par là tel sū. venant à la suite de tel autre, que marque, d'ailleurs, l'énoncé « *bahulam* » (ainsi 2.1.57, de même que 6.3.14).

exprimer (à nouveau) ce qui a été déjà exprimé, cela mène assurément à un défaut en tant que trahissant l'incompétence (de sa part); mais ici, puisqu'il s'agit de faire valoir une investigation analytique, cela ne constitue pas de défaut.¹⁸ Significative est ici, du reste, sa remarque terminale telle que la suivante : « Que, un fait général ayant été signalé antérieurement (ainsi, le sū. 2.1.57 ou le sū. 6.3.14), la mention d'un fait particulier se fasse par la suite (2.1.58 *sqq.*; 6.3.15 *sqq.*) à titre d'amplification spécifique, on en convient volontiers; mais, ici, vu que l'ordre est inverse (avec, d'abord, le vt. 12 *bis* à portée spéciale, ensuite, le vt. 13 à portée compréhensive), ce parallélisme (allégué aux sū. pāṇinéens) n'est pas acquis – ainsi disent d'autres. »¹⁹. Car n'y aura-t-il pas lieu de croire que ce dernier scepticisme, étant attribué à « *anye* » (et non à *kecit* ou *eke*), était celui de Nāgeśa lui-même à l'égard, au fond, de l'observation (ii) de Bhartṛhari en passant par Kaiyaṭa qui l'avait adoptée ici même? Bref, l'endroit (A) du *Bhāṣya*, tout avec l'une et l'autre observation de Bhartṛhari, semble avoir plongé Nāgeśa dans une indécision telle que décrite ci-dessus, conséquemment dans un embarras sans issue... Si tel était vraiment le cas, cela ne rendra-t-il pas compte à la fois de ce silence à peu près total que Nāgeśa allait garder sous (B) et (C)?

Comment Nāgeśa a-t-il interprété le *verbum finitum* « *nivartayanti* » final du passage patañjalien en question? Dans cette seule mesure, sinon ailleurs²⁰, Vaidyanātha Pāyagunḍe n'a pu manquer d'explicitement la pensée de son maître : « *ācāryā maharṣayo vedasaṃmitā ātmoktaṃ na nivartayanti hi...* ». « Les Maîtres (dont Kāt.), étant grands voyants d'une autorité égale au Veda, ne retirent pas leur propre parole... »²¹. On n'aura jamais tort d'en conclure que le causatif de *nī-vṛt-*, tel qu'il figure chez Pat., est pris par Nāgeśa lui-même décidément dans la même valeur que celui du *Manu* 9.233 déjà cité : « *na tad* (sc. *anuśiṣṭam*) *bhūyo*

¹⁸ Ud. : (A, suite) *vijigīṣukathāyām hy abhihitābhidhānam aśaktisūcakatvād doṣāya. iha tu vyutpādanārthatvān na doṣakṛd iti bhāvaḥ*.

¹⁹ Ud. : (A, fin) *pūrvam sāmānya ukte paścād viśeṣakathanam prapañcārtham iti yujyate, atra tu viparītam iti na tatsāmyam ity anye*.

²⁰ Ainsi, à en croire Pāyagunḍe, notre phrase patañjalienne « *na cedānīm...* » indique que le traitement à titre de sū. vaut aussi bien pour un vt. ou analogue (!). Ch. (note 8) : *anena vārttikādāv api sūtratvavyavahāraḥ sūcitah*. Cf. aussi note suivante.

²¹ Pāyagunḍe prétend que telle était la pensée patañjalienne, qu'il développe encore comme ceci : « Du fait qu'ils sont uniquement préoccupés du sujet à expliquer pour faire valoir leur investigation analytique (et, partant), qu' (à une tautologie virtuelle,) il ne peut s'agir d'un défaut absolu, ces Maîtres ne se soucient pas tellement de l'Économie de teneur... ». À en croire Pāyagunḍe, Nāgeśa admet de la sorte la rectitude de Pat., sa remarque terminale (cf. ci-dessus note 19) étant de nature à reprocher à Kaiyaṭa tout seul d'avoir allégué une analogie erronée de sū. pāṇinéens (!). Ch. (note 11) : ... *yato vyutpādanāya vyākhyeye 'rthe teṣāṃ tātparyāt, ātyantikadoṣasambhavāt, nedṛśalāghavādaras teṣāṃ ity evam bhāṣyasya yuktatve 'pi kaiyaṭoktā drṣṭāntenopapattir ayuktety āśayenāha – pūrvam iti*.

nivartayet (sc. *rājā*) »²². Or, comme nous l'avons déjà soupçonné pour Bhartṛhari, n'était-ce pas cette interprétation tacitement faite – « annuler, retirer, supprimer » – qui a condamné sans doute Kaiyaṭa à l'incohérence (entre A et C) ou à l'éclectisme (sous B), plus visiblement Nāgeśa à l'indécision (sous A) et au mutisme (sous B et C)²³?

Il me semble bien que, le causatif de *ni-vṛt-* une fois interprété d'une telle manière, notre phrase patañjalienne risquerait comme inévitablement de se tourner en bizarrerie extravagante. Car nous est-il vraiment concevable que, dans l'intention de couper court à la discussion digressive qu'est la mise en cause d'un vt., Pat., tout en assimilant Kāt. à Pāṇ. (« *ācāryāḥ* »), les vtt. aux sū. (« *sūtrāṇi* »), brandisse quelque chose comme « l'inaltérabilité de tout énoncé magistral »? À travers tout le *Bhāṣya*, pour autant que je sache, il n'y a pas un cas attesté où Pat. prenne pareil prétexte pour dissuader un polémiste de critiquer un sū. pāṇinéen, soit en tout soit en partie. Notons, à titre de précaution, que la phrase « *sūtram tarhi bhidyate* », qui constitue souvent le *siddhānta* patañjalien, est tout autre chose, étant donné qu'elle n'apparaît que là où l'on a débattu du sujet chacun à sa manière déjà suffisamment.

La nature sacro-sainte d'un énoncé pāṇinéen quel qu'il soit est, il est vrai, le postulat primordial pour les *vaiyākaraṇa* : à ce propos, il suffira de citer ces deux passages, parmi les plus célèbres, du *Mahābhāṣya* : – « *sāmarthyayogān na hi kiṃcid asmin paśyāmi śāstre yad anarthakaṃ syāt.* » (61.77 *kārikā* 2 cd) [III.54.4]; – ou bien, « *pramāṇabhūta ācāryo darbhapavitrāpāṇiḥ śucāv avakāśe prāṇmukha upaviśya mahatā yatnena sūtram praṇayati sma; tatrāśakyam varṇenāpy anarthakena bhavitum, kiṃ punar iyatā sūtreṇa.* » (1.1.1 vt. 7 *Bhāṣya*) [I.39.10 *sqq.*]. Pourtant, ce postulat, cette prémisse que Pāṇ. n'a pu énoncer aucun élément démunie de raison d'être (*anarthaka*), cela oblige les étudiants de la Grammaire, non pas à se garder de critiquer un énoncé sacré du Maître, mais, tout au contraire,

²² Il en est de même, semble-t-il, de tous les traducteurs modernes de la *Paspaśā*, depuis O. A. Danielsson (ZDMG 37, 1885) jusqu'à M. P.-S. Filliozat (Pondichéry, 1975). Ainsi, pour n'en citer qu'un seul : « ... revered authors of aphorisms never withdrew any of their aphorisms after they had been composed » – cf. K. V. Abhyankar, J. M. Shukla, *Patañjali's Vyākaraṇa-Mahābhāṣya* (-*Navāhnikī*), Fasc. 1, Poona, 1968, p. 43. Ajoutons que, pour l'endroit (A), on a maintenant accès, grâce à la magnifique publication en cours de M. Narasimhacharya à Pondichéry, à quatre autres commentaires situés chronologiquement entre Pd. et Ud. mais que, à notre déception, ils n'apportent rien de nouveau en la présente matière : cf. *Mahābhāṣya Pradīpa Vyākhyānāni*, *Adhyāya 1 Pāda 1 Āhnika 1-4*, paru en 1973, p. 103, med. (*Uddyotana*), p. 105, med. (*Ratnaprakāśa*), p. 106, med. (*Nārāyaṇīyam*). On n'y voit, là non plus, aucune glose explicite pour « *nivartayanti* », ni aucun reflet de l'observation (i) de Bhartṛhari alors que, dans l'endroit (C) du moins, Nāgeśa l'a encore retenue quoique tout faiblement.

²³ Cf. ci-dessus notes 15-19.

à le soumettre, comme on sait, à l'examen le plus minutieux, à en rechercher avant tout la motivation ultime (*prayojana*).

De la sorte, ce n'est qu'au bout de discussions tenaces et acharnées, là où l'on ne réussit pas à en trouver une motivation plus immédiate, qu'on en arrive à légitimer un énoncé pāṇinéen en tant que servant, selon les cas, de « *jñāpaka* » ou « indice révélateur », de « *mahāsaṃjñā anvarthasaṃjñā* » ou « nom technique long, partant conforme à son sens littéral », etc. etc., parfois donc de « *prapañca* » ou « amplification spécifique », notion mise en jeu, comme nous l'avons vu, par Bhartṛhari dans son observation (ii). Mais attention ! Si l'on voit, deux fois au moins, Pat. conclure un débat en justifiant tel ou tel sū. à titre de « *prapañca* », on ne rencontre, à travers le *Mahābhāṣya*, aucun cas où Pat. veuille étiqueter *a priori* de « *prapañca* » tel autre sū., de manière à écarter la mise en cause à peine entamée de cet énoncé. Pour en revenir à notre phrase en question « *na cedānīm ācāryāḥ...* », l'interprétation courante, laquelle a pour point de départ sinon la remarque (ii) de Bhartṛhari du moins l'éclectisme de Kaiyaṣa sous (B), ne pourrait qu'attribuer à Pat. (a) l'assimilation des vtt. aux sū., (b) la justification *a priori* d'une teneur comme « *prapañcārtha* » et (c) la défense de toute critique au nom de « l'inaltérabilité de tout énoncé magistral » – autant d'attitudes difficilement concevables, me semble-t-il, de la part de Pat.

Il est donc grand temps que nous réfléchissions sur la remarque initiale de Bhartṛhari : (i) « *bhāṣyasūtreṣu* (autant dire : *vārttiṣu*, d'après Nāgeśa lui-même) *gurulāghavānāsritatvāt* ». S'il y avait lieu, pour Pat., de faire taire sur-le-champ l'objecteur taxant un vt. de superfluité ou de prolixité (*gaurava*), n'était-ce pas, naturellement, que celui-ci s'est hasardé, à l'étourderie bien sûr, à traiter d'un vt. suivant le critère d'Économie (*lāghava*), applicable par définition aux seuls énoncés de Pāṇ. ? S'il en est ainsi, la phrase tranchante de Pat. « *na cedānīm ācāryāḥ...* » n'avait-elle pas pour but de reprocher précisément une telle étourderie ? Si, pour autant, Bhartṛhari se trouvait dans la nécessité de suspendre son observation initiale (i) très raisonnable, d'y ajouter une tout autre remarque (ii), fort suspecte comme nous venons de le voir, n'était-ce pas, au fond, que Pat. avait prononcé « *nivartayanti* » dans un sens qui échappait déjà à Bhartṛhari, bien plus à Kaiyaṣa et aux *vaiyākaraṇa* ultérieurs ? De la sorte, me voici amené à proposer, ne serait-ce qu'à titre d'hypothèse de travail, le sens attesté dans le vocabulaire de rituel védique pour le causatif de *ni-vṛt-* : avec pour régime normalement « *keśān* », on sait que cela signifie « couper court et uniformément, tondre ou tailler (les cheveux) », sans doute, littéralement, « faire cesser de croître (les cheveux) »²⁴.

²⁴ Pw s.v. *vart-*, *ni-* caus. 2) : kürzen, zurückschneiden (die Haare). Les scolastes le glosent usuellement par *kṛt-*, ou bien par *chid-*, sporadiquement par *samī-kr-* (cf. ci-dessous note 28). Seulement, MM. R. N. Dandekar et C. G. Kashikar prennent le terme au sens de « *divide* »

Ce terme du rituel védique fait, à plus d'un égard, pendant à la racine *vap-* « couper ras, raser », racine elle-même *chāndasa* en tant qu'elle n'est pas enregistrée dans le *Dhātupāṭha*. D'abord, pour ce qui concerne le 4^e d'entre les sept sacrifices somiques qui accompagnent la Consécration Royale (*Rājasūya*), c'est-à-dire, le sacrifice intitulé *Keśavapanīya* et qui doit avoir lieu un an après celui de l'Aspersion (*Abhiṣecanīya*), le roi sacrificiant est dit se raser les cheveux (*vapate*) d'après les Yajurveda Noirs, mais « se tailler les cheveux » (*nivartayate*) d'après le Yajurveda Blanc : « *sá vái ny évá vartayate. keśān ná vapate.* », précise le *Śatapatha-Brāhmaṇa* (V.5.3.6)²⁵. Notons la glose de Sāyaṇa là-dessus : « *vapanam nāma muṇḍanam... nivartanam kartanam* », le nom d'action *nivartana-* étant d'ailleurs attesté dès dans le *Kātyāyana-Śrautasūtra* qui dépend du Yajurveda Blanc. Par ailleurs, c'est dans le *Taittirīya-Brāhmaṇa*, là où il traite des rites « Quadrimestriels » (*Cāturmāsyaṇi*), que le causatif *nivartayate* figure à maintes reprises²⁶. Les passages parallèles des *Śrautasūtra* de la même *śākhā* montrent sans exception le causatif de *ni-vṛt-* (dit des cheveux : *keśān*), à côté de la racine *vap-* (*vapate*, *vapati* ou *vāpayate*, dit notamment de la barbe : *śmaśrūṇi*)²⁷ : notons,

(= *vi-bhaj-*, *vi-nī-*, *prthak-kṛ-*? – autant dire « *part* » ou « faire la raie »?) impliquant, le cas échéant, celui de « *shave* » (ou « raser ») : cf. notamment *Śrautakośa*, Vol. I, English Section, Pt. II, Poona, 1962, p. 660, note 1. Là-contre, voir mon article « *Nivartayate* : “couper court” ou “faire la raie dans” les cheveux ? », *JIBS* XXVII-1, Tōkyō, 1978, p. (1)-(7). Quant à ce dernier article, aussi bien qu'au paragraphe suivant du présent article, mes vifs remerciements sont dus à trois de mes anciens élèves – MM. Ikari Y., Einoo S. et Gotō T. –, au premier nommé tout en particulier, d'avoir bien voulu relever toutes données afférentes et les mettre à ma propre disposition.

²⁵ Cf. J. C. Heesterman, *The Ancient Indian Royal Consecration*, 's-Gravenhage, 1957, XXVII « Hair-Cutting Festival (*Keśavapanīyaḥ*) » : p. 212-219, p. 214 en particulier.

²⁶ *Taitt. Br.* I.5.6.4-7, *passim*. Ainsi, « ... *īndrarājānaḥ. tāñ* (sc. “*keśān*” 1) *chīrśān nī cāvartayanta pári ca...* » (bis : 4); « *yá... śīrśān nī ca vartáyate pári ca... lohitāyaséna nī vartayate...* » (5); « *yá evám vidvāṃ lohitāyaséna nī vartáyate. etád evá rūpām kṛtvá nī vartayate... trenyā śalalyā nī vartayeta...* » (6).

²⁷ *BaudhāyanaŚS* V.4 : 132.16 : « *yajamāna āyatana upaviśya trenyā śalalyā lohitāyasasya ca kṣureṇa śīrśān nī ca vartayate pari ca vapate...* » Id. (*dvaidhasū.*) XXI.2 : 71.11-14 : « *nivartaneno(pa)vāpyobhayaṃ keśaśmaśru vāpayīte Baudhāyano... śmaśrūṇy eva vāpayīta na keśān iti Śālikir... naiva śmaśrūṇi vāpayīta na keśān ity Aupamanyavaḥ* ». *BhāradvājaŚS* VIII.4.12 : « *trenyā śalalyā vinīya lauhena kṣureṇaudumbareṇa śmaśrūṇi vāpayitvopapakṣau nī keśān vartayate...* » *ĀpastambaŚS* VIII.4.1 : « ... *upodya trenyā śalalyekṣukāṇḍanekṣuśalākayā vā lauhena ca kṣureṇaudumbareṇa nī keśān vartayate vāpayate śmaśrūṇi* ». *HiranyakeśinŚS* V.1.3 : « ... *yajamānaḥ... śīro 'bhyunatti... trenyā śalalyekṣuśalākayā vā keśān vinayan lauhena kṣureṇaudumbareṇa keśān nivartayati. vapati śmaśrūṇi sarvaṃ vā vāpayate.* » *VaikhānasaŚS* VIII.8 : 84.16 : « ... *yajamānaḥ svāyatana upaviśya... adbhiḥ śīro 'bhyudya trenyā śalalyekṣuśalākayā vā keśān vibhajya... pratidiśaṃ keśān nivartayati, śmaśrūṇy agre vāpayate sarvaṃ vā vāpayate...* »

d'une part, que Bhavasvāmin²⁸ (*ad BaudhŚS* V.4 : 132.16) glose *nivartana-* par *samīkaraṇa-* « fait de niveler » et que, d'autre part, l'emploi de la voix active, *nivartayati*, fait apparition dans des *Śrautasūtra* de basse époque. Finalement, dans un *mantra* que ledit Brāhmaṇa affecte au dernier des rites *Cāturmāsyaṇi*, à savoir les *Sākamedha*, on a l'impression d'entrevoir une association sous-jacente entre les cheveux à tailler et les plantes à faner, *oṣadhi-*, qui sont dites se trouver « sur la peau de cette Terre » : « *yó 'śyāḥ pṛthivyās tvāci nivartāyaty oṣadhīḥ...* » (*Taitt. Br.* I.5.5.4).

Revenons, pour le moment, au fameux passage déjà cité, celui du *Bhāṣya* sous 1.1.1 vt. 7 : « *pramāṇabhūta ācāryo... mahatā yatnena sūtram praṇayati...* » Pat. pense que le Maître Pāṇ., avant qu'il ne soit parvenu à énoncer – ou mieux, à réciter (*paṭh-*) – chaque sū. sous sa forme définitive, a dû s'employer à l'ardu processus préliminaire, à la tâche mentale d'en élaborer la teneur jusqu'à la fixation, et cela conformément au principe d'Économie (*lāghava*), d'une telle manière que même un phonème ne puisse y être démuné de raison d'être : « *tatrāśakyam varṇenāpy anarthakena bhavitum* ». Dès lors, aux yeux de Pat., une telle tâche pāṇinéenne ne sera-t-elle pas comparable à celle du sacrifiant, *yajamāna*, qui se taille les cheveux – ou bien, à celle de l'officiant *adhvaryu* taillant les cheveux du sacrifiant –²⁹ entre tous autres actes de *dīkṣā* ou « consécration rituelle » ? Bien qu'il s'agisse d'une tâche purement mentale chez Pāṇ., le fait de rendre ses énoncés (*sūtra*) aussi concis et efficaces que possible (le fait « *lāghava* ») me semble bien similaire au fait de rendre les cheveux (*keśa*) aussi courts qu'uniformes par tonsure (le fait « *nivartana* »), similaire en ce sens aussi que *sūtra*, littéralement « fil », ressemble à *keśa* « cheveu » du moins en apparence. Peut-être Pat. avait-il conscience du dernier passage cité du *Taittirīya-Brāhmaṇa* (I.5.5.4) : « celui (= cet *Āditya* qu'est le *Prajāpati*, d'après Sāyaṇa) qui fane les herbes (comme s'il coupait les cheveux) sur la peau de cette Terre... »

De la sorte, dans la phrase patañjaliennne en question, je tiens à prendre en bloc « *sūtrāṇi kṛtvā nivartaya(n)ti* », qui exprime, à mon sens, l'essence même de cette tâche proprement pāṇinéenne, tâche difficile poursuivie jusqu'à la fixation de chaque teneur – « *mahatā yatnena sūtram praṇayati sma* » comme, nous l'avons vu, Pat. en dit ailleurs. Il va de soi que, dans « *kṛtvā* » de notre phrase, je vois l'absolutif de simultanéité³⁰ et que, à la particule négative « *na* » initiale de la phrase, je reconnais volontiers la valeur « Non, ce n'est pas comme il faut »

²⁸ TMSSM Library, Tanjore (nāgarī) Ms. No 2058 (= Burnell's Cat., No. 3744) : Bhavasvāmin, *Bodhāyanaśrautasūtravyākhyā* otherwise known as *Kalpa-Vivaraṇa*.

²⁹ Selon qu'on suit – ou bien W. Caland, *Das Śrautasūtra des Āpastamba*, II, Amsterdam, 1924, p. 15, note 2 – ou bien Dandekar, Kashikar, *loc. cit.* (ci-dessus note 24).

³⁰ Cf., entre autres, Renou, *Grammaire sanscrite*, § 103, 2^e alinéa ; Speijer, *Sanskrit Syntax*, § 381.

signalée par M. J. Gonda³¹. Le sens de la phrase serait donc : « Ah non ! Il ne peut se faire, en l'occurrence, que les Maîtres (tel Kāt.) soient en train de tailler (à la manière de Pāṇ.) les *sūtra* (*śleṣa* : « fils ») tout en les composant (mentalement) ! » Voilà de quoi, semble-t-il bien, faire taire l'objecteur étourdi qui veut exiger des vtt. cette Économie de teneur (*lāghava*) qui est propre aux sū. de Pāṇ.

Contre une telle hypothèse longuement exposée, cette objection est certes prévisible : Pat. n'est-il pas un Maître trop sérieux pour se livrer à pareil badinage, d'autant plus sarcastique que dissimulé, avec le verbe causatif « *nivartaya(n)ti* » dans son sens inusité ailleurs que dans le rituel *Śrauta* ? Qu'on se souvienne, d'abord, du fameux dialogue humoristique entre Cocher et Grammairien, que présente le *Bhāṣya* sous 2.4.56 vt. 1³². En outre, bien davantage à propos, il y a toute raison de croire que, dans l'endroit (A) au moins, Pat. se trouvait dans un état d'esprit fort railleur. Car, comme il a été démontré assez tôt, notre phrase « *na cedānīm ācāryāḥ...* » marque justement le point milieu du débat principal mettant en cause ce que c'est que la Grammaire. Or, qu'on s'en souvienne, ce débat se clôt par une remarque fort amusante : « *yo hy utsūtram kathayet* » – « Qu'on prononce une parole enfreignant des sū. de Grammaire », – eh bien ? « *nādo grhyeta* », conclut Pat. avec un jeu de mot. En effet, le *śleṣa* ou « double entente » y est indéniable : d'une part, **na adas** – « cela ne serait pas compris (par l'interlocuteur) » – et, d'autre part, **nāda-s** – « (seul) le son (et non le sens) en serait saisi (par l'interlocuteur) » !

La phrase prononcée si subtilement dans l'endroit (A), « *na cedānīm ācāryāḥ...* », Pat. semble l'avoir reprise comme cliché chaque fois qu'il aura rencontré un nouveau cas de la même étourderie, étourderie consistant à vouloir taxer de prolixité un vt. de Kāt. En expliquant ainsi les endroits (B) et (C), je crois qu'un cas tout à fait parallèle est à trouver dans cette autre phrase patañjaliennne : « *na cedānīm kaścid arthavān iti kṛtvā sarvair arthavadbhiḥ śakyam bhavitum...* » Dans le *Bhāṣya* sous Śiva-sū. 5 vt. 15 [I.31.23 sq.], où cette phrase figure pour la première fois, la question est de savoir pourquoi, parmi les phonèmes en soi (*varṇa*), certains sont susceptibles de constituer chacun un élément pourvu de sens (*arthavat-*) tandis que les autres ne le sont pas (*anarthaka-*)³³. Pat. répond « *svabhāvataḥ* » : « C'est par la force naturelle des choses », ce qu'il explique à l'aide d'une comparaison, à savoir que, parmi les étudiants qui ne diffèrent point entre eux quant à leurs efforts, certains atteignent le but (*arthavat-*), c'est-à-dire,

³¹ Cf. J. Gonda, *La place de la particule négative na*, Leiden, 1951, p. 48 et *passim*.

³² Cité et traduit par L. Renou, *Histoire de la langue sanskrite*, Lyon-Paris, 1956, p. 78 sqq. : *Spécimen* 10.

³³ Bh. [I.31.21] : « *ubhayam idaṃ varṇeṣūktam. arthavanto 'narthakā iti ca. kim atra nyāyayam.* »

réussissent aux études, les autres non³⁴. Puis, Pat. tranche par la phrase précitée : « Ah non ! Il ne peut se faire, en cette occurrence, que tous soient nécessairement *arthavat-* du fait qu'un certain d'entre eux est bien *arthavat-* ! ». Le jeu de mot étant patent sur *arthavat-*, la phrase peut se reporter tant aux phonèmes (*varṇa*), sujet en question, qu'aux étudiants (*adhīyāna*), termes de comparaison. Or, cette même phrase, à la suite de cette même comparaison, se retrouve en deux autres endroits [I.410.16 *sqq.*; 430.12 *sq.*] comme cliché expliquant la remarque « *svābhāvikam etat* » – « C'est chose naturelle ! » –, sans que l'un des deux sens du mot *arthavat-*, « pourvu de sens », puisse plus y entrer en jeu.

Commençant lui aussi par « *na cedānīm...* », le passage patañjaliennne qu'on vient de voir devra nous ramener au problème syntaxique concernant les phrases négatives qui contiennent un absolutif. D'une façon générale, il est vrai, c'est là un problème extrêmement délicat³⁵. Pourtant, dans la mesure où il s'agit de la prose patañjaliennne, il semble bien qu'on peut le trancher comme suit : selon que l'absolutif se rattache ou bien (Type I) à la proposition négative ou bien (Type II) à la proposition affirmative constituée par le *verbum finitum*, la particule négative « *na* » se place (Type I) à la suite de l'absolutif ou (Type II) au début de la phrase. Une telle conclusion s'imposera, en effet, si l'on s'en tient aux endroits du *Bāhṣya* où « *na* » coexiste avec « *kṛtvā* » dans une même phrase³⁶. Quant au Type (I), qui se rencontre évidemment de loin plus souvent (42 fois), on n'aura qu'un seul exemple à citer : « *yas tatra tiryakpatho bhavati na tasmin samdeha iti kṛtvā nāsāv upadiśyate.* » [I.118.23 *sq.*] – « En estimant (= Du fait) que, devant ce chemin de traverse qui se rencontre là-bas, aucun doute ne sera permis (quant à la bonne direction à maintenir), on ne parle pas de celui-là (quand on indique le chemin en réponse à un voyageur) ». Le Type (II), d'autre part, se dégage non moins nettement du passage cité, « *na cedānīm kaścid arthavān...* » figurant à trois reprises, ainsi que de deux autres [I.7.20; II.178.23 *sq.*] : « *na kvacid uparateti kṛtvā sarvatroparatā bhavati...* » « Il ne peut se faire que, du fait qu'elle (= la forme générique : *ākṛti*) a disparu quelque part (c'est-à-dire, pour un certain individu : *dravya*), elle soit (absolument) disparue de toutes parts... » ; « *na videśastham iti kṛtvāto nānā vākyam bhavati.* » « Il ne peut se faire que, du fait qu'elle figure

³⁴ Bh. [I.31.22 *sq.*] : « *ubhayam ity āha. kutaḥ. svabhāvataḥ. tad yathā. samānam ihamānānām adhīyānānām ca kecid arthair yujyante 'pare na.* »

³⁵ Cf. surtout A. Minard, *Trois énigmes sur les Cent Chemins*, II, Paris, 1956, p. 77 *sqq.* et p. 245 *sqq.*

³⁶ Cet absolutif apparaît chez Pat., il est vrai, de loin le plus souvent sous forme de « ... *iti kṛtvā* », dans la valeur donc de quasi-conjonction : « du fait que... » (sans doute plus littéralement, « lorsqu'on estime acquis que... »). Mais la distance qui sépare un tel emploi de celui de notre cas en question, « ... *sūtrāṇi kṛtvā...* », ne peut affecter en rien notre distinction desdits deux types, d'autant moins que ceux-ci se déduisent, comme on va le voir, d'une collation exclusive des occurrences de « ... *iti kṛtvā* » accompagnées de « *na* ».

dans un endroit tout éloigné, telle proposition (injonctive) n'ait aucun rapport avec la présente ». Ce n'est donc qu'en contrepartie du Type (II) que se rencontre, sensiblement plus souvent, une phrase amorcée par « *nanu (ca)* » et contenant un absolutif (12 fois avec *kṛtvā*) : ainsi, « *nanu cākārasyākāravacane prayojanaṃ nāstīti kṛtvāntareṇa śakāraṃ sarvādeśo bhaviṣyati.* » [II.184.6 sq.] « Ne peut-il pas se faire (bel et bien) que, du fait qu'il n'y aurait point intérêt à signaler un phonème *a* en tant que remplaçant un phonème *a*, l'élément (*a*) en question (à l'énoncé « *a* » 3.4.82) s'avérera se substituer (non, en vertu de 1.1.52, au phonème *a* final de l'original *-tha*, mais, nécessairement,) à la totalité (de cette désinence de la 2^e pers. pl., et cela) à moins même (qu'il ne soit muni) de l'exposant *ś* (devant marquer un substitut-total selon 1.1.55)? » – Autant dire que notre phrase « *na cedānīm ācāryāḥ...* » doit appartenir au Type (II), tandis que, en mettant confiance à l'observation (ii) de Bhartṛhari, on aurait dû s'attendre à voir, conformément au Type (I), quelque chose comme **idānīm cācāryāḥ sūtrāṇi kṛtvā na nivartayanti** !

Notre phrase mise à part, le causatif de *ni-vṛt-*, avec son sujet humain explicite, n'est attesté à travers le *Bhāṣya* qu'en deux seuls endroits [I.328.3; 23], où il s'agit de préciser le sens de la racine *traī-* « sauver » : c'est, dit Pat., « faire s'éloigner (*nivartayati*) quelqu'un de ce qu'on sait dangereux »³⁷. Dans sa flexion passive et ses dérivés primaires, le même radical causatif se trouve assez souvent avoir pour sujet implicite le *vaiyākaraṇa* qui s'y prononce lui-même, mais, ici, le sens en est manifestement : « ne pas reconnaître la reconduction (*anuvṛtti*) » de tel ou tel énoncé, sans pour autant qu'il soit jamais question de « supprimer » cet énoncé même sur le plan théorique³⁸. Bref, chez Pat., il n'existe aucun emploi comparable à celui que la *Manu-smṛti*, entre autres, montre du causatif de *ni-vṛt-*.

Par le mot « *ācārya-* », au singulier ou dans la composition, Pat. se réfère certes à Pāṇ. une quantité innombrable de fois³⁹, mais, constatons-le, aussi à Kāt. une trentaine de fois dans ces deux formules : « *paṭhiṣyati hy ācāryaḥ* » (16 fois); « *ācāryaḥ suhrd bhūtvānvācaṣte* » (13 fois). Or, là où le mot figure au pluriel, 10 fois en tout ailleurs que dans notre phrase, deux niveaux sont à distinguer l'un de l'autre très clairement : niveau pāṇinéen d'une part, niveau post-pāṇinéen d'autre part⁴⁰. Il ne me semble guère possible que, dans notre phrase seulement,

³⁷ Bh. : « ... *caurebhyas trāyate... iti ya eṣa manuṣyaḥ prekṣāpūrvakārī suhrd bhavati sa paśyati yadīmaṃ caurāḥ paśyanti dhruvam asya vadhabandhanaparikleśā iti. sa buddhyā saṃprāpya* (sc. *imaṃ caurebhyo*) *nivartayati...* »

³⁸ Ex. : « *naiṣa doṣaḥ. "dīrgha" grahaṇam* (6.1.101) *nivartayiṣyate* (sc. *asmābhiḥ*). » [III.78.16] – *nivartayate*, *⁰tayiṣyate*, *⁰tya*, *⁰tayitum*, *⁰tya-* : 10 fois en tout. Cf. 23 fois (*⁰tayati*, *⁰tayet*, *⁰tya(n)te*, *⁰tayitum*, *⁰taka-*) avec, pour sujet aussi bien que pour régime, règle ou énoncé de Grammaire; 19 fois (*⁰tayati*, *⁰taka-*) avec, de même, mot ou notion de parole.

³⁹ Pour la plupart, dans ces deux formules : « *ācārya-pravṛttir jñāpayati...* »; « *paśyati tv ācāryaḥ... taj jñāpayaty ācāryaḥ...* »

⁴⁰ Niveau I : 1 fois, Pāṇ. et ses prédécesseurs [I.72.13]; 4 fois, Pāṇ. au pluriel honorifique

Pat. dise « *ācāryāḥ* » en confondant les deux niveaux, en englobant à la fois Pāṇ. appartenant au premier niveau et Kāt. relevant de l'autre niveau.

Le terme « *sūtra-* », tel qu'il est attesté chez Pat., ne désigne rien d'autre que les *sū.* de Pāṇ., ceci même au pluriel (4 fois, à part notre phrase) tout comme au singulier – à moins, bien entendu, qu'il signifie « fil, fibre » (4 fois, toujours dans une même phrase : « *sūtrasya śāṭakaṃ vā* »). La désignation des vtt. par « *bhāṣya-sūtra* » (Bhartṛhari) ou « *vyākhyāna-sūtra* » (Kaiyaṭa) s'avère ainsi tout à fait étrangère à l'auteur du *Bhāṣya*, quoique, comme on le sait, Pat. dise deux fois [I.371.18; 424.21] « *ṛtti-sūtra* » au sens de « *sūtra* » pur et simple⁴¹.

Tout cela concourt, je l'espère, à renforcer, voire à vérifier, ma propre hypothèse sur « *nivartaya(n)ti* », à savoir que Pat. a badiné avec ce mot dans son sens particulier au rituel védique et que ce badinage échappait de fait déjà à Bhartṛhari. S'il en est vraiment ainsi, ce dernier phénomène, étant sans doute dû à la distance qui sépare respectivement les deux auteurs d'avec les milieux culturels et sociaux du rituel védique, devra être pris en considération notamment par M. S. D. Joshi, qui vient de remettre en cause la date de la fixation du *Mahābhāṣya*, sinon nécessairement la date de Pat. lui-même⁴². Bien plus sérieusement, par ailleurs, souhaitons que le cas de la présente phrase soit rapproché de celui du cliché patañjalien « *ādiśyate yaḥ sa ādeśaḥ* » [I.136.19; 164.21; II.42.7], cliché dont la signification véritable n'a été mise en lumière que depuis dix ans, grâce à l'étude effectuée par M. P. Thieme en même temps, incidemment, que par M. Ikari Y. sur la notion *ā-diś-* particulière à une phase initiale de la spéculation upaniṣadique⁴³. Soit dans l'une direction, spéculative, soit dans l'autre direction, rituelle, espérons qu'on s'efforce de relever de nouveaux témoignages de nature à compléter « Le Veda chez Patañjali », cet article d'ensemble qu'on doit à L. Renou en ce qui concerne les formules védiques citées dans le *Bhāṣya*⁴⁴.

[I.32.18 (*bis*); III.32.5; 388.7]. Niveau II : 2 fois, « Maîtres commentateurs » [I.38.12; 40.15]; 3 fois, Kāt. et ses confrères [I.34.2; III.45.5; 177.2].

⁴¹ Cf. Éd. Kielhorn, II, *Preface*, p. 22, note marginale.

⁴² Cf. S. D. Joshi, *Sanskrit Grammar*, in : R. N. Dandekar (éd.), « R. G. Bhandarkar as an Indologist, a symposium », Poona, 1976.

⁴³ Cf. P. Thieme, *Ādeśa*, in : « Mélanges d'indianisme à la mémoire de Louis Renou », Paris, 1968; Ikari Y., *Ādeśa ni tsuite* (en japonais), in : *JIBS XVII-2*, Tōkyō, 1969. Voir aussi A. Wezler, *Marginalien zu Pāṇini's Aṣṭādhyāyī, I. Sthānin*, in : *KZ* 86-1, 1972.

⁴⁴ *JA*, 1953, p. 427-464.

Sur le *nivartana*, dit des cheveux (I)

« Tailler » ou « séparer »?

Il y a tout lieu de croire qu'en déclarant, trois fois à travers le *Mahābhāṣya*, « *na cedānīm ācāryāḥ sūtrāṇi kṛtvā nivartayanti* », le grammairien Patañjali badine avec ce dernier verbe, le causatif de *ni-√vṛt-*, dans un sens insolite qui n'est connu que du rituel védique du type solennel (*śrauta*)¹. Il doit s'agir du sens relevé dès *pw*, s.v. *vart- ni-*, caus., 2) : « kürzen, zurückschneiden (die Haare) » – sens bel et bien perceptible, pour n'en citer que deux exemples, dans *ŚBr* 5.5.3.6 « *sá vái ny évā vartayate, kéśān ná vapate*. » (tr. Eggeling : « He only cuts down his hair, but does not shave it. »), ainsi que dans *ĀpŚS* 8.4.1 « *ni keśān vartayate vāpayate śmaśrūṇi* » (tr. Caland : « ... lässt er sich das Haupthaar kürzen und sich den Bart scheren... »).

Ceci dit, on n'ignore point le fait que, de nos jours, une telle interprétation du terme est contestée par les illustres coauteurs du *Śrautakośa*, MM. R. N. Dandekar et C. G. Kashikar : « The meaning of the verb *nivartayate*, which occurs in the *Br* and the *ŚS* is not clear... Sāyaṇa in his comm. on the *TBr* 1.5.6 takes the root *ni + vṛt* to mean “to divide” at one place, and to mean “to shave” at another. Bhaṭṭa Bhāskara, in his comm. on the same *Br*, has adopted the meaning “to divide.” The comm. *Subodhinī* on the *BaudhŚS* has adopted the same meaning. Dhūrtasvāmin in his comm. on the *ĀpŚS* has adopted the meaning “to cut leaving out the roots.” Caland has adopted this meaning. This meaning, however, presents some difficulty in view of the fact that the instrument of shaving is only a razor. Two meanings are possible : “to divide” or “to shave”. We have adopted the former. The meaning “to shave” can be taken to be implied wherever necessary. »². Commençons donc par préciser, en consultant les deux commentateurs susnommés du *TBr*, que « to divide » veut dire « séparer » (*pr̥thak-√kr̥-*) la portion des cheveux à raser et la portion à laisser non rasée au sommet de la tête, et cela à l'aide d'une soie de porc-épic pointillée triplement en blanc (« *trenī śalālī* », *sādhana* ou « instrument » censément de bon augure, que spécifie ledit *Br* même) : « ... *trenyā... keśān nivartaye* [=] *ā vaptavyebhyaḥ pr̥thakkaromi* » (Bhāskara); « *vapanīyānām*

¹ Voir notre article à paraître (in : *Indologica Taurinensia*, V-VI), « Sur une formule patañjalienne : “*na cedānīm...*” ». Il nous incombe de renouveler ici les remerciements signalés là-dedans, note 24, *in fine*. Nos abréviations, ci-dessous, sont largement conformes à celles du *Śrautakośa*, Vol. I, *English section* (par M. Dandekar : voir Pt. I, *Preface*, p. 42).

² Dandekar, *op. cit.*, Pt. II, p. 660, note 1.

keśānām sthāpanīyebhyaḥ śikhāgatakeśebhyaḥ prthakkaraṇam [=] *nivartanam* » (Sāyaṇa). Ajoutons que Sāyaṇa, par la suite, dit « *prthakkuryāt* » (deux fois) et « *vibhāgakaraṇa* » (une fois) tout en se référant à ce même acte rituel.

Cependant, dans l'endroit correspondant de certains ŚS, un tel acte (avec pour instrument *trenī śalālī*) est enjoint selon toute vraisemblance par l'Absolutif soit de *vi-√nī-* soit de *vi-√bhaj-*, distinctement donc de l'acte de *nivartana* qui l'est sous forme du *verbum finitum* (et avec pour *sādhana*, explicitement ou non, un rasoir en métal rouge : « *lohitāyasa* » du *TBr*) : dans cette mesure tout au moins, l'un et l'autre acte ne peuvent être identiques. Ainsi, d'abord, *Sat* (= *Hir*) ŚS 5.1.3 « *yajamānaḥ... trenyā śalalyā... keśān vināyaṃ, lauheṇa kṣureṇa... keśān nivartayati, vapati śmaśrūṇi, sarvaṃ vā vāpayate.* »; ou bien, *VaikhŚS* 8.8 « *... yajamānaḥ... trenyā... keśān vibhajya, ... pratidiśaṃ keśān nivartayati, śmaśrūṇy agre vāpayate, sarvaṃ vā vāpayate.* » Notons, en passant, que ces deux ŚS, de couche tardive de l'école Taittirīya et qui présentent la voix active « (*keśān*) *nivartayati* », ont de grandes chances d'avoir été la source directe de Patañjali « (*sūtrāṇi...*) *nivartayanti* » et que, là, puisqu'il fait diversement concurrence au fait de « raser » (*vapana*) tout en partageant avec ce dernier le même instrument qu'est le rasoir en métal rouge, le *nivartana* des cheveux ne pourra guère être autre chose que de les « couper » ou « tailler ». Or, sauf que la tmèse archaïque et la voix moyenne (« *ni keśān vartayate* ») donnent plutôt à penser la distance du texte par rapport à Patañjali, la remarque précédente semble valoir aussi bien pour ce ŚS bien plus ancien : *BhārŚS* 8.4.12 « *trenyā vinīya, lauheṇa kṣureṇa... śmaśrūṇi vāpayitvopapakṣau, ni keśān vartayate... iti.* » Qu'un même acte « to divide » (moyennant *trenī śalālī*) y soit en jeu à double reprise – et cela, par « *vinīya* » de même que par « *ni... vartayate* » –, on hésitera à bon droit à le croire avec M. Kashikar, dont voici la version anglaise : « After having divided (the hair) by means of a 3-striped quill of the porcupine, he should cause the hair on the face and the armpits of the sacrificer to be shaved by means of a razor of red iron, and divide his hair with the verse *TBr* I.5.5.1, 2. »³.

On sait, par ailleurs, que, quant au rite « *keśavapanīya* » relevant de la Consécration royale (*Rājasūya*), seul le Yajurveda Blanc insiste sur le *nivartana* des cheveux à l'encontre des autres écoles, celles du Yajurveda Noir notamment, qui en soutiennent le *vapana*⁴. Dans le ŚBr, en effet, à la suite du passage cité dès le début du présent article, on assiste à un argument vājasaneyin aux termes de quoi, à l'égard de la prospérité inhérente à cette énergie atmosphérique que symbolise l'eau rituelle versée sur la tête, la réceptivité indispensable de la chevelure périt par un *vapana* mais survit à un *nivartana* : ŚBr 5.5.3.6 « *vīryam vā etād apām rāsaḥ sām̐bhṛto bhavati yénainam etād abhiśiñcāti tāsyaḥbhiṣiktasya keśān prathamān*

³ Kashikar, *Sūtras of the Bhāradvāja*, Pt. II, p. 198.

⁴ Cf. J. C. Heesterman, *The Ancient Indian Royal Consecration*, p. 214.

prāpnoti sā yāt keśān vāpetaitāṃ śrīyaṃ jihmāṃ vināśayed vyuduhyād ātha yān nivartayate tād ātmāny evāitāṃ śrīyaṃ niyunakti tasmān ny evā vartayate keśān nā vapate ». Or, dans cette section du *ŚBr*, toute mention de *sādhana* fait défaut, d'où suit sans doute que Sāyaṇa, sans souffler mot à un effet tel que « to divide », glose *nivartana* par « coupure » (par contraste avec *vapana*, « tonsure ») : « *sa yajamāno nivartayate keśān [=] nikṛnted eva, na vāpet; vapanaṃ nāma muṇḍanaṃ tan na kuryāt, nivartanaṃ kartanaṃ tat kuryāt... nivartanapakṣe keśāṅkurāṇāṃ vidyamānatvāt ātmany eva, etāṃ śrīyaṃ niyojitavān bhavatiṭy arthaḥ* ». Ajoutons que, pour l'endroit correspondant du *ŚS* de la même *sākhā* – *KātŚS* 15.8.28 « *abhiṣecanīyānte keśavapanārthe nivartanaṃ saṃvatsaram* » – , les trois commentaires à notre disposition (dans l'éd. Weber) expliquent le terme en question également par *kartana*, ainsi que par *avakhaṇḍana* ou (*keśāgraca*) *chedana*.

Il est à admettre, toutefois, que l'*arthavāda* précité du *ŚBr* n'est, pris en soi, pas nécessairement de nature à exclure la thèse *nivartana* « to divide ». Au contraire, les coauteurs du *Śrautakośa*, qui passent ces données du Yajurveda Blanc étrangement sous silence, n'en seraient pas moins en droit de persévérer dans ladite thèse en tranchant nos deux alinéas précédents d'une manière comme la suivante : le *nivartana* au sens de *kartana*, ce n'est rien d'autre qu'une nouveauté, née secondairement même chez les Vājasaneyin et qui, par la suite, a pu se faire introduire dans des *carāṇa* notamment tardifs de l'école Taittirīya; autant dire que l'acception originelle en est à déterminer décidément à la lettre du *BaudhŚS*, cet authentique témoin de la phase initiale du rituel *taittirīya*! Nous voici donc en face du *BaudhŚS* : 5.4 « ... *yajamānāyatana upaviśya, treṇyā śalalyā lohītāyasasya ca kṣureṇa, śīrṣan ni ca vartayate pari ca vapate ṛtam eva...* [TBr 1.5.5.1-2] ... » Quant au commentaire *Subodhinī* qui, au dire de M. Dandekar, prend « *nivartayate* » au sens « to divide », nous regrettons de ne pas y avoir accès. Le *Vivaraṇa*, autre commentaire dont Caland s'est servi pour son édition critique, laisse-t-il entrevoir la même interprétation si, sous le *dvaidhasūtra* 21.2, sa remarque est à lire « *nivartaneno vāpya, treṇyā śalalyā vibhajya* », en sorte qu'on puisse entendre la seconde moitié en tant que glosant l'élément textuel « *nivartanena* », littéralement « à la manière du *nivartana* »⁵? L'important est, pourtant, de constater dans la teneur précitée, *BaudhŚS* 5.4, mention de deux *sādhana* et mention de deux *karman*. On sera, dès lors, naturellement tenté d'y appliquer la *paribhāṣā* « *Yathāsaṃkhyam* » ou « Corrélation numérique », cette règle d'interprétation chère à la fois aux *mīmāṃsaka* et aux *vaikyākaraṇa*, de manière à associer le premier acte *nivartana* au premier instrument *treṇī śalalī*, le deuxième acte *parivāpana* au deuxième instrument qu'est le rasoir en *lohītāyasa*.

⁵ Cf. *BaudhŚS*, éd. Caland, p. 71, note 2; Dandekar, *loc. cit.*, note 2.

N'était-ce pas une telle interprétation tacite qui a destiné les scolastes du *BaudhŚS*, y compris les coauteurs du *Śrautakośa* eux-mêmes, à comprendre « *nivartayate* » au sens « to divide »?

Mais, dès l'instant qu'on revient à l'*ĀpŚS* 8.4.1 (cité en partie, avec la traduction Caland, au début de cet article), on deviendra sceptique de l'applicabilité de la « Corrélation numérique » même au *BaudhŚS*. Pour l'*ĀpŚS*, en effet, alors même que la portion précitée, qui consiste assurément en deux *karman* (*keśa-nivartana* et *śmaśru-vapana*), se trouve précédée de la mention des *sādhana* essentiellement de deux espèces : « ... *trenyā śalalyā... lauhena ca kṣureṇa...* », ladite *paribhāṣā* semble tout à fait hors de cause : d'entre les trois commentaires indigènes qui nous sont accessibles, et qui s'accordent tous à gloser « *nivartayate* » par la racine *√chid-*, celui de Rudradatta assigne explicitement le second instrument *kṣura* au premier acte *nivartana* (« *kṣureṇa keśān nivartayate [=] chinatti* »), tandis qu'en disant « *nivartayate keśān, na nirmūlān chedayate* » (« se faire couper les cheveux, (mais) non à tel point qu'ils soient privés de leur racine »), le *Bhāṣya* de Dhūrtasvāmin, à qui M. Dandekar fait allusion dans sa note citée bien plus haut, s'avère coïncider en substance avec Sāyaṇa *ad ŚBr* 5.5.3.6 : « *nivartanapakṣe keśāṅkurāṇāṃ vidyamānatvāt* ». Ici, puisqu'il n'a plus l'air de s'attacher à la « Corrélation numérique », M. Dandekar n'aurait pas dû, non plus, persévérer dans la thèse « to divide » sur le *nivartana* : ç'aurait été plutôt l'occasion pour lui de réfléchir sur l'un et l'autre point en revenant même au *BaudhŚS*. Bref, la traduction Caland nous semble décidément préférable à cet exposé dû à l'érudit de Poona : « He should have the hair on the sacrificer's head divided by means of a three-strapped quill of a porcupine... (and shaved off) by means of a razor made of iron..., and also have the hair on the face shaved off. »⁶.

Revenons, nous aussi, au *BaudhŚS* et rapprochons-le de sa propre source – source, d'ailleurs, commune à tous les *carāṇa* de l'école Taittirīya – qu'est en l'occurrence le *TBr*, 1.5.5-6. Ici, l'acte est enjoint « sur la tête » et doublement en apparence, *nivartana* et *parivartana*, ceci en tant qu'ayant pour valeur symbolique d'« arracher à tout adversaire ce qui sert de subsistance dans le courant de l'année » : *TBr* 1.5.6.5 « *śīrśān ni ca vartāyate pāri ca. yāiṣā saṃvatsarā upajīvā, vṛṇktē tāṃ bhrātṛvyasya*. » Il s'avère donc que le *BaudhŚS*, tout en maintenant le *verbatim* « *ni ca vartayate* », entend préciser « *pāri ca* [sc. *vartayate*] » du *Br* en y substituant « *pāri ca vapate* ». Or, cette équivalence sous-entendue – *parivartana* = (*pāri*)*vapana*, « fait de raser (complètement) » – se laisse voir sans équivoque à la fin du chapitre correspondant du *ŚBr*, dans cette remarque dissidente d'Āsuri déniaut à l'acte en question une efficacité quelconque qui y soit propre : *ŚBr* 2.6.3.17 « *kiṃ nū tātra mūkhasya yād api sārvaṇy evā lōmāni*

⁶ Dandekar, *op. cit.*, Pt. II, p. 665.

vāpeta yād vāi triḥ saṃvatsarāśya yājate tēnaivā sarvātomukhas tēnānnādās tasmān nādrīyeta parivartayitum. » Maintenant qu'elle vient de se confirmer sur *parivartana* (= (*pari*)*vapana*), l'identité de vue entre *BaudhŚS* et *ŚBr* n'est-elle pas à présumer aussi bien sur *nivartana*? Qu'on reprenne en considération l'unanimité déjà signalée des commentateurs indigènes (*kartana*, *chedana*, *avakhaṇḍana*) sur le *nivartana* émanant du *ŚBr* 5.5.3.6.

Pour ledit chapitre du *ŚBr* (2.6.3.14-17), en outre, on apprend d'Eggeling que « *parivartayate* » est la leçon des *Mādhyamīna*, celle des *Kāṇva* étant « *nivartayate* »⁷. S'il en est ainsi, n'y aura-t-il pas lieu de considérer les deux actes, moins par contraste que par affinité, comme se ressemblant au point d'être interchangeables sur le plan formulaire? En fait, loin au-delà d'un tel soupçon, on va vite se convaincre que *nivartana* est, dans le *TBr*, bel et bien susceptible d'englober *parivartana*. Témoin, d'abord, son *sādhana-vidhi*, qui doit faire pendant, malgré l'absence de « *pāri ca* », à son *karma-vidhi* tel qu'on l'a déjà vu : *TBr* 1.5.6.5-6 « ... *lohitāyasēna nivartayate... trenyā śalalyā nivartayeta...* », le premier verbe étant glosé par « *kṣureṇa muṇḍayate* » chez *Bhaṭṭa Bhāskara* lui-même (qui, comme on l'a tût noté, recourt ailleurs à *prthak-√kr-* pour expliquer le même mot). Ensuite, sa louange (*praśasti*) de clôture : *TBr* 1.5.6.7 « ... *catrṣū catrṣu māseṣu nivartayeta. ... tād devēbhya ātmāno 'vadyaty ānāvraskāya. ... yā evāṃ vidvān nī ca vartāyate pāri ca. devātā evāpyeti...* » Là, outre que la reprise de « *nivartayeta* » (sans plus) par « *nī ca vartāyate pāri ca* » est absolument claire, il est dit qu'à cet acte rituel qui permet d'« accéder aux divinités », on a affaire au fait de « déchirer (*ava-√do-*) une partie de soi, ceci à l'imitation (du précédent) des dieux, de manière à empêcher qu'on ne soit écarté d'eux » : « *nivartanavyājena devebhya ātmānam avadyati* », dit *Bhāskara*. De la sorte, entre le causatif de *ni-√vrt-* et une racine telle que *√do-* (ou bien *√rasc-*, « rompre, peut-être en filigrane »), une intime association sémantique sera indéniable au sein même du *TBr*.

Finalement, c'est à la suite de son injonction du premier instrument, « métal rouge », que le même *Br* met incidemment en pleine lumière la notion primordiale de *nivartana* (*parivartana* compris) : *TBr* 1.5.6.5-6 « *yād vā imām agnīr ṛtāv āgate nivartāyati. etād evāinām rūpam kṛtvā nivartayati. sā tātaḥ śvāḥ śvo bhūyasī bhāvanty eti. prājāyate.* »⁸. Ce qui assure à cette terre sa faculté génératrice, sa croissance de plus en plus grande, c'est son *nivartana* caniculaire effectué par Agni en tant que soleil ardent (ou, peut-être, incendie forestier). Une telle image sera, en fait, parfaitement corroborée par un des *vapana-mantra* qui constituent l'*anuvāka* précédent : *TBr* 1.5.5.4 « ... *yō asyāḥ prthivyās tvaci. nivartāyaty ōsadhīḥ. agnīr...* », le *nivartana* de la terre étant donc celui des plantes

⁷ Cf. *ŚBr*, tr. Eggeling, Pt. 1 (= *SBE* XII), p. 448, note 1.

⁸ Passage traduit par M. Heesterman, *op. cit.*, p. 217 (et note 22).

sur sa surface, dite « peau ». Quant au *parivartana* pris distinctement, il s'agira sans doute d'un aboutissement des *nivartana*, d'une égalité tous azimuts que l'horizon aura ainsi assumée : *TBr* 1.5.5.2 « ... *yád gharmāḥ paryávarṭayat. ántān pṛthivyā divāḥ. agnīr...* » Dans la conviction donc que, sur le plan phénoménal, le *nivartana* consiste à « abattre en fanant (les herbes) » ainsi qu'à « égaliser (la terre sur sa surface) », considérons-en la version rituelle : *TBr* 1.5.6.6 « *yá evāṃ vidvāṃ lohītāyaséna nivartáyate. etád evá rūpāṃ kṛtvā nivartáyate. sá tátāḥ śvāḥ śvo bhūyān bhávann eti. práivá jāyate.* »⁹. Il doit s'y agir, à force de parallélisme, d'« abattre en coupant (les cheveux) » ainsi que d'« égaliser (le sacrificant sur sa tête) », ceci à l'aide d'un rasoir en « métal rouge » qui symbolise Agni (et, à titre purement subsidiaire, de l'autre *sādhana* : *trenī śalālī*).

⁹ *Ibid.*

Sur le *nivartana*, dit des cheveux (II)

Addenda

J'ai eu naguère l'occasion de démontrer, moins en faveur des illustres coauteurs du *Śrautakośa* que des chercheurs antérieurs occidentaux (dont notamment W. Caland), que le causatif de *ni-√vṛt-* (avec *keśa-* pour régime) ne peut guère vouloir dire « séparer et, le cas échéant, raser (les cheveux) », mais « tailler (les cheveux) de manière à égaliser (la tête) »¹. Toutefois, j'ai alors renoncé, faute d'espace avant tout, à proposer une réponse directe au doute émis par M. R. N. Dandekar à l'égard de cette dernière acception ou analogue : « This meaning, however, presents some difficulty in view of the fact that the instrument of shaving is only a razor. »².

L'instrument (*sādhana*) en cause est, à l'origine, un « rasoir de métal rouge » – « *lohitāyasa-* » que le *TBr* (1.5.6.5-6) signale en tant que symbolisant Agni, ou bien, « *lohitāyasasya kṣura-* » ainsi qu'il est repris par le *BaudhŚS* (5.4)³. On ne manquera pas d'y reconnaître la base « *lohita-ayas-* » signifiant « métal rouge », de fait « cuivre », vu surtout qu'un tel élément figure à côté de « *śyāma-ayas-* » (« métal sombre », à savoir « fer ») dans l'*Atharva Veda* (11.3.1.7.)⁴. Or, dans le fait, un rasoir de cuivre pourra-t-il être assez tranchant pour la coupure du poil au

¹ Voir *Journal of Indian and Buddhist Studies* (= *INDOGAKU BUKKYŌGAKU KENKYŪ*), Vol. XXVII, No. 1 (Tōkyō, 1978), p. (1) *sqq.* Ceci dit, j'ai honte d'y avoir commis par inadvertance pas mal de fautes, parfois graves, percées pour la plupart grâce à la perspicacité de mon jeune ami, M. Tokunaga M. actuellement à Harvard, que je remercie de bon cœur pour le service ainsi rendu. Lire : – p. (2), l. 2... porc-épic...; – *ibid.*, l. 5... *sthāpanīyebhyaḥ śikhā*...; – p. (4), l. 6... *kṣureṇa, śīrṣan ni ca*...; – p. (5), l. 8... sur le *nivartana*...; – *ibid.*, 2^e alinéa, l. 5... « arracher à tout adversaire ce qui sert...; – *ibid.*, l. 6 du bas... *ŚBr* 2.6.3.17...; – p. (6), l. 3... (2.6.3.14-17)...; – *ibid.*, l. 10 du bas... (ou bien *√vraśc-*, « rompre », peut-être en filigrane)...; – *ibid.*, l. 4 du bas... *bhūyaśī*...; – p. (7), l. 10... *śvāḥ śvo bhūyān*.

² Remarque citée du *Śrautakośa*, Vol. I, *English Section* (par R. N. Dandekar), Pt. II, p. 660, note 1, *in fine*. – Abréviations ci-dessous : *Āp*[*astamba*], *Baudh*[*āyana*], *Bhār*[*advājā*], *Br*[*āhmaṇa*], *G*[*rhya*], *Hir*[*aṇyakeśin*], *S*[*ūtra*], *Ś*[*rauta*], *T*[*aittirīya*], *Vaikh*[*ānasa*].

³ *TBr* 1.5.6.5 : ... *lohitāyasēna nivartayate. yād vā imām agnīr ṛtāv āgate nivartāyati. etād evāinām rūpām kṛtvā nivartayati*...

BaudhŚS 5.4 : ... *treṇyā śalālāḥ lohitāyasasya ca kṣureṇa śīrṣan ni ca vartayate pari ca vapate*...

⁴ Vers cité par (Böhtlingk-) Roth, *pw*, s.v. *ayas-* : *śyāmām āyo 'sya māṃsāni lōhitam asya lōhitam*.

ras de la peau, à plus forte raison, pour celle de la chevelure à un niveau voulu, distant si peu que ce soit de la surface du crâne? Voilà la difficulté non seulement soupçonnée par M. Dandekar, mais qui semble avoir été bien réelle chez les officiants taittirīya de l'époque ancienne, au point que la nécessité d'y remédier ne tardait pas à se faire sentir.

On s'est donc avisé, me paraît-il, de se procurer un instrument métallique suffisamment aigu prétendument à la lettre même du *TBr*, en prenant l'adjectif « *lohita-* » pour qualifier le dérivé « *āyasa-* » et non la base « *ayas-* », ainsi qu'en entendant cette dernière comme synonyme de « *loha-* » au sens d'ores et déjà devenu le plus usuel : « métal par excellence » qu'est le « fer ». Pour n'en rester pas moins fidèle à la teinte « *lohita-* » émanant du *Br*, on a eu recours à l'alliage du fer (à base) et du cuivre, celui-ci étant désigné sans équivoque, semble-t-il, par le mot « *udumbara-* » dans les milieux concernés⁵. D'où, sans doute, cette nouvelle formule que partagent tous les Taittirīya « récents » : « *lauha- kṣura- audumbara-* »⁶, où les deux adjectifs sont à interpréter forcément en bloc, ainsi que les commentateurs ultérieurs s'y résignent faute de mieux, comme « *udumbara- miśr(it)a-loha-maya-* »⁷.

Outre « *lohitāyasa-* », le *TBr* fait valoir, également pour l'acte du *nivartana*, un autre instrument curieux mais décidément de bon augure. C'est « *trenī-śālā-* » ou « soie de porc-épic pointillée (ou rayée) triplement en blanc », censée correspondre aux merveilles divines, chacune triple en principe comme en

⁵ Cf. *Amara* 2.9.97, citant « *udumbara-* » avec cinq autres mots désignant le « cuivre ». Je suis d'accord avec M. Dandekar (*op. cit.*, p. 665, note 3, 2^e moitié) pour estimer que Caland avait beau penser au nom d'arbre homonyme (*Das Śrautasūtra des Āpastamba*, II, p. 15, note 3, 2^e moitié).

⁶ *BhārṢS* 8.4.12 : *trenyā śālyā vinīya, lauhena kṣureṇaudumbareṇa – śmaśrūṇi vāpayitvopapakṣau – ni keśān vartayate...*

ĀpṢS 8.4.1, cité ci-dessous dans le texte, endroit marqué de 12.

HirṢS 5.1.3 : ... *trenyā śālyekṣuśālākayā vā keśān vināyaṃ, lauhena kṣureṇaudumbareṇa keśān nivartayati. vapati śmaśrūṇi, sarvaṃ vā vāpayate.*

VaikḥṢS 8.8 : *trenyā śālyekṣuśālākayā vā keśān vibhajya, ... pratidiṣaṃ keśān nivartayati, śmaśrūṇy agre vāpayate, sarvaṃ vā vāpayate...*

⁷ Cf. Dandekar, *loc. cit.*, note 3, 1^{re} moitié. – Mahādeva (« *Vaijayanī* ») *ad HirṢS, loc. cit.* (éd. *Ān. Skt. Ser.* 53, p. 455) allègue que tel est, en réalité, ce que le *TBr* voulait dire par « *lohitāyasa-* » : « *lohaṃ kālāyasam, tasya vikāreṇa kṣureṇa, tāmrayuktena lohitāyasēna nīvartayata iti śruteḥ. lohitaṃ tāmraṃ, tena yuktaṃ āyasam iti śrutyārthaḥ.* » – D'après Rāmāgnicit (« *Vṛtti* ») *ad ĀpṢS, loc. cit.* (éd. Mysore Univ., Vol. II, p. 359), il faut entendre, par « *lohitāyasa-* » du *TBr*, un rasoir « produit de cuivre » dans la mesure où pareil instrument s'avère (par miracle) efficace pour la coupure des cheveux, tandis que, autrement, ce doit être un rasoir « (produit de fer) mélangé de métal rouge », le mot « *āyasa-* » pouvant bel et bien connoter « *loha-* » ou « fer » : « ... *āyasaśabdo lohopalakṣaṇa iti – tāmramayaṃ eva kṣuraṃ, keśacchedanādisamarthaṃ cet – asamarthaṃ cel, lohitaṃśreṇety evārthaḥ.* »

témoignent, dit le *Br*, trois mètres, trois pressurages du Soma et trois mondes⁸. Si ce curieux *sādhana* se maintient non seulement dans le *BaudhŚS* mais encore chez les Taittirīya « récents », ceux-ci y substituent (sauf le *BhārŚS*), à titre optionnel d'ailleurs, un pédoncule de canne à sucre (*ikṣu-śalākā-*) tout en affectant (sauf l'*ĀpŚS*) cet instrument, soit original soit substitut, à l'acte de « séparer » (*vi-√nī-* ou *vi-√bhaj-*) les cheveux. C'est là un acte conçu de toute évidence à la distinction du *nivartana*, auquel ils affectent ledit rasoir – « *lauha- kṣura- audumbara-* » renouvelant « *lohitāyasa-* » du *TBr* – de même qu'à l'acte du *vapana* ou « rasage »⁹.

Quant à la substitution de la canne à sucre, notons, d'une part, qu'elle évoque un climat plus tropical par rapport au foyer du *TBr*, et que, d'autre part, la canne à sucre en tant que substitut ressemble à l'original « *treṇī- śalālī-* » par son vide intérieur, par sa couche extérieure assez résistante et, peut-être, par de petits points semi-transparents qui encerclent chacun de ses nœuds. Or, en précisant l'emploi de la « soie de porc-épic » de ladite manière, la majorité des Taittirīya « récents » n'étaient-ils pas d'ores et déjà au courant, partant conscients, du rôle joué par ce même *sādhana* dans le rituel « domestique »? Car si le curieux instrument « *treṇī- śalālī-* » figure ailleurs, ce n'est, à notre connaissance, que pour le rite *grhya* qu'est le *Simantonnayana* ou « partage (des cheveux) par une raie », sacrement (*saṃskāra*) dont fait l'objet une femme enceinte à un certain stade¹⁰. Ici, au moyen de cette « *treṇī- śalālī-* » entre autres instruments, il s'agit de diviser la chevelure de bas en haut de manière à y tracer une raie médiane, l'acte étant désigné par *ud-√nī-* dans la plupart des *GS*, parfois *vi-√ūh-* et, au moins dans le *PāraskaraGS* (1.15.4), *vi-√nī-* (que certains commentateurs glosent par

⁸ *TBr* 1.5.6.6 : ... *treṇyā śalalyā nivartayeta. trīṇi trīṇi vāi devānām ṛddhāni. trīṇi chāndām̐si. trīṇi sāvanāni. trāya imē lokāḥ.*

⁹ Cf. ci-dessus note 6. C'est dire que, pour les Taittirīya « récents », le *nivartana* ne pouvait être autre chose que la « coupeure » des cheveux.

Le « rasage » (*vapana*) peut porter sur trois sortes de poils : 1° « poils des aisselles » (*upapakṣau*), 2° « barbe » (*śmaśrūṇi*), 3° « chevelure » (*keśa-*). S'il s'effectue de haut en bas (dans l'ordre 3°-2°-1°), c'est la voie descendante, donc celle des Asura, qu'il faut éviter à tout prix ; de bas en haut (ordre 1°-2°-3°), voilà la voie ascendante, celle des Dieux ; éclectiquement (ordre 2°-1°-3°), on a la voie de Manu, voie génératrice. – Cet *arthavāda* du *TBr* (1.5.6.1-3 : *vapana-krama*) exige que le « rasage », notamment de la barbe, soit effectué avant la « coupeure » des cheveux, d'où « *vāpayitvā* » du *BhārŚS* (s'avérant, incidemment, conforme à la voie de Manu) et « *agre vāpayate* » du *VaikhŚS*. Cf. aussi Rāmāgnicit *ad ĀpŚS*, cité ci-dessous note 13. Il en ressort, en outre, que le *nivartana* « coupeure » passait pour une variété spéciale du *vapana* « rasage ». Qu'on se souvienne que le rite ne laisse point de s'intituler « *keśavapanīya* » lors même que, chez les Vājasaneyin, il s'agit là de « couper » et non de « raser » les cheveux, ou que la formule assignée au présent *nivartana*, « *ṛtām evā parameṣṭhī...* » (*TBr* 1.5.5.1-2), s'appelle pour autant « *vapana-mantra* ».

¹⁰ Cf. P. V. Kane, *History of Dharmasāstra*, Vol. II, Pt. 1, p. 222 sqq.

pr̥thak-√kr- ou *dvidhā-√kr-*)¹¹.

Significatif, à propos, est le cas exceptionnel parmi les Taittirīya « récents », celui de l'*ĀpŚS* (8.4.1) qui, sans mentionner la séparation des cheveux, enjoint le *nivartana* de la chevelure et le *vapana* de la barbe moyennant, l'un comme l'autre, une suite d'instruments que voici : « *tryenyā śalalyekṣukāṇḍenekṣuśalākayā vā lauhena ca kṣureṇaudumbareṇa (ni keśān vartayate vāpayate śmaśrūṇi)* »¹². Qu'un même rasoir serve au *vapana* aussi bien qu'au *nivartana*, à lui seul pour le premier acte (« rasage » de la barbe) mais pas seul pour l'autre acte (« coupure » de la chevelure) – jusqu'ici, je suis d'accord avec les commentateurs indigènes¹³. Cependant, quant à l'option marquée par « *vā* », alors que ceux-ci ne la voient qu'entre « *ikṣu-kāṇḍa-* » et « *ikṣu-śalākā-* », prenant « *ca* » donc pour cumuler trois espèces d'instruments (*tr(y)eṇī- śalālī-*, *ikṣu-kāṇḍa / śalākā-*, *kṣura-*)¹⁴, il me semble acquis que trois éléments (*tr(y)eṇī- śalālī-*, *ikṣu-kāṇḍa-*, *ikṣu-śalākā-*) sont posés ici à titre optionnel entre eux trois, de manière à ne constituer, avec le rasoir (*lauha- kṣura- audumbara-*), que deux espèces d'instruments entrant en jeu dans l'acte du « *keśa-nivartana* ». Car le choix relatif à la canne à sucre, celui d'entre « tige » (*kāṇḍa-*) et « pédoncule » (*śalākā-*), n'a pu être autre chose que fonction de la grosseur propre à l'instrument original, « *tr(y)eṇī- śalālī-* ».

Or, d'après le *Bhāṣya* de Dhūrtasvāmin, on effectue le *nivartana*, c'est-à-dire, on « coupe les cheveux, mais non à tel point que ceux-ci soient ainsi privés de leur racine », ceci certes « au moyen du rasoir de fer (à base) mélangé de cuivre », mais « tout en prenant (ensemble) en main la soie de porc-épic *et* la tige de canne à sucre »¹⁵. À un effet analogue, la *Vṛtti* de Rudradatta prononce qu'on « coupe les cheveux à l'aide du rasoir saisi, lui, par la canne à sucre *et* la soie de porc-épic », ajoutant d'ailleurs « un autre procédé » qui « consiste à effectuer le *nivartana* moyennant le rasoir, après avoir séparé (« *vinīya* ») les cheveux avec la

¹¹ Renseignements pris auprès de mon cher ami et collègue M. Ikari Y. – *ud-√nī-* : *Āp* (14.3), *Hir* (2.1), *Vaikh* (3.12), *Āgniveśya* (2.1.2); *Śāṅkhāyana* (1.22.8); *Gobhila* (2.7.5), *Khādīra* (2.2.25). – *vi-√nūh-* : *Āśvalāyana* (1.14.4) – Pour le *PāraskaraGS*, voir Harihara et Gadādhara *ad loc.* (éd. M. G. Bakre, Bombay, 1917, p. 146 *sqq.*). L'instrument « (*śalāṭu- glapsa-*)*audumbara-* », qui figure ici comme parfois ailleurs, n'a rien à voir avec notre « (*kṣura-*)*audumbara-* » : cf. ci-dessus note 5.

¹² Cf. ci-dessus note 6.

¹³ Ainsi, Rāmāgnicit *ad loc.* (éd. citée ci-dessus note 7, p. 358) : [*tāmramiśram āyasaṃ kṣuram ekam eva vapanasādhanaṃ*]... *kṣuradvayasya cānapekṣaṇāt kṣurakarmanah...* [*vapanavidhau kramah...*]... *śmaśrūṇām agre vapanam. athopapakṣau. « sá śmāśrūṇy āgre 'vapata. āthopapakṣāu, ātha keśān (TBr 1.5.6.3) iti kramaśruteḥ. »* Cf. ci-dessous notes 15 et 16; ci-dessus note 9, *med.*

¹⁴ De même, dans leur sillage, Caland, *op. cit.*, p. 15.

¹⁵ « *Śalālīm ikṣukāṇḍaṃ ca (saha) haste gṛhītvā kṣṇāyasena tāmramiśreṇa kṣureṇa... chinatti keśān, na tu nirmūlān karoti* » (*ĀpŚS*, éd. précitée, p. 359).

soie de porc-épic *et* la canne à sucre »¹⁶. Qu'on veuille bien remplacer, trois fois là-haut, « *et* » (mis en italique) par « *ou* » conformément à ma propre conviction exprimée dans la seconde moitié de l'alinéa précédent, et l'on s'apercevra vite que, tandis que ledit « autre procédé » n'est de fait rien d'autre que celui des *Taittirīya* « récents » majoritaires, la vue proprement āpastambine sur le *nivartana* consistait, selon toute vraisemblance, à couper les cheveux en maniant, conjointement et simultanément, et le rasoir et la soie de porc-épic (ou son substitut).

Dès lors, me voici tenté irrésistiblement d'une conjecture aussi hardie que la suivante : la soie de porc-épic n'a-t-elle pu servir de support au rasoir, quelque peu comme ce qu'est le peigne aux ciseaux chez nos coiffeurs ? Soit, n'a-t-on pu couper les cheveux tant bien que mal en pressant le rasoir sur la soie de porc-épic (enfoncee, elle, dans la chevelure), ainsi qu'en le remuant de vive force le long de ce second instrument, dont la surface est, j'imagine, marquée d'une ténacité très forte ? Bien plus, un tel emploi conjoint et simultanée des deux *sādhana* en question conviendrait non seulement pour la teneur de l'*ĀpŚS*, mais aussi bien pour celle du *BaudhŚS*, voire celle du *TBr*, si primitif et si peu tranchant que fût le rasoir en jeu, celui fait de cuivre (*lohitāyasa-*) !

À part pareille fantaisie de ma propre part, je n'en estime pas moins exclu d'identifier « *nivartana* » essentiellement à « *prthakkarana* » (ou « *vibhāga* ») sur la base, exclusive au fond, des commentaires indigènes du *BaudhŚS*, au mépris, en revanche, tant du contexte d'ensemble du *TBr* (1.5.5-6) que des données soit du *Śatapatha Br* (5.5.3.6 entre autres passages)¹⁷, soit des *Taittirīya* « récents » qui, comme nous l'avons vu, sont presque unanimes à distinguer lesdits deux actes l'un de l'autre. En plus, à supposer que, dans le *BaudhŚS* 5.4, le *nivartana* fût essentiellement la « séparation » des cheveux, faite de « soie de porc-épic », le « rasoir de cuivre » étant l'instrument naturel du « rasage » (*parivapana*), on serait voué à une difficulté en présence du *dvaidhasūtra* correspondant, 21.2, du même *ŚS*. Car, là où est rappelé un (troisième et dernier) avis dissident, celui d'Aupamanyava qui veut ici le « *nivartana* » pur et simple que n'accompagne le « rasage » ni de barbe ni de chevelure – « *nivartanenopavāpya naiva śmaśrūṇi vāpayīta na keśān ity aupamanyavaḥ* » –¹⁸, le « *lohitāyasasya kṣura-* » (5.4)

¹⁶ « *Tenekṣuśalalībhyām grhītena kṣureṇa keśān nivartayate chinatti. śalalīkṣubhyām keśān vinīya, kṣureṇa nivartayata iti kalpāntaram.* » (*ibid.*, p. 358).

¹⁷ Cf. L. Renou, *Les écoles védiques et la formation du Veda*, §165 (p. 174 sq.) : « des contacts vraisemblables » entre le *Śatapatha* et le *BaudhŚS*.

¹⁸ « *Nivartanena* » : « par l'acte du *nī* », ou « à la manière du *nī* ». – « *upavāpya* », leçon adoptée avec hésitation par Caland (*BaudhŚS*, éd. *Bib. Ind.*, vol. III, p. 71, note 2) : « après avoir effectué un rasage (brut) préliminaire » ? Lire plutôt « *udvāpya* » (cf. Dandekar, *op. cit.*, p. 660 note 2) « après avoir effectué un grattage » ? – Quoi qu'il en soit, voilà un indice de plus du fait signalé ci-dessus note 9, *in fine*, à savoir que « *vapana* » est une notion large, susceptible d'englober « *nivartana* ».

se trouverait un *sādhana* essentiellement sans objet. Autant dire que l'auteur du *dvaiddhasūtra* (s'il y en a eu un), qui n'a pu être de si loin postérieur à la codification du *BaudhŚS* proprement dit, entendait déjà le *nivartana* de la même manière que les Taittirīya « récents », c'est-à-dire, comme un acte distinct du « rasage » mais exigeant l'emploi du « rasoir » non moins essentiellement, bref, comme la « coupure » des cheveux.

Quelques mots, en terminant, sur le sens littéral de ce causatif de *ni-√vrt-* qui m'a tellement intrigué. Avec pour régime notamment « *keśān* », ce doit être simplement « arrêter, rejeter » les cheveux en voie de croissance, vu le sens « s'arrêter, reculer » bien connu de *ni-√vrt-*. De même, de *pari-√vrt-* « retourner », le causatif régissant volontiers « *śmaśrūṇi* » ne voudra dire, littéralement, que de « refouler, anéantir » la barbe. Au-dedans du *TBr*, pourtant, il y a lieu de constater une tout autre valeur de la racine *√vrt-* : « fonctionner, agir », dit d'une force ou d'une chose qui en est la manifestation. Il s'agit de « fonctionner », selon le préverbe, « vers le bas » (*ni-√vrt-*), « à la ronde » (*pari-√vrt-*), et ainsi de suite, tandis que, notons-le, l'agent sera mis à l'instrumental quand le verbe passe au causatif. Ainsi, typiquement, dans ce *vapana-mantra* refrain (1.5.5.1-2; 3; 5) : « *vaiśvānarāśya tējasā, ṛtēnāśya nīvartaye, satyēna pārvartaye; tāpasāśyānūvartaye, śivēnāśyōpavartaye, śagmēnāśyābhivartaye.* » « L'éclat de cet Agni Universel, je le fais agir vers le bas en tant qu'Ordre cosmique, je le fais agir à la ronde en tant que Vérité ultime ; l'ardeur de celui-là, je la fais agir au reste, je la fais agir auprès en tant qu'elle est Salutaire, je la fais agir en retouchant en tant qu'elle est Efficace. »¹⁹.

Or, parallèlement à la récitation du *mantra* précité, il est clair qu'on « fait agir », qu'on « manie », l'outil rituel d'abord « vers le bas » – et cela, sur la « tête », vu le vers qui précède immédiatement : « *śīras tāpasi āhitam.* » Puisqu'un tel « maniement vers le bas » (*nīvartana*) de l'outil a nécessairement pour effet, disons plutôt pour but, de « faire reculer » (*nīvartana*) les cheveux, le verbe causatif « *nīvartaye* » du *mantra* semble avoir été subtilement ambivalent dès l'origine, en ce sens que *ni-√vrt-* est dit en apparence de l'outil (« fonctionner, agir, vers le bas ») mais, à la fois – « *keśān* » sous-entendu – implicitement des cheveux (« s'arrêter, reculer »). Car la superposition des deux tours est à coup sûr visible dans ces deux stances qui amorcent le *vapana-mantra* respectivement pour le second (*varuṇapraghāsa*) et le troisième (*sākamedha*) parvan des

¹⁹ L'enclitique « *asya* », qui figure trois fois, reprend « *vaiśvānarāśya* » comme je l'entends, plutôt qu'il ne signifie « à l'égard de la tête (du sacrifiant) » en se référant à « *śīras* » du vers précédent. Ce n'est, naturellement, qu'à titre provisoire que j'indique ici (en italique) la valeur de chaque préverbe. De cette succession de préverbes, d'ailleurs, un écho lointain se laisse sentir en « *pratidiśam* » du *VaikhŚS* (cf. ci-dessus note 6) : « dans toutes les directions. »

*Cāturmāsyā*²⁰ : « *yád gharmāḥ paryāvartayat, āntān pṛthiviā divāḥ, agnīr īśāna ójasā.* » (1.5.5.2. : « Quand la chaleur a *anéanti* toutes bordures de terre et de ciel, c'est le souverain Agni qui a *fait agir* sa force à la ronde »); « *yó 'syāḥ pṛthiviās tvací, nivartáyati óśadhīḥ, agnīr īśāna ójasā,* » (1.5.5.4. : « Celui qui *rejette* les plantes sur la peau de cette terre, c'est le souverain Agni qui *fait agir* sa force vers le bas »).

Ladite ambivalence est donc sous-jacente aussi bien dans le *karma-vidhi* – « *śīrṣān ní ca vartáyate pári ca.* » (1.5.6.5) – que dans le *sādhana-vidhi* – « *lohitāyaséna nivartayate.... treṇyā śalalyā nivartayeta.* » (1.5.6.5-6) –, la seconde injonction explicitant par « *lohitāyaséna* » un des deux éléments sous-entendus dans la première, dont l'énoncé « *śīrṣān* » au locatif, « sur la tête », permet en revanche de déceler l'élément sous-entendu de part et d'autre, à savoir « *keśān* ». Tel a dû être, pour conclure, le point de départ du terme rituel « *nivartana* » qui désigne, je crois, un acte consistant à « tailler court et uniformément » les cheveux²¹.

²⁰ Dans la citation suivante, chaque élément souligné relève de ma propre émendation, apportée compte tenu du mètre *gāyatrī*.

²¹ En glosant « *nivartana* » par « *saṁkaraṇa* », Bhavasvāmin (« *Vyākhyā* », ou « *Kalpavivarana* ») *ad BaudhŚS* entendait-il le fait d'« égaliser en taillant », ou bien, celui de « niveler en effleurant », un fait en somme proche de « *vinaya* »?

Qu'on ne confonde pas un *vārttika* avec un *sūtra* !

Les *sū[tra]* 6.3.34-45, auxquels correspond en gros l'*Āhnika* 6.3.2 du *Mahābhāṣya*, portent sur la « masculinisation » (*pumvadbhāva*) d'un mot féminin sis notamment comme membre antérieur de composition nominale. Les grandes lignes en sont tracées par 6.3.34 : « *striyāḥ pumvad bhāṣitapumskād anūn samānādhikaraṇe striyām apūraṇāpriyādiṣu* » – (tr. L. Renou :) « (Au membre antérieur) est traitée comme un masculin toute forme féminine capable d'exprimer le masculin (c'est-à-dire ayant un équivalent masculin de même forme et de même sens), – excepté si elle se termine par le suffixe (féminin) *ū* – ; ceci quand le membre ultérieur est lui-même un féminin en rapport de coordination (avec le membre antérieur), mais qu'il n'est ni un ordinal, ni un mot du groupe *priya*. »

Le *sū.* est compliqué, dès à première vue, quant à la formulation pāṇinéenne elle-même, assez compliqué pour ne pas aller sans provoquer une longue suite, compliquée davantage, d'arguments polémiques du *Bh[āṣya]*¹. Quoi qu'il en soit, à la suite des deux discussions liminaires qui se déroulent sur les énoncés « *bhāṣita-pums-ka-* » et « *an-ūn* » respectivement², Patañjali met en cause la mention initiale « *striyāḥ* » : faut-il entendre, par « *strī-* », ou bien (i) un « suffixe féminin » (*strī-pratyaya*), ou bien (ii) un « mot féminin » (*strī-śabda*),

¹ De ce *sū.* 6.3.34 avec le *Bh.*, je prévois une étude d'ensemble pour un des numéros prochains des *AsSt.* En attendant, le présent article n'a pour but que de compléter en partie mon propre article récent, *Sur une formule patañjaliennne* : « *na cedānim ācāryāḥ sūtrāṇi kṛtvā nivartayanti* », in *IT*, VI, 1978, p. 219-34 : cf. notamment note 12 là-dedans.

² Composé *bahuvrīhi* 2.2.27, *bhāṣitapumska-* est dit principalement de cet « aspect universel » (*samānā-ākṛti-*, constituant la « cause de production » de tel ou tel mot : *śabdapravṛttinimitta*) « pour désigner quoi on recourt au masculin ». En développant ce *siddhānta* patañjalienn, les commentateurs subséquents s'accordent pour reconnaître au présent énoncé un dérivé secondaire avec « *ac* » 5.2.127, pratiquement donc de même forme : « *bhāṣitapumska-* », « (toute forme de langage) qui implique un aspect universel tel que susdit ». – À ce propos, les discussions patañjaliennes (reprises d'ailleurs sous 7.1.74) ne diffèrent guère en essence de celles engagées sur la mention « *astrīviṣaya-* » du *sū.* 4.1.63. Cf. mon article antérieur, *Sur l'énoncé astrīviṣaya (4.1.63) : deux interprétations et leur rapport avec le Gaṇapāṭha*, in *ALB*, 31-2, 1968, p. 125-43.

Composé *tatpuruṣa* 2.2.6 (type *karmadhāraya*, 1.2.42), *an-ūn-* est à comprendre en termes de *paryudāsa* : « qui n'est pas (terminé par) le suffixe féminin *-ū-* (4.1.66 *sqq.*) ». Cette observation ultime du *Bh.* conduira les pāṇinéens ultérieurs à croire unanimement en cette double extravagance : « *bhāṣitapumskād-anūn* », *bahuvrīhi* irrégulier et mis au Gén. sans désinence !

ou encore (iii) la « féminité en tant que notion » (*stry-artha*)³? Le grand débat ainsi entamé remonte, d'ailleurs, à Kātyāyana dont les *v[ār]t[ika]* – quatre sur la thèse (i), deux sur la (ii) et un seul sur la (iii) – s'avèrent donner libre cours à des approfondissements patañjaliens.

Ainsi, pour la thèse (i) :

(vt. 1) « *pumvadbhāve strīgrahaṇaṃ strīpratyayagrahaṇaṃ cet tatra pumvad ity uttarapade tatpratiśedhaviññānaṃ* » « Si, en fait de masculinisation, la mention (initiale) “*strī-*” note un suffixe féminin, qu'on entende alors, par (cette assimilation au masculin qu'enseigne l'énoncé) “*pum-vat*”, que ledit (suffixe féminin) est prohibé devant un membre ultérieur (en apposition) ».

Une telle entente peut se dégager, d'après le *Bh.*, d'une manière comme la suivante : alors qu'en Grammaire ainsi qu'ailleurs, un énoncé muni du suffixe *-vat* (5.1.115-117 : « *vati* ») enseigne le « transfert » (*atideśa*), il est impossible ici de remarquer une opération quelconque qui, en tant qu'enjointe expressément pour les noms masculins (*pums-*), soit transférable sur le mot féminin tiré d'une base masculine sous-jacente (*bhāṣitapumska-*) et qui figure, en l'occurrence, (comme membre antérieur de composé) devant le membre ultérieur en apposition⁴. Il s'avère dès lors que, ce qui est ici à transférer, ce n'est rien d'autre que ce fait flagrant relatif aux noms masculins, à savoir l'absence de tout suffixe féminin là-dedans⁵. Or, le « transfert du non-être » n'a rien d'étonnant, les invariants en *-vat* étant caractérisés par une souplesse syntaxique extrême (*kāmacāra-*) : ainsi, « *mātrvad asyāḥ kalāḥ* », phrase qu'on peut suppléer soit par « *santi* » soit par « *na santi* », ceci selon que la présence ou l'absence de métiers artistiques est de notoriété de la part de la mère⁶. De la sorte, suppléé à juste titre par « *na bhavati* », l'énoncé « *striyāḥ pumvat* » voudra dire : de même qu'un suffixe féminin fait (naturellement) défaut à un mot masculin, de même, il fait défaut à un *bhāṣitapumska* si ce dernier figure devant le membre ultérieur de composé en

³ Triple investigation requise, comme Patañjali y insiste sous 1.2.66 et 4.1.120, toutes les fois qu'on rencontre un énoncé « *strī-* ». C'est la thèse (ii) qu'adopteront les pāṇinéens ultérieurs, tout en prenant le présent « *striyāḥ* » au Gén. appositionnel avec « *bhāṣitapum- skād-anūñ* » (cf. note préc., *in fine*). – La thèse (i), dont je vais exposer librement des phases initiales, sous-entend un expédient particulier, celui de marquer l'énoncé en question « *striyāḥ* » par le ton *svarita*, ceci afin de renvoyer à la section 4.1.3-81 où les suffixes féminins sont enseignés sous la reconduction du *sū.* 4.1.3 « *striyām* ».

⁴ *Bh.* : *na kiṃcīt pumaḥ pratipadaṃ kāryam ucyate yat samānādhikaraṇa uttarapade bhāṣitapumskasyātidīṣyeta*.

⁵ *Bh.* : *tatra kim anyac chakyaṃ vijñātum anyad ataḥ strīpratyayapratīśedhāt*.

⁶ *Bh.* : *kāmacāraś ca vatinirdeśo vākyaśeṣaṃ samarthayitum. tad yathā... mātrvad asyāḥ kalāḥ. santi na santīti*.

apposition⁷.

(*vt.* 2) « *prātipadikasya ca pratyāpattiḥ* » « (Il faut entendre,) en outre, que la base nominale (sous-jacente) se restitue (dès lors sous sa forme propre au masculin) ».

À en croire le *Bh.*, ce *vt.* vise par exemple le composé *bahuvrīhi* correspondant à l'expression analytique « *enī bhāryā yasya* », « celui dont l'épouse est (d'une carnation) bigarrée », *enī-* étant dérivé féminin du nom de couleur *éta-* « bigarré », avec à la fois, selon 4.1.39, le suffixe féminin « *nīp* » (*-ī-* atone) et le passage de *t* à *n*⁸. Au premier stade de la composition (*bahuvrīhi* 2.2.24), on assistera certes, conformément au *vt.* 1, à la prohibition, c'est-à-dire à la cessation, voire à l'amuïssement, du suffixe féminin *-ī-* quant au membre antérieur (*enī* = *en^o-ī-* 6.4.148 < *ena-ī-* 4.1.39) : *enī-bhāryā-* > *ena^o-bhāryā-*⁹. Or, le suffixe *-ī-* ayant été ainsi amui, il n'en resterait pas moins que la féminité en tant que notion subsistât de manière à mettre en œuvre l'énoncé-gouvernant 4.1.3 « *striyām* », « quand il s'agit du sens féminin », en sorte que le *sū.* 4.1.39 qui y est soumis risquerait de prendre effet encore, de manière, du moins, à réaliser *n* à la place de *t* dans ledit membre antérieur : bref, on aboutirait à une fausse forme comme **ena-bhārya-*¹⁰. C'est donc afin de parer à un tel inconvénient qu'il y a lieu de poser le présent additif, *vt.* 2, en vertu duquel (en même temps que du *vt.* 1) *enī-bhāryā-* passera bel et bien à *eta-bhāryā-* (> *eta-bhārya-* 1.2.48) avec la base nominale *eta-* restituée sous sa forme propre.

(*vt.* 3) « *sthānivatprasaṅgaś ca* » « (Il faut éviter,) en effet, que le traitement conforme à l'original (ne) s'applique à tort (selon 1.1.57) ».

⁷ *Bh.* : *evam ihāpi... puṁvan na bhavatīty evaṁ vākyaśeṣaṁ samarthayisyāmahe. yathā puṁsaḥ strīpratyayo na bhavaty evaṁ samānādhikaraṇa uttarapade bhāṣitapuṁskasya na bhavatīti.*

⁸ 4.1.39 : « *varṇād anudāttāt topadhāt (striyām 3, nīp 26) to naḥ* ».

⁹ *Bh.* : *puṁvadbhāvena kiṁ kriyate. strīpratyayasya nivṛttiḥ.* — La « prohibition » constituée par « *na bhavati* » (cf. ci-dessus note 7, *in fine*) ne peut ici vouloir dire cette « absence préalable » (*prāg-abhāva*) du suffixe féminin qu'enjoint par exemple le *sū.* 4.1.56 : « *na (striyām 3, nīṣ 40) kroḍādhivacaḥ (svāṅgāt, upasarjanāt 54)* » (Haradatta), mais nécessairement la cessation du suffixe féminin déjà produit (*jātanivṛtti*) telle qu'elle s'achève par le *sū.* 1.2.49 : « *luk (striyo... upasarjanasya 48) taddhitaluki* » (Nāgeśa). Car la suffixation par *-ī-* 4.1.39, où n'est nullement en jeu la composition nominale, doit prévaloir (en tant qu'opération *antaraṅga*) sur sa prohibition (qui est *bahiraṅga* puisqu'elle est) enjointe en présence d'un membre ultérieur de composé, *bhāryā-* en l'occurrence.

¹⁰ *Bh.* : *artho 'nivṛttaḥ strītvam tasyānivṛttatvāt kena naśabdo na śrūyeta. striyām ity ucyamānaḥ prāpnoti.*

Considérons le composé *bahuvrīhi* correspondant à l'expression analytique « *paṭvī bhāryā yasya* », « celui dont l'épouse est adroite ». Le premier mot féminin est dérivé de *paṭu-* « adroit », avec le suffixe féminin « *ñīṣ* » (*-ī-* tonique) selon 4.1.44 : *paṭu-ī-* > *paṭv-ī-* 6.1.77. Or, au stade initial de la composition, à savoir *paṭvī-bhāryā-*, l'amuïssement d'*-ī-* en vertu du *vt.* 1 vaudra-t-il pour annuler le passage d'*u* à *v* selon 6.1.77, passage qui s'est effectué à cause de la voyelle *ī* réellement présente ? Non ! Car la cessation du suffixe féminin, c'est-à-dire le zéro substitué en l'occurrence à la « voyelle » *ī*, a pour cause « ce qui suit » celle-ci, à savoir le membre ultérieur de composé *bhāryā-*, tandis que l'opération 6.1.77 va affecter éventuellement l'élément *u* « antérieur » à ladite voyelle *ī* : c'est dire que, la triple condition « *acaḥ* » – « *parasmin* » – « *pūrvavidhi-* » étant bel et bien satisfaite, le *paribhāṣā-sū.* 1.1.57 ne manquerait pas d'y intervenir, en sorte que l'amuïssement dû au *vt.* 1 devrait être traité comme son original *ī* quand il s'agit d'appliquer le *sū.* 6.1.77, lequel ne laisserait donc pas de réaliser *v* à la place d'*u*¹¹. Bref, à partir de *paṭvī-bhāryā-*, on manquerait à achever *paṭu-bhārya-* comme il faut, le membre antérieur ne pouvant être rien d'autre que **paṭv^o-* !

Voilà, il est vrai, un inconvénient à requérir (*codya-*) mais, dans le fait, la solution en est fournie par avance en tant que le *vt.* 2 stipule la « restitution de la base nominale (sous sa forme propre) ». En effet, dans *paṭvī-bhāryā-* tout comme dans *enī-bhāryā-*, l'amuïssement (dû au *vt.* 1) du suffixe féminin *-ī-* doit avoir pour corollaire qu'on restitue, conformément au *vt.* 2, ici *paṭu-* comme là *eta-* quant au membre antérieur. Autant dire que, outre le cas d'*etabhārya-*, celui de *paṭubhārya-* (sous-jacent au *vt.* 3) a déjà reçu lui aussi une due requête (*codita-*) par la seule position du *vt.* 2. – Entraîné par une telle constatation, qui est judicieuse en soi, un participant au débat patañjali en va jusqu'à insister sur la suppression du *vt.* 3 parce que, comme il en est convaincu à tort ou à raison, la portée de ce dernier n'est rien de plus qu'une partie de celle du *vt.* 2¹².

Pareil parti pris vaudra-t-il la peine qu'on en tienne compte ? Peut-être oui, à supposer qu'il s'agisse ici de deux règles pāṇinéennes, deux de ces *sūtra* dont la formulation est censément dictée par la plus grande « économie » (*lāghava*) possible. Mais, ne l'oublions pas, nous voici en face de deux *vārttika* de Kātyāyana, deux observations destinées comme par définition à l'interprétation d'un *sū.* de Pāṇini, 6.3.34 en l'occurrence : il est naturel, va-t-il de soi, qu'on maintienne tels quels l'un et l'autre *vt.* à titre même de clarté¹³. C'était donc un accès d'étourderie, en quelque sorte, qui a poussé ledit polémiste à confondre

¹¹ 1.1.57 : « *acaḥ parasmin pūrvavidhau (sthānivad ādeśaḥ 56)* » ; 6.1.77 « *iko yaṇ aci* ». – *Bh.* : *strīpratayasya nivṛttiḥ. tasya sthānivadbhāvād yaṇādeśaḥ prāpnoti*.

¹² *Bh.* : *kimartham idam ubhayam ucyate. na prātipadikasya pratyāpattir ity eva sthānivadbhāvo 'pi coditaḥ syāt*.

¹³ *Pradīpa* : *sūtravyākhyānārthatvād vākyānām viśpaṣṭārtham ubhayor upādānam...*

vārttika avec *sūtra* ! – À cet interlocuteur, Patañjali répond en admettant d'abord que Kātyāyana s'aperçut de la substance du *vt.* 3 plus tôt que de celle du *vt.* 2¹⁴, mais, tout de suite, il finit par railler une étourderie aussi flagrante en prononçant « *na cedānīm ācāryāḥ sūtrāṇi kṛtvā nivartayanti* », une phrase énigmatique que l'auteur de ces lignes croit avoir réussi à élucider par un de ses articles antérieurs¹⁵.

¹⁴ Bh. : *purastād idam ācāryeṇa dr̥ṣṭaṃ sthānivatprasaṅgaś ceti tat paṭhitam. tata uttarakālam idam dr̥ṣṭaṃ prātipadikasya ca pratyāpattir iti tad api paṭhitam.*

¹⁵ Voir l'article signalé ci-dessus note 1, article que j'ai entrepris de compléter déjà par trois autres : – *Causerie Vyākaraṇique (V)* : **pūrvatra siddham** contrairement à 8.2.1, in *Journal of Indian and Buddhist Studies*, 28-1, Tōkyō, 1979, p. (1)-(6); – *Sur le nivartana, dit des cheveux : « tailler » ou « séparer »?*, *ibid.*, 27-1, 1978, p. (1)-(7); – *Sur le nivartana, dit des cheveux : Addenda*, in *Dr. Gaurinath Shastri Felicitation Volume*, Kurukshetra (à paraître).

Causerie Vyākaraṇique (V)

« *Pūrvatra siddham* » contrairement à 8.2.1

L'opération enjointe par un des sū. sis dans les trois derniers Chapitres (8.2-4 : *Tripādī*) de la Grammaire est à considérer comme « non réalisée » (ASIDDHA-), c.-à-d., comme n'ayant pas encore pris effet, lorsqu'il s'agit d'appliquer un sū. « antérieur » (PŪVA-), c.-à-d., sis soit dans les Chapitres 1.1-8.1 soit avant ce premier sū. au-dedans des Chapitres 8.2-4. Ainsi, au Dat. sg. du pronom *adas-* (g. 241.22 : *sarvādi*, *tyadādi*; *sarvanāman* 1.1.27), la base prédésinentielle *ada-* (6.1.97 < *adaa-* 7.2.102) vaut sous sa forme propre à *a* final, parce que le passage *ada-* > *amu-* selon 8.2.80 est ici « non réalisé », quand on envisage le sū. 7.1.14 qui enjoint la substitution de *-smai* à la désinence *-e* après une base pronominale à *a* final : on a donc *ada-e* > *ada-smai* 7.1.14, d'où, par la suite, *amuśmai* selon 8.2.80 et 8.3.59 comme il faut. C'est là un des dispositifs les plus ingénieux de l'*Aṣṭādhyāyī*, celui qui ressort du fameux sū.-gouvernant 8.2.1 PŪRVATRĀSIDDHAM.

Celui-ci n'est pourtant pas de validité absolue, ce qui s'avère dès le sū. suivant 8.2.2 qui le soumet à une restriction (*niyama*). Car, apprend-on par là, l'amuïssement selon 8.2.7 d'un *n*, final d'un thème nominal susceptible du n. t. *pada*, n'est à considérer comme « non réalisé » à l'égard d'un sū. antérieur que dans la mesure où ce dernier relève d'une des quatre catégories suivantes : « modification relative à une désinence casuelle » (SUP-), « accentuation » (SVARA-), « obtention d'un n. t. » (SAMJÑĀ-), « accrétion par un *t* initial d'un suffixe primaire » (TUK- KṚTI). Autant dire que l'opération 8.2.7 est, au contraire, à considérer comme « réalisée » (*siddha*) à l'égard d'une règle bien « antérieure » mais étrangère auxdites catégories. Ainsi, pour le radical (3.1.32) dénominatif *rājanya-* (<*kyac*> 3.1.8), où *rājan-* est *pada* selon 1.4.15, le passage à *rāja^o-ya-* selon 8.2.7 est à considérer comme ayant d'ores et déjà pris effet quand on fait face au sū. 7.4.33, qui enjoint le passage à *ī* pour la finale *a* d'une base correspondant à l'affixe dénominatif <*kyac*> : on a donc *rāja^o-ya-* 8.2.7 = *rāja-ya-* > *rājī-ya-* 7.4.33 = *rājīya-*, « désirer (avoir) un roi en sa faveur ».

En plus, avec le sū. 8.2.3, on rencontre même une négation explicite (*pratiśedha*) du sū.-gouvernant à peine posé, ceci pour le passage *ada-* > *amu-* selon 8.2.80 à l'égard, du moins, du sū. 7.3.120 qui enseigne de substituer *-nā* à la désinence de l'Instr. sg. *-ā*, sauf au fém., pour une base prédésinentielle à *i* ou *u* final (*ghi* 1.4.7) : de la sorte, *ada-ā* étant à prendre sous son aspect *amu-ā* déjà « réalisé » par 8.2.80, le sū. 7.3.120 s'y applique bel et bien de manière à nous

assurer *amunā*, Instr. sg. (masc. et neut.) du pronom *adas-*. Or, la question qui nous intrigue maintenant est de savoir si, par ces deux *sū*. restrictif (2) et prohibitif (3), l'auteur de l'*Aṣṭādhyāyī* a bien réussi à parer à tous les cas concevables où ne tiennent pas ferme le *sū*.-gouvernant 8.2.1. Tant s'en faut, comme on s'en apercevra vite dès son accès au Bh. *ad* 8.2.6.

Ce dernier *sū*. étant une règle d'accentuation intimement liée avec celle qui précède, il s'agit là de relever d'abord, avec les vtt. 1-2, les cas où l'accentuation due au *sū*. 8.2.5, à savoir le ton aigu sur un substitut-unique qui a remplacé une succession de deux voyelles tonique et atone, est à traiter comme « réalisée » contrairement au *sū*.-gouvernant 8.2.1. Ce sont les cas, dit le vt. 1, où ladite accentuation s'avère constituer une règle « intérieure » (*antaraṅga*), par rapport au *sū*. « antérieur » envisagé, en tant que celui-ci enjoint une opération dont la cause réside, au moins en partie, dans un élément « extérieur » (*bahiraṅga*). – Ex. (a) « 8.2.5 *siddha* devant 6.1.78 » : au Loc. sg. de *vrkṣā-* (ton 3.1.3 sur le suffixe <*sa*>, Uṇ. 346), la finale thématique *á* et la désinence casuelle *i* (atone selon 3.1.4) sont remplacées selon 6.1.87 par un substitut-unique *e*, lequel fait l'objet de l'accentuation 8.2.5, à savoir *vrkṣé*; cet *é* dû à 8.2.5 doit valoir tel quel s'agissant d'un *saṁdhi* externe, ainsi dans *vrkṣe idam* > *vrkṣay idam* selon 6.1.78, en sorte qu'il faut choisir *áy* en vertu du pbh.-*sū*. 1.1.50, c.-à-d., en tant que substitut le plus proche de l'original *é* au point de vue accentuel, d'où, en passant par 8.3.19 (à titre d'ailleurs optionnel), *vrkṣá idám* : voilà la seule manière dont on puisse assurer l'accentuation correcte à la première forme (tandis que, pour la seconde, on voit le ton 3.1.3 sur le suffixe <*kamī*>, Uṇ. 596). – Ex. (b) « 8.2.5 *siddha* devant 6.1.109 » : lors du *saṁdhi* externe *gāṅge anūpe* > *gāṅge'nūpe* selon 6.1.109, l'*é* procurable par 8.2.5 au Loc. sg. de *gāṅgā-* (ton 3.1.3 sur <*aṅ*> 4.1.83, dont est suffixée la base *gāṅgā-*) doit valoir comme « réalisé » de manière à achever, comme ci-devant (a) par 1.1.50, *gāṅgé'nūpé* (*anūpá-* < *anu-āp-*, composé 2.2.18 vt. 4 en liaison avec 5.4.74 et 6.3.98 : ton selon 6.2.189), d'où, seulement, l'accentuation optionnelle *gāṅge'nūpé* selon 8.2.6. – Ex. (c) « 8.2.5 *siddha* devant 6.1.173 » : dans le participe présent de *tud-* (dh. 6.1 : *tudā*), à savoir *tud-á-at-* (avec <*śa*> 3.1.77, tonique selon 3.1.3, et <*śatr*> 3.2.124, atone en l'occurrence selon 6.1.186), on a *tudat-* avec le substitut-unique *a* selon 6.1.97, *tudát-* donc selon 8.2.5; au fém., on y ajoute un élément extérieur, c.-à-d., le suffixe <*n̄p*> 4.1.6 (qui est, en soi, *-ī-* atone selon 3.1.4), auquel moment, à moins qu'on ne procède à *tudā.n.t-ī-* selon 7.1.80, il y aura lieu d'envisager le *sū*. 6.1.173 enjoignant le ton suffixal *-ī-* après une base participiale en *-át-* (ANTODĀTTĀT, reconduit de 169); à ce dernier stade, l'accentuation due à 8.2.5, soit *tudát-*, doit valoir comme bel et bien acquise, de manière à assurer l'application de 6.1.173 et, partant, le Nom. sg. fém. *tudatī* (sans désinence par 6.1.68). – Ex. (d) « 8.2.5 *siddha* devant 6.1.158 » : dans le mot-plein (*pada*, 1.4.14) *tudanti* < *tud-á-anti*, la seule syllabe tonique concevable est la deuxième avec *á*, substitut-unique 6.1.97 susceptible de

l'accentuation 8.2.5 comme on l'a vu ci-devant (c), l'atonie radicale étant acquise dès par le *dhātupāṭha*, l'atonie désinentielle par 6.1.186; de la sorte, si le *sū*. 6.1.158, qui enseigne l'atonie pour toutes syllabes sauf une d'un mot-plein, peut avoir sens vis-à-vis de *tudanti*, il faut absolument que l'*á* dû à 8.2.5 soit considéré comme « réalisé » à l'égard dudit *sū*. – Ex. (e) « 8.2.5 *siddha* devant 8.1.28 » : pour qu'on puisse achever à titre définitif *brāhmaṇās tudanti* bel et bien par 8.1.28, ce doit être *tudānti*, avec *á* dû à 8.2.5, qui fait l'objet de l'atonie telle qu'enjointe par ce *sū*.-là; car, autrement, l'accentuation 8.2.5 risquerait de s'effectuer plus tard sur la forme verbale personnelle atone selon 8.1.28 : on aurait à tort *brāhmaṇās tudanti* 8.1.28 > *brāhmaṇās *tudānti** 8.2.5.

Après avoir ainsi signalé, avec les vtt. 1-2, les cas où l'accentuation 8.2.5 ne peut se soumettre au *sū*.-gouvernant 8.2.1, on va poursuivre, toujours sous le *sū*. 8.2.6, une recherche analogue avec les vtt. 3-15, ceci d'ailleurs concernant non plus la règle distincte 8.2.5, mais désormais une règle ou une autre faisant partie des Chapitres 8.2-4. Parmi les cas de douze espèces que relèvent ces vtt., le Bh. réfute trois espèces en termes explicites, tandis que huit des espèces restantes se trouvent reproduites, à la suite des vtt. 1-2 tels que nous les avons vus, par la *Kāśikā* sous le *sū*. 8.2.3. Car, en préconisant de scinder ce dernier *sū*. après NA, la *Kāśikā* veut y voir posée en principe une prohibition du *sū*.-gouvernant 8.2.1, prohibition qui sera précisée à titre illustratif (*prapañca*) par MU NE d'abord (cf. ci-dessus 3^e alinéa), ensuite par ces dix vtt. qu'elle y a remplacés du *Mahābhāṣya ad* 8.2.6 : vtt. 1-2 « 8.2.5 *siddha* devant 6.1.78, 6.1.109, 6.1.173, 6.1.158 et 8.1.28 » (cf. alinéa précédent); vt. 3 « 8.2.23 *siddha* devant 6.1.114 »; vt. 5 « 8.2.28 *siddha* devant 6.1.101 »; vt. 7 « 8.2.45 *siddha* devant 8.2.36 », « 8.2.55 *siddha* devant 6.1.205, 4.4.7 et 7.2.35 »; vt. 11 « 8.2.107 *siddha* devant 6.1.73 »; vt. 12 « 8.4.40 *siddha* devant 8.3.29 »; vt. 13 « 8.4.54 *siddha* devant 6.4.120 »; vt. 14 « 8.4.58 *siddha* devant 8.4.47 »; vt. 15 « 8.2.21, 33, 56 et 75, chacun *siddha* devant 8.1.4 ».

Il nous est certes exclu, faute d'espace surtout, d'entrer dans les détails point par point comme nous l'avons fait pour les vtt. 1-2. Seulement, pour de diverses raisons, il n'en apparaît pas moins nécessaire de commenter ces quatre vtt. quoique sommairement : – (vt. 3) Pour le Voc. sg. védique de *hari-mat-*, on a selon 8.3.1 *harivar* = *harivar*^o < *harivan*^o 8.2.23 < *hariva.n.t*; si, dans *harivar medinam*, l'amuïssement dû à 8.2.23 valait conformément à 8.2.1 comme « non réalisé », c.-à-d., sous son aspect original *t* qui n'est pas « sonore », à l'égard du *sū*. 6.1.114 enjoignant le passage de *r* (<*ru*>) à *u* devant une « consonne sonore » (<*haś*>), on se trouverait dans l'impossibilité de justifier (par un passage tel que *harivar* > *hariva.u* 6.1.114 > *harivo* 6.1.87) la teneur védique attestée « *harivo medinam tvā* » (ainsi, TS 4.7.14.4). – (vt. 5) Dans *a.lau-i.s-ī.t*, aoriste de *lū-*, l'amuïssement de *s* selon 8.2.28 est à considérer comme « réalisé » quand on envisage d'appliquer le *sū*. 6.1.101 : *i*^o *ī* passant ainsi à *ī* par 6.1.101, on obtiendra bel et bien *alāvīt*. – (vt. 12) Il est convenu que la racine *ścyut-* soit primordialement à *s* initial, ceci

afin qu'on puisse expliquer la forme *madhuk-* en tant que dérivé primaire tiré du radical dénominateur fondé lui-même sur le composé *madhu-scyut-*; en admettant même que la palatalisation *s > ś* selon 8.4.40 se soit effectuée dès le stade du *dhātupāṭha* (1.41 *ścyutir*), il y a lieu de certifier que cette initiale *ś* est à prendre pour « réalisée » à l'égard du *sū*. 8.3.29 enseignant l'accrétion initiale par *dh* d'un mot à *s* initial : autrement, à partir de *raḍ* (Nom. sg. du nom racine *raṭ-*) *ścyotati*, on aboutirait non à *raṭ ścyotati* comme il convient, mais à *raṭ *ścyotati** (8.4.55 < *chśc...* 8.4.40 < *dh.sc...*) par l'application erronée de 8.3.29. – (vt. 15) Quand on va répéter selon 8.1.4, au sens itératif ou distributif, le mot *galaḥ* résultant du passage optionnel de *r* à *l* selon 8.2.21, *l* est à considérer tel quel et non sous son aspect original *r* : on a donc *galo galaḥ*, jamais **galo garaḥ**.

Abordons maintenant les vtt. dont la réfutation patañjalienne a dû dicter la non-reprise par la *Kāśikā* sous 8.2.3 : – vt. 4 « 8.2.84 *siddha* devant 6.1.113 », additif dispensant ce dernier *sū*. des énoncés APLUTĀT et APLUTE : au Voc. sg. optionnel de *su-srotas-*, soit *susrotā3r*, devant *atra* par ex., la non-application du passage *r > u* 6.1.113 sera assurée pour peu qu'on y reconnaisse tel quel le *phuta ā3* dû à 8.2.84, de manière à ne pas satisfaire AT-O « après un *a* » de ce *sū*-là; mais Bh. : mieux vaut maintenir intact le *sū*. 6.1.113 que poser pareil additif, le cas étant bien réglé par ATO... APLUTĀT « après un *a* qui n'est pas prononcé avec *pluti* ». – vt. 6 « 8.2.29 *siddha* devant 8.2.23 » : autrement, dans *kāṣṭha-takṣ-* par ex., la finale *ṣ* risquerait de s'amuir selon 8.2.23, l'amuïssment 8.2.29 du *k* qui précède étant alors à traiter comme « non réalisé », donc comme une consonne *k*, en sorte qu'on se trouverait dans l'impossibilité de former *kāṣṭhataṭ* au Nom. sg.; mais Bh. : tout cela est réglé par le 8.2.1 vt. 2 qui signale que, s'agissant d'un groupe consonantique de part et d'autre, 8.2.23 constitue la règle générale (*utsarga*), 8.2.29 la règle particulière (*apavāda*, vu S-KU- qualifiant SAMYOGA-), celle-ci entravant celle-là conformément à la pbh. 62. – vt. 8 « 8.2.72 *siddha* devant 6.4.14 », additif dispensant ce dernier *sū*. de l'énoncé ADHĀTOḤ : au Nom. sg. de *parṇa-dhvaṃs-* par ex., soit *parṇa-dhva°s-o* (par 6.4.24 et 6.1.68), la non-application de l'allongement pénultième 6.4.14 sera assurée pour peu qu'on y reconnaisse tel quel le *d* remplaçant la finale *s* selon 8.2.72, de manière à ne pas satisfaire la condition AS-ANTA- « (base) terminée par *as* »; mais Bh. : mieux vaut maintenir intact le *sū*. 6.4.14 que poser pareil additif, ladite condition, puisqu'elle est bel et bien complétée par A-DHĀTU- « et qui ne relève pas d'une racine », n'étant évidemment pas satisfaite par (*parṇa-*)*dhva°s-*.

Reste le cas des vtt. 9-10 : – « (Il y a lieu de signaler que) le passage (de *de*) à (*m*)*ī* 8.2.81, ainsi que celui (de *de* ou *dau*) à (*m*)*ū* 8.2.80, concernant (l'un et l'autre le pronom) *adas-*, (sont *siddha* à l'égard des *sū*. 6.1.78 et 109) en présence d'une voyelle appartenant à un mot extérieur » (vt. 9), « et (qu'ils sont *siddha*) à l'égard (de l'obtention) du n. t. *pragrhya* selon 1.1.12 » (vt. 10). Or, ce n. t., ainsi obtenu une fois pour toutes, n'aura de fait pour mission que de mettre en œuvre

le sū. 6.1.125, de manière à mettre lesdits *ī* et *ū* à l'abri de toutes les modifications de *saṃdhi*, dont celles conjointes par 6.1.78 ou 109 : autant dire que le vt. 10 a une portée nettement plus large, bien susceptible d'englober celle du vt. 9. Insistera-t-on dès lors sur la suppression du vt. 9, d'autant plus qu'on a eu l'occasion tout à l'heure de prétendre supprimer un énoncé pāṇinéen en vertu d'un vt. (cf. alinéa précédent, vtt. 4 et 8)? – Quant à la suite, qu'on veuille s'en rapporter à mon récent article « Sur une formule patañjaliennne : *na cedānīm ācāryāḥ sūtrāṇi kṛtvā nivartayanti* », *Indologica Taurinensia*, V-VI, p. 215 *sqq.* Soulignons que ces vtt. 9-10 en soi ne sont point réfutés par Patañjali mais que, partisane d'une autre vue sur le caractère *siddha* en question ici, la *Kāśikā* ne les incorpore pas sous 8.2.3 : cf. là-dessus Ōjihara et Renou, *La Kāśikā-Vṛtti...*, I, p. 55.

On the Word 'kuṭīlikā', "Poker, Pickaxe"

Pāṇini 4.4.18

By four *sūtras*, 4.4.15-18, Pāṇini deals with the secondary derivation in the sense: "one who fetches by means of which" ('*tena*', 2, '*harati*', 15)¹. The form derived accordingly is, to be sure, an agent noun but, differently from that due to the three rules which precede ('*jīvati*', 12), it cannot imply any specific profession.

The nominal bases in question, susceptible to denote some or other instrument and the secondary suffixes respectively prescribed are: — (15) words registered in the *gaṇa* '*utsaṅgādi*': -*ikā*-, with *vṛddhi* initial of the base ('*thak*', 1); — (16) words registered in the *gaṇa* '*bhastrādi*': -*ika*-, with accent initial of the base ('*ṣṭhan*'); — (17) word *vīvadha* —: either one of the said -*ikā*- and -*ika*-; — (18) word *kuṭīlikā*:-*ā*-, with *vṛddhi* initial of the base ('*aṇ*').

But what kind of "instrument" is really meant by each one of the nominal bases mentioned above? To this very question, basic as it seems to us but which the *Mahābhāṣya* passed by², subsequent commentators are found strangely of little help, remaining utterly silent over the "words *utsaṅga*-, etc." while, as for the rest, tending sometimes to our confusion. Hence a modern attempt of interpretation as proposed by V. S. Agrawala identifying four words of the said group (*utsaṅga*-, *uḍupa*-, *utpata*-, *piṭaka*-) and two of the following *gaṇa* (*bhastrā*-, *bharaṭa*-) as denoting so many (primitive) means of waterway transportation: "dug-out float", "coracle", "skin-raft" and the like³. On the part of the late great savant of

¹ P. 4.4.15 '*haraty utsaṅgādibhyaḥ (thak 1; tena 2)*'; 16 '*bhastrādibhyaḥ ṣṭhan (tena, harati 15)*'; 17 '*vibhāṣā vivadhāt (thak, ṣṭhan 16; tena, harati)*'; 18 '*aṇ kuṭīlikāyāḥ (tena, harati)*'. Abbreviations used in the notes: — Am[ara, ed. Poona Or. Ser. No. 69]; — Bh[oja, *Sarasvatīkaṇṭhābharaṇa*]; — Bh[āṣā-V[r̥tti]; — B[āla]-M[anoramā]; — C[āndra]; — g[aṇa. ed. Bōhtlingk]; K[āśikā, ed. *Prachya Bharati Ser. 4*]; — N[yāsa, same ed. with K]; — P[āṇini-sūtra]; — P[rakriyā]-K[aumudī]; — P[ada]-M[añjarī, same ed. with K]; — Pr[auḍha]-M[anoramā]; — P[rakriyā]-S[arvasva]; — S[jiddhānta]-K[aumudī]; — T[attva]B[odhinī].

² Out of the present section of Grammar, the only question discussed in the *Mahābhāṣya* is to know whether the mention '*vivadha*-' (17) is capable or not of connoting *vīvadha*-. Though this discussion itself is far from our present concern, it may be worthwhile to note that, in conformity with Patañjali's *siddhānta* (siding with the *vārttika*), the *sūtra* was reformulated first by C (3.4.16: '*vivadhavīvadhād vā*'), then by K: '*vibhāṣā vivadha-vīvadhāt*'. This last formulation is followed by the subsequent Pāṇinians, except SK with its sub-commentaries.

³ Cf. V. S. Agrawala, *India as Known to Pāṇini* (Lucknow, 1952), p. 156. The words

Lucknow, had such an idea for its origin the presence of *uḍupa-* “raft” in the *gaṇa* ‘*utsaṅgādi*’, as well as *Kāśikā*’s gloss ‘*haratir deśāntaraprāṇe vartate*’ (“to fetch” = “to transport elsewhere”)?

Agrawala’s view is no longer tenable, I believe, now that we owe to Gotō Toshifumi a penetrating study of the word *utsaṅga-* “lap”⁴. According to this compatriot friend of mine, parallelly with English ‘*lap*’ (German ‘*Schoss*’, still more pertinently), it is only by secondary extension that a part of human body came to be thereby denoted, *utsaṅga-* having been said primarily of a part of garment which, somewhat like our “apron”, would serve as a provisional wrapper of things just procured, such as pieces of wood or tufts of grass as the case may be. As is demonstrated most convincingly by the brilliant writer, it is exclusively in this original meaning that the word *utsaṅga-* is attested throughout its Vedic occurrences while, in Pali, an analogous sense (“fold of garment, serving as bag or pocket”) is well perceptible in half of the occurrences of *ucchaṅga*⁵.

Within the classical Sanskrit literature itself, *utsaṅga-* as a provisional wrapper is noticeable at least in one passage of the so-called *Bhāsa-nāṭaka-cakram*: ‘*visāḍadaraṃ ucchaṅgaṃ karehi*’ (*Pratimānāṭaka*, i, 4/5)⁶, says Sītā when recompensing with her own ornaments (*ābharaṇāni*) a female servant who has brought her a happy news. Curiously enough, this scene where *utsaṅga-* is involved seems to me to corroborate the second half of Haradatta’s gloss over Pāṇinian ‘*harati*’ under 4.4.15: ‘*harati = nayati, upādatte vā*’⁷. For, what the servant does by means of her *utsaṅga-* “expanded”, it cannot be but “to receive” (*upādatte*) the ornaments she is now offered. Isn’t it then natural for us to presume that the words listed in the *gaṇa* *utsaṅgādi* denote, in principle, so many types of “recipient, vessel, carrying means”, rather than of “boat, means of transportation” with Agrawala, all the more so since any other meaning than “basket” is hardly conceivable as to one of those words, namely *piṭaka*-⁸?

As in the case of *utsaṅga-* (4.4.15), the meaning of *bhastrā-* (4.4.16) is to be determined in accordance with the Vedic occurrences of the word: it must be “leathern vessel” intended, as is well known, primarily for carrying water⁹.

quoted here are, respectively. g. 27.1,2,3,6; g. 169.1,2.

⁴ Cf. Gotō Toshifumi, “Ai *utsaṅgā-* und Verwandtes” in: *Münchener Studien zur Sprachwissenschaft* Heft 39, 1980 (pp. 11-36).

⁵ Cf. *A Critical Pāli Dictionary*, Vol. II, s. v. (article due to W. B. Bollée).

⁶ Occurrence duly registered by Gode = Karve, *Apte’s Dictionary*, rev. and enl. ed., s. v. *utsaṅga*: “spread out the garment on the lap”.

⁷ Similarly *PS*, *PrM* and *TB*.

⁸ On my part, *uḍupa-* (g. 27.2) designating a particular vessel remains a sheer hypothesis which, to be sure, requires a future verification on the basis, most probably, of the Vedic ritual texts. However it may be, I do not think the word means here “raft” any more than “moon”.

⁹ Rightly *PrM*: ‘*bhastrā carmavikāraḥ, yena... jalādikaṃ... nīyate*’.

Haradatta's comment '(*carmavikārah*) *yena dhānyādikam nīyate*' may be somehow tolerable, but he is certainly wrong in his prior remark: '*bhastram* (*sic*) = *carma-vikārah*, *yena lohādi dharmāyate*',¹⁰ for it would be monstrous to see in "bellows" an instrument with which one "carries" (air or wind?)! Likewise, for the rest of the *gaṇa bhastrādi*¹¹, we may well imagine so many kinds of "recipient, vessel", solely with this reserve that such words as *śīrṣa/e-bhāra-* or *aṃsa/e-hhāra-* can have meant some or other accessory device, like "cushion" by any chance, helping to carry burdens on the shoulders or on the head.

This last reserve is motivated, on my part, by the presence of *vīvadha-* in the following *sūtra* (4.4.17)¹². Known as early as in the *Taittirīya Samhitā*¹³, the word designates "shoulder-yoke for carrying burdens" with no doubt whatsoever: '*ubhayato baddhaśikyo 'msavāhyaḥ kāṣṭhaviśeṣaḥ*', as it is explained by several later commentators¹⁴. Attention is here drawn to the fact that the term *vīvadha-* applies essentially to the "pole" or "yoke", which does not constitute a "recipient" in itself, and only secondarily to the contents of its two "swinging baskets". (*śikya-*, which is by definition a "recipient, vessel"). For all that, let us be clear, a "shoulder-yoke" is as well qualified for the condition '*tena harati*', "by means of which one fetches", recurrent since 4.4.15 while, throughout the *sūtras* 15-17, '*harati*' must have for its implicit agent a human being and for its implicit object, any kind of goods and articles familiar in the human life (such as wood, grass, ornament, water or grain referred to so far).

Such is no longer the case with the rule closing the section, 4.4.18 where the nominal base in question is *kuṭīlikā-*, so that the *Kāśikā* and subsequent commentaries are right in so far as they thought it necessary to illustrate the situation with a particular direct object of '*harati*'. Now, according to them, the word *kuṭīlikā-* means on the one hand (a) "crooked movement, deceitful gait" (*vakragati-*, *Kāśikā*, to begin with)¹⁵. The meaning thus alleged may perhaps be associated with this sole occurrence of the word elsewhere attested: used three

¹⁰ Exactly the same is *PrM*'s prior remark.

¹¹ *Viz.* g. 169.2 *bharaṇa-*, 3 *bhāraṇa-*, 4-7 (words being quoted).

¹² Cf. note 2 above.

¹³ Cf. Böhtlingk = Roth, *pw*, s. v. *vivadha-*.

¹⁴ Thus *PM*, similarly *SK*; '*ubhayato baddhaśikyo bhāraṇaḥ*', *PS*. Practically accordant with *Am* (3.3.96ab '*paryāhāraś ca mārgaś ca, vivadhau vīvadhau ca tau*'), *K* assigns to the word(s) these two meanings: "road" and "yoke for burden" ('*vivadha- vīvadha- śabdau... pathi paryāhāre ca vartete*').

Equation with *paryāhāra-*, word inattested itself, subsists in *N. PM* and *BhV*. *N.* as presented in the current ed., '*paritaḥ sa hriyate iti paryāhāraḥ, maṇḍalādikam ucyate*' is to be emended seemingly as follows: *parita āhriyate maṇḍulādikam iti paryāhāra ucyate*'.

¹⁵ *Bh* '*kuṭīlā- gati-*', *BhV* '*kuṭīlikā- gati-*', *PK* = *K*, *PS* '*kuṭīlagamana-*', *SK* '*vyādhānām gativīśeṣaḥ*'.

times as a stage direction in the *Vikramorvaśīya*, Act IV, Apabhraṁśa section, the word signifies a particular type of dance (accompanied, seemingly, with a song in particular Apabhraṁśa metre thus named)¹⁶. But, apart from the question to know if a “gait” is in fact passable for an “instrument”, we are at a loss to find the “gait” attributed to a “deer” (*mṛga-*) in some commentaries (*Kāśikā*, for one)¹⁷, but to a “hunter” (*vyādha-*) in others (*Siddhānta-Kaumudī*, quite explicitly)¹⁸. Whichever it may be, ‘*kuṭīlikā(yāḥ)*’ as denoting a “gait” would make it inevitable to take ‘*harati*’ in its secondary and figurative sense, viz. “to entice, allure”, with a sentient being for its direct object. We shall come back to the topic *mṛga-* vs. *vyādha-* later on.

The commentators are, on the other hand, almost unanimous in giving *kuṭīlikā-* this another sense¹⁹: (b) “blacksmith’s tool” (*karmārāṇām... lohamayī yaṣṭih, Kāśikā*) — while illustrating the *sūtra* 4.4.18 with this stock phrase: ‘*kuṭīlikayā haraty aṅgārān kauṭīlikāḥ karmārah*’. “One who fetches (say,) charcoal by means of a (tool called) *kuṭīlikā-* is (designated by the secondary derivative of this last word, derivative formed with suffix ‘*an*’ by virtue of the present rule, namely) *kauṭīlika-*, said (for example) of a blacksmith (when he is actually engaged in the particular task as stated above)”²⁰. For what purpose, then, does one “fetch charcoal” with a *kuṭīlikā-*? It is for animating fire in a furnace, *aṅgara-* being

¹⁶ Cf. H. D. Velankar, *The Vikramorvaśīya of Kālidāsa* (New Delhi, 1961), p. LXXXV f.

¹⁷ Also *Bh*, *BhV* and *PS* citing an *udāharaṇa* somewhat like ‘*kuṭīlikayā harati mṛgo vyādham kauṭīlika mṛgaḥ*’ (sic *K*). *BhV* ends by showing this second example (based always on the sense ‘*kuṭīlikā-gati-*’ and drawing attention to the feminine form in *-ī*, ‘*ñip*’ 4.1.15, of the secondary derivative in question). ‘*kauṭīlikī veśyā*’. “A woman, harlot (for example), who captivates (and ruins people) by fraudulent means is called *kauṭīlikī*”: Not only Pāṇini’s mention *harati*’, but also ‘*gati-*’ of the gloss, are to be taken here in their respective sense purely figurative.

¹⁸ *SK*: ‘*kuṭīlikayā harati mṛgān... kauṭīlika vyādhaḥ*’. Similarly *PK*. Differently from *K*, *PM* seems to have been already of this very view, when glossing *kuṭīlikā-* by “tortuous approach of hunters”: ‘*kuṭīlām vyādhanām upakramaṇam*’ (as I emend the current ed.: ‘*kuṭīlavyādhanām upakramaṇam*’). Thus, proceeds *PM*, *kuṭīlikā-* constitutes a technical term of pejorative connotation, being derived from *kuṭīla-* by virtue of P. 4.3.75: ‘*saṃjñāyām kan (kutsite 74)*’. In this last regard, however, Haradatta is curiously mistaken since the alleged suffix ‘*kan*’ must produce **kuṭīlaka-*, **kuṭīlakā-* in feminine (with ‘*āp*’ 4.1.4). Cf. notes 23 and 28 below.

¹⁹ With the sole exception of *BhV*: cf. note 17 above. Likewise, strangely enough, S. M. Katre, *Dictionary of Pāṇini* (Pt. I, Poona, 1968), s. v. *kuṭīlikā-*, gives “*crouching; coming stealthily*” and nothing more.

SK: ‘*karmāropakaraṇabhūtam loham*’, cf. notes 24 and 26 below.

²⁰ Don’t conclude from this *udāharaṇa*, as Agrawala (*op. cit.*, p. 234) seems to do, synonymy of *kauṭīlika-* with *karmāra-*, “blacksmith” implying no doubt a profession: cf. the very beginning of the present article.

necessarily "(dying out) embers" here while "to fetch", 'harati', needs be "to rake (out of the furnace)". For, although the word *kuṭīlikā-* in such a context is as yet attested nowhere else (any more than its derivative *kaṭīlika-*), a significant use of *kuṭīla-* has got met with in a Buddhist text!

saṃkalpa-kāṣṭha-prabhavaḥ spr̥hā-kuṭīla-vegavān,
tr̥ṣṇā-ghṛta-prasikto 'yaṃ rāgāgnir atidāhakaḥ. (*Dharmasamuccaya*,
 VII, 14)²¹

"Sprung from wood, 'fancy' by name, agitated by a *kuṭīla-*, namely 'yearning' and sprinkled with ghee, called 'cupidity', the fire of 'passion' is now found enormously burning".

Here, serial metaphor commanding, we cannot but take *kuṭīla-* not for an adjective but for a substantive, standing probably for '*kuṭīla-daṇḍa-*' serving undoubtedly as a "poker"²². The work in question is an anthology of the 7th century, but the stanzas therein contained go back to an earlier canonical work, *Smṛtyupasthāna-Sūtra* lost in its Sanskrit original but of which we do have a Chinese version executed in 542-543 A. D.

Whereas any "bent stick" of wood may have been called *kuṭīla-* if only used for raking out fire, by *kuṭīlikā-* was rather meant, it seems, a distinct tool fabricated as such²³, oftenest out of iron, for a similar use amongst other purposes. How is this shaped? It is "crooked", probably not along its whole length, but because of its hooked tip: '*agre vakrā... lohādimaṃyī... yaṣṭih*', as Bhoja glosses '*kuṭīlikā-*' under the corresponding rule (4.4.67) of his *Sarasvatīkaṇṭhābharaṇa*. It must be a single-limbed implement as the name suggests, and not exactly "tongs" although Bhoja and some later commentators equate *kuṭīlikā-* with *saṃdamśa-*²⁴. Needless to say, S. C. Vasu was wrong in rendering the term by "forge" in his English translation of the *Aṣṭādhyāyī* (as well as of the *Siddhānta-Kaumudī*)²⁵.

It is more than plausible that such a tool served a blacksmith for other

²¹ Lin Li-Kouang (ed.), *Dharma-Samuccaya : Compendium de la Loi*, Pt. II (Paris, 1969), p. 109.

²² The point escaped notice not only of the Chinese and Tibetan translators, but of the editor Lin himself. My warm thanks are due to Dr. Nakatani H., with whom I have been working for years over this Buddhist anthology, for having hit, himself the first, upon the Pāṇinian term now discussed, *kuṭīlikā-*!

²³ It is, paradoxically, *PM*'s wrong reference to P. 4.3.75 (cf. note 18 above, *in fine*) which prompts me to this conjecture.

²⁴ *Bh*: '*agre vakrā... lohādimaṃyī saṃdamśākhyā yaṣṭih*'; *BM*, cf. note 26 below. Agrawala, *loc. cit.*, renders *kuṭīlikā-* by "tongs".

²⁵ Adopted in *Apte's Dictionary*, this wrong rendering persists in Gode = Karve's rev. and enl. ed.

purposes, too, than raking out his fire, thus for manipulating what he was tempering in the forge, a sword for example. Of *Kāśikā*'s gloss on '*kuṭīlikā*-' , the portion of which we find but too little echo with the subsequent commentators²⁶, viz. '*(karmārāṇām) āyudhakarṣaṇī (lohamayī yaṣṭih)*', will claim such a conjecture that it may somehow make sense.

So far, for the meaning (b) given traditionally to the word. Solely, another conjecture occurs to me, so as to lead me back to the meaning (a) which I laid aside as highly spurious. Is a *kuṭīlikā*- in the sense (b), that is, a hook-tipped iron bar or, in a more primitive fashion, even a crutched wooden stick, not serviceable for a hunter to "carry" (home by dragging) the deer he has brought down? If it is, as I believe with our "pickaxe" in mind, we may well expect to see, besides the *udāharaṇa* already quoted in connexion with the sense (b), another one parallel in nature like the following: **kuṭīlikayā harati* mṛgān *kauṭīliko* vyādhaḥ*! "One who fetches (say.) deer by means of a (tool called) *kuṭīlikā*- is (...) *kauṭīlika*-, said (for example) of a hunter (...)"²⁷.

To conclude, I cannot help imagining that a hypothetical "Authorised Commentary" transmitted orally, *vyākhyāna*- in Patañjalian terminology, had originally those two *abhiṣikta-udāharaṇas* followed by a gloss '*kuṭīlikā = vakra-*yaṣṭih**, *karmārāṇām (...?) lohamayī yaṣṭis cocyate*'; that, for *vakra-*yaṣṭi**- meaning purely and simply "crutched (wooden) stick", there arose accidentally a wrong reading '*vakra-gati*-' so as to necessitate an arbitrary change of the first *udāharaṇa*, the one which I have just suggested, into the form shown in the *Kāśikā*: '*kuṭīlikayā harati* mṛgo vyādhaḥ *kauṭīliko* mrgaḥ'! Pāṇini himself is believed to have understood nothing other than "pickaxe, poker" when enouncing '*kuṭīlikā*-' in his rule 4.4.18²⁸.

²⁶ Solely *BM* (commenting *SK*, cf. note 19 above): '*karmāro lohakāraḥ, tasya yad aṅgāra-tapta-lohādi-grahaṇa-sādhanaṁ lohavikārabhūtaṁ saṁdamśāparanāmadheyam, tad api kuṭīlikā*'.

²⁷ Synonymy of *kauṭīlika*- with *vyādha*-, "hunter", is also excluded: cf. note 20 above.

²⁸ As for the derivation of the word from *kuṭīla*-, the question remains open. For, whereas the secondary suffix in question must be '*than*' (never '*kan*', cf. note 18 above, *in fine*) — *-ika-* (7.3.51) susceptible of feminine in *-ā-* ('*āp*' 4.1.4) —, no Pāṇinian rule enjoining '*than*' turns out to be applicable here!

Sur un manuscrit médico-démonologique en provenance de Bāmiyān

Dans le courant de l'année 1974, semble-t-il, une grande feuille de manuscrit a été découverte dans le bras gauche du Grand Buddha (35 m.) à l'est de Bāmiyān, alors en réparation¹. Aucun compte-rendu n'a jusqu'ici été fait de cette découverte, la région ayant été depuis lors dans une situation confuse qu'on ne peut que déplorer. Il y aura, partant, intérêt à signaler l'existence d'une photo du manuscrit en question, photo détenue par la Mission Archéologique en Afghanistan de l'Université de Kyōto, dont le chef à l'époque, M. Higuchi T., eut la chance fortuite d'être autorisé à photographier le manuscrit à peine parvenu à l'Institut Archéologique Afghan de Kaboul. Or, il y a un an seulement, cette photo eut l'heur d'attirer l'attention de mon jeune ami M. Nakatani H., qui, tout en poussant ses propres recherches, notamment paléographiques, sur ce document², eut aussitôt l'obligeance de me faire bénéficier des renseignements que l'on trouvera ci-dessous.

La photocopie, qui ne permet certes de déterminer ni la dimension ni les matériaux du feuillet original, en atteste du moins le format qui est allongé, une dizaine de fois plus étendu en longueur qu'en largeur : un format donc qui ne serait guère concevable que de la feuille de palmier. Outre que chacun des deux folios présente 4 lignes contenant chacune de 60 à 75 syllabes (*akṣara*), la feuille paraît être mutilée de son bord gauche qui devait aménager, pour chaque ligne, une dizaine d'*akṣara* de plus au recto, une quinzaine au verso : il se peut que la feuille ait été arrachée à un paquet (*pothī*) doté d'un trou de reliure au sixième de sa longueur, à gauche³. Quant à l'écriture de ce manuscrit, l'affinité est sensible

¹ J'adresse mes plus vifs remerciements à M. Gérard Fussman qui a non seulement daigné me prodiguer quantité d'information indispensable, mais intervenir avec succès auprès des autorités afghanes pour qu'elles voulussent bien m'autoriser à publier le présent article. Quant aux matériaux archéologiques (dont un petit fragment de manuscrit) trouvés en 1972 dans l'autre bras du même Grand Buddha, cf. le compte-rendu signé de M. Fussman lui-même et paru en 1974 dans la revue *AFGHANISTAN*. Mes remerciements sont à la fois dus à M. Hubert Durt pour avoir bien voulu mettre au point la présente rédaction française.

² Les résultats obtenus ne tarderont pas à paraître en détail, dans un gros recueil que M. Higuchi prépare sur Bāmiyān (en japonais).

³ Comme on le verra dans notre texte présenté ci-dessous, la feuille se termine par le diagnostic de la 3^e espèce de *graha* alors que, pour chacune des 9 espèces en tout, il faudrait qu'il y ait non seulement le diagnostic (*rūpa*) mais encore la thérapeutique (*cikitsita*), ceci en réponse à la demande formulée (8bc) bien par avance. Il y a, partant, lieu de croire que, pour

avec, d'une part, la graphie appartenant au V^e s. et que L. Sander désigne par « Gupta-Alphabete der Gruppe B, Alphabet k »⁴ et, d'autre part, avec celle usitée dans les Parts IV-VI du célèbre *Bower Manuscript*⁵, graphie attribuable au VI^e s. d'après A. H. Dani (plutôt qu'au IV^e s. comme Hoernle l'affirmait)⁶. De la sorte, dans le présent manuscrit, M. Nakatani reconnaît une graphie qui, quoiqu'étant issue de l'« Alphabet k » au même titre que celle de la seconde moitié du *Bower Manuscript*, s'est différenciée de cette dernière tout en évoluant dans une autre direction. Bref, au point de vue paléographique, le manuscrit en question peut être supposé dater du VI^e s.

Dans le sillage de mon ami qui procédait au déchiffrement, *akṣara* par *akṣara*, de la photocopie, il m'a été aussi agréable que relativement facile, tantôt exaltant tantôt amusant même, de restituer un texte dont la langue est le sanskrit normal à certaines singularités près, et qui, étant donné la mention tant de « voyants » médecins légendaires (*maharṣi*) que de plusieurs *graha* ou « diables saisisseurs », porte de toute évidence sur la *bhūtavidyā* ou « démonologie » en tant qu'une des « huit branches » (*aṣṭāṅga*) censées avoir constitué la médecine indienne. Contre mon attente, toutefois, un tel texte s'est avéré non identifiable à travers les littératures connues de l'Inde, ceci à l'avis même d'illustres spécialistes de la médecine indienne, tels le regretté professeur J. Filliozat ou M. R. E. Emmerick, auprès de qui je m'étais renseigné⁷. Que ledit état de choses serve par avance d'excuse suffisante pour que l'auteur de ces lignes, un pur profane en la matière, se permette de multiplier de capricieuses observations à partir du texte restitué que voici !

Texte

Type romain : leçon estimée sûre – Type italique : leçon sujette à caution – () : lacune ou omission comblée à titre conjectural – <, > : pause à présumer probablement – <ital.> : ajout que nécessiterait la normalisation – .m. : consonne épenthétique – * : *sic* MS – ^ : coalescence vocalique accusée (régulièrement) entre mots ou, le cas

constituer un manuscrit complet, la présente feuille a dû être suivie d'au moins deux autres feuilles d'une dimension analogue.

⁴ Cf. *Palaeographisches zu den Sanskrithandschriften der Berliner Turfansammlung*, Wiesbaden, 1968, p. 114 sqq.

⁵ A. F. R. Hoernle, *The Bower Manuscript* (= *Archaeological Survey of India*, New Imperial Series, Vol. XXII), Calcutta, 1909.

⁶ Cf. A. H. Dani, *Indian Palaeography*, Oxford, 1963, p. 148 sqq.

⁷ En même temps que je remercie M. Emmerick d'avoir été jusqu'à consulter M. G. J. Meulenbeld en la matière, je voudrais dédier ce modeste article à la mémoire vénérée du grand maître parisien hélas disparu le 27 octobre 1982.

échéant, entre membres de composé (pour en faciliter l'interprétation).

- (recto 1) X X X X X X X X X X (upa)jīvite /
 nīlābhi(r) vanarājībhiḥ samantād avaguṇṭhite // 1 //
 bahi(h) puṃskokilaravai(h) samantād upanādite /
 svargāya paramadvāre vipranādopanādite // 2 //
 anūpe 'tapta-sāntāp-ke śara-padmôtpalākule /
- (recto 2) maharṣayo X X X X X X X X X (utta)māḥ // 3 //
 KāśyapĀtreya-Maudgalyā. m. Agniveśyo <,> Parāśaraḥ /
 Agastyo <,> Kṣārāpāṇiś ca Bhadrāśaunaka. m. eva ca // 4 //
 sukhopaviṣṭā niyatā<h> kṛtajāpyā<h> kṛtakṣaṇā<h> /
 teṣāṃ kathā prādurāsī<r> prajāheto(r) maharṣiṇām* // 5 //
- (recto 3) yakṣa-rakṣa X X X X X X (ityādi-dur)vidhaiḥ /
 bhakṣyante mānuṣā<h> pāpai(r) dharmakāmā<s> tapasvina(h) // 6 //
 teṣāṃ sukhyaāya bhagavān Agastyo bhāvitātmanām /
 praśṛto <,> prāñjalībhūtā* paryapṛcchat Parāśaram // 7 //
 grahā<h> katividhā<h> teṣāṃ rūpāṇi kāni ca /
 proktāḥ <,> X X X X X X X X // 8 //
- (recto 4) X X X X X X X X /
 teṣāṃ nāmaṃ* ca rūpaṃ ca pravakṣyāmi pṛthak pṛthak // 9 //
 Deva-Nāga-grahāś caiva Yakṣa-Rākṣasa-yo(r) grahāḥ
 Piśācā<h> Pūtanāś caiva Kuṃbhāṇḍa Marutā<s> tathā // 10 //
 Gandharvā upari(ṣṭāc ca) X X X X X X X X /
- (verso 1) X X X X X X X X X X X X X X X X // 11 //
 (te)ṣāṃ rūpāṇi vakṣyāmi yathāvad anupūrvaśaḥ /
 Devagrahaṃ pravakṣyāmi yathābhūtam asaṃśayam // 12 //
 śuciḥ śucisamācāro <,> anucchiṣṭo <,> sadā priyaḥ /
 makṣikā<h> parivarjeti. m. uccaṃ sevati X X X // 13 //
- (verso 2) X X X X X X X X (sik)th(aū)danam akāhalam /
 mantrān vyāharate mandam vandanām upagr̥hṇati* // 14 //
 mahājvaraś cāviśate – kuśalāntro yadāsti – tam /

yasya. m. enāni rūpāṇi	taṃ vindyā(d)* Devatāgraham // 15 //
Nāgagrahasya rūpāṇi	pravakṣyāmy anupūrvaśaḥ /
śvasate sta(<i>bdha-nayanaḥ</i>)	X X X X X X X // 16 //

(verso 3)

X X gacchati pāntham (<i>ca</i>)	pāmsu-pāṇi(ś) ca mardati /
ābhāṣṭaḥ* paruṣo bhoti. m.	uṣṇam ca bhavate mukham // 17 //
dirgham niḥsarate jihvā	phenam ca sravate mukhāt /
yasya. m. enāni rūpāṇi	taṃ vindyāt* Pannagraham // 18 //
Yakṣagrahasya rūpāṇi	pravakṣyāmy anupūrvaśaḥ /

(verso 4)

X X X X X X X	X X X X X X X // 19 //
sandhi-prapīḍā bhavati	pārśvaśūla(ś) ca jāyate /
abaddharūpībhavati (.m.)	a) baddhāni prabhāṣati // 20 //
hasate rodāt cāpi	gātrāṇi parimardati /
Yakṣa-gra(ham <i>ca</i>) taṃ vindyā(d)*	rūpair etair vicakṣaṇaḥ // 21 //

Notation manuscrite : (2a) ° puṃ so ki la ra ve; (2c) sva rgo 'yaṃ p°; (3a) a no pe ta pte śā ntā tmā; (3b) sa re p°; (4a) ka śya pā t°; (4c) a ga styā k°; (5c) ° prā tu r°; (6d) ° svi nā; (7ab) ° bha ga vām a ga styā bh°; (7c) pra śr tā p°; (7d) ° pa rā śa raḥ; (10a) ° gra ham c°; (10b) ° gra ham; (12b) ° a na pū rvva°; (13cd) ° va rje nti mu c°; (14b) ? th? da nu ma kā ha laḥ; (14c) ma ntrām v°; (15a) ° jva raṃ mā v°; (15b) ° la ntra ya da s°; (17ab) ° pa ntham paṃ suṃ pā ṇi ca m°; (17cd) a bhā ṣṭaḥ pa ru ṣo bha va ti mu ṣ°; (20a) sa ndhi pra lā pī bha°; (20c) a va ba ddha r°; (20d) ba ddhā ni ca p°.

Note occasionnelle : (2d) Jeu de mot tacite : « brāhmane » – *dvija* – « oiseau ». (3a) « sur une rive aux eaux fraîches et sereines ». (5b) « en attendant l'heure (de la tâche) prochaine ». (14b) « (ne se sert que) de bouillon de riz non caillé ». *scil.* 13d « *sevati* »? (15b) « – lors même qu'il ne souffre point des entrailles – ». (16c) Cf. *stabdha-dṛṣṭi*-(*uragādhiṣṭhita*-), *Aṣṭāṅga*. VI.14.19. (17c) « injurié (par le passant), il se fait violent », cf. *BHSD*, s. v. *ābhāṣati*. (20a) *prapīḍā*- (= *prapīḷā*, qu'il faut lire pour MS « *pralāpī* »), mot inattesté, mais cf. *sandhi-pīḍā*-, *Suśruta* (« 1.35.4 » d'après *pw*, s. v. *pīḍā*) : « rhumatisme articulaire aigu ». (20b) *pārśva-śūla*-, « point de côté », attesté *Suśruta* VI.42.117 et *passim*.

Nous avons donc là un texte versifié de bout en bout, le mètre étant le *śloka*

normal⁸. Au début, deux stances et demie décrivent l'endroit où 8 *maharṣi* se sont réunis : c'est une rive fraîche et paisible, entourée de forêts et retentissant de chants de coucous, si bien qu'on dirait la porte suprême menant au monde céleste. Une telle mise en scène où l'on croit percevoir une tournure épicopurānique fait, pourtant, totalement défaut aux chapitres de *Purāṇa* afférents à la médecine⁹, de même qu'aux traités proprement médicaux commençant par la *Caraka-Saṃhitā* (désormais, (le) *Car.*). Le *Car.*, il est vrai, évoque très souvent une réunion de divins médecins mais, même là où est désigné le lieu d'assemblée, celui-ci ne se trouve qualifié que d'un adjectif tout au plus : ainsi « *pārśve Himavataḥ śubhe* », I.1.7 ; « *ramye Caitrarathodyāne* », I.26.6. Or, quoique d'un style de loin plus recherché, un prélude analogue se rencontre dès le début du *Bower Manuscript* (désormais, *Bow. MS*) : Pt. I, d'inspiration apparemment çivaïte et qui consiste en un opuscule spécialisé relatif à l'herbe médicinale *laśuna* ou « ail »¹⁰. Alors que ses 7 premières strophes (mètre *vasantatilaka*) sont consacrées au sommet himalayen où séjournaient 11 *muni*, bornons-nous à n'en citer qu'une seule, Str. 5 aux termes de laquelle – la pierre mythique *Candrakānta* qui y abonde, puisqu'elle est atteinte par le clair de lune émanant du *yogin* Śiva qui y réside et qui a pour diadème un croissant, se dissout en eau abondante, aussi limpide que du cristal et fraîche, même en plein jour, comme de la neige – :

*yatra trilocana- jaṭā-mukṣaikaśa-
nitya-sthitôdupati-dīdhiti-saṃprayogāt /
śītaṃ divāpi himavat sphaṭikôpalābham
ambv indukāntamaṇayaḥ pracuraṃ sravanti //*

Cette analogie quant à la mise en scène permettra-t-elle d'estimer que, de même que la Pt. I du *Bow. MS*, notre texte appartenait à ce que Hoernle appelle « the floating medical tradition »¹¹ ?

⁸ Parmi les 32 vers impairs dont la restitution est assurée, on compte : – 25 en *pathyā* ; – 3 en *na-vipulā* (2a, 7a, 16c) ; – 4 en *bha-vipulā* (5a, 15a ; 20a, c) ; – 1 en *repha-vipulā* (5c). Un taux élevé de *bha-vipulā* est sensible ici aussi bien que chez Māgha (*Śiśupālavadha*), début VII^e s. : cf. W. Rau, "Metrical Peculiarities in Bhartṛhari's *Vākyapaṭīya*" (in : *ABORI, Diamond Jubilee Vol.*, 1977-78), p. 269. Pour un sommaire grammatical, cf. ci-dessous note 29.

⁹ À savoir *Agni*, adhy. 278-302 ; *Garuḍa*, II, adhy. 146-174 ; *Viṣṇudharmottara*, adhy. 232. Cf. aussi *Mahābhārata* (cr. ed.), III, adhy. 219.

¹⁰ Si l'on voulait donner à cette œuvre le titre de « *Laśuna-kalpa* » ou un titre analogue, notre texte aurait droit à un titre comme « *Graha-kalpa* » : sur le terme *kalpa*, cf. Hoernle, *op. cit.*, p. liv. Entre ces deux, me semble-t-il, la différence de style littéraire n'est fonction que des milieux sociaux différents, sans impliquer un rapport chronologique quel qu'il soit.

¹¹ Cf. Hoernle, *loc. cit.* Si la *Hārītasamhitā* courante commence par un prélude semblable

aperçois soudain, c'est dans les milieux bouddhistes qu'on a pu alléguer à l'aise Agastya comme un médecin légendaire. Témoin la *Mahāvvyutpatti* (éd. Sakaki : désormais, *Mvy.*), Ch. CLXXVII intitulé « *Maharṣināmāni* » : les *maharṣi* qui s'y trouvent enregistrés, au nombre de 25 (3448-72), sont pour la plupart autant de voyants médecins, y compris pêle-mêle tant Ātreya avec ses 6 disciples que Dhanvantari et Suśruta, voire Agasti mis immédiatement après Kāśyapa et Kaśyapa (3455-57)¹⁷. L'origine bouddhique de notre texte, ainsi à peine soupçonnée, se confirmera quand il sera question de la liste des *graha* « saisisseurs ».

À partir de l'*Uttara-tantra* (désormais *UT* : « Appendice »), Livre VI parachevant le *Suś.*, la médecine classique divise les *graha* en deux catégories tout à fait distinctes – *bhūta-* ou *unmāda-graha* d'une part, *bāla-graha* d'autre part – selon qu'ils relèvent soit de la « démonologie », *bhūtavidyā*, soit de la « pédiatrie » (« obstétrique » largement comprise), *kumāratantra* ou *kaumārabhṛtya*¹⁸. Les espèces de *graha* mentionnées diffèrent entièrement d'une catégorie à l'autre, ce que nous constatons non seulement chez *Suś.* et Vāgbhaṭa (*Aṣṭāṅga-saṃgraha* et *Aṣṭāṅga-hṛdaya* : désormais, *AS* et *AH*), mais aussi dans la littérature médicale ultérieure. Chez *Car.*, toutefois, le mot *graha* n'apparaît qu'une seule fois (VI.9.21) et concerne clairement *bhūta*, donc la première catégorie seulement. Pour en revenir à notre texte, ce sont également les *unmāda-graha* qui s'avèrent seuls en jeu, avec pour victimes non de petits enfants mais des « hommes aspirant à la Bonne Loi et pratiquant la mortification » : *mānuṣa-dharma-kāma-tapasvin-* (ci-dessus 6cd)¹⁹. Or, parmi les espèces de *graha* énumérées ici (10a-11a), il n'y a rien à dire de 6 espèces : Deva, Nāga, Yakṣa, Rākṣasa, Piśāca, Gandharva, qui se retrouvent dans les traités médicaux autorisés²⁰, tandis que les 3 espèces suivantes : Pūtana, Kuṃbhāṇḍa, Maruta doivent nous embarrasser diversement.

On peut se demander, à propos du pluriel « *Pūtanās (caīva)* » (10c), s'il s'agit de Pūtana- masculin. Mais ce dernier comme nom de *graha* ne se rencontre nulle part dans les traités médicaux. S'agit-il de Pūtanā- féminin, nom de *bāla-graha* bien connu²¹ mais qui serait ici, anormalement, intrus parmi les noms d'*unmāda-graha*? – Quant à Kuṃbhāṇḍa, on serait certes tenté de le

¹⁷ Cette succession immédiate des deux derniers noms, aussi similaires, se retrouve telle quelle chez Vāgbhaṭa, *AS* I.1.78 (à la suite de : Punarvasu = Ātreya, Dhanvantari, Bhadravāja et Nimi), d'où ma conviction de reconnaître un sage médecin également en Agasti (= Agastya), *Mvy.* 3458.

¹⁸ Cf. J. Filliozat, *Étude de démonologie indienne : le Kumāratantra de Rāvaṇa*; Paris, 1937, p. 24-28 notamment. Les *bāla-graha* sont étrangers au *Car.*, dont la « pédiatrie » (II.8) est de bout en bout rationnelle.

¹⁹ En plus, *bhāvitātman-* « pieux » (7b). Il s'agit indubitablement d'une double entente pour *tapasvin-* : « pauvre, pitoyable ».

²⁰ Ainsi, *Car.* VI.9.21; *Suś.* I.1.8, VI.60.1-13; *AH* VI.4.13-43.

²¹ Cf. *Suś.* VI.27.1-3; *AH* VI.3.1-3; *ubi alia*.

rapprocher de Kūṣmaṇḍa(ka), *bhūta-graha* attesté chez Vāgbhaṭa (*AS* VI.7, *AH* VI.4 : n°10 d'entre les 18 espèces relevées). Mais, par contraste avec Kūṣmaṇḍa ou les formes analogues qu'on voit désigner un demi-dieu individuel dans la littérature épico-purāṇique²², Kumbhāṇḍa (Kumbhaṇḍa en pali) constitue dans la littérature bouddhique un nom nettement générique, associé tantôt aux Gandharva, Nāga et Yakṣa (*Lalitavistara*, *passim*), tantôt aux Yakkha, Rakkhasa, etc. (ainsi, *Milindapañho*, éd. Trenckner, p. 267). – Maruta, finalement, nom qui n'est connu nulle part ailleurs qu'en sanskrit bouddhique hybride où l'emploi cité par Edgerton « *nara-maruta-sahasra* » (*Lalitavistara*) est décisif non-obstant les bases variantes Maru et Marut²³. – Autant dire que ces termes nous ramènent à nouveau aux milieux bouddhiques.

C'est en effet le cas. Déterminant est le début de la partie finale du *Bow*. *MS*, Pt. VI consistant en *Mahāmāyūrī* (*Vidyārājā*, scil. *dhāraṇī*), une œuvre traduite en chinois dès le IV^e s. et qui, en guise d'un *mahāyāna-sūtra*, enseigne des charmes de nature tantrique contre les serpents : « *gaccha tvam Ānanda... anayā Mahāmāyūrī... rakṣaṃ karohi... Deva-grahāto, Nāga-g°, Asura-g°, Maruta-g°, Garuḍa-g°, Gandharva-g°, Kinnara-g°, Mahoraga-g°, Yakṣa-g°, Rākṣasa-g°, Preta-g°, Piśāca-g°, Bhūta-g°, Kumbhāṇḍa-g°, Pūtana-g°, Kaṭapūtana-g°, Skanda-g°, Unmāda-g°, Chāyā-g°, Apasmāra-g°, Ostāraka-g°...* »²⁴. De cette liste de 21 *graha*, constatons d'abord qu'elle englobe tous ceux (en romains) qui figurent dans notre manuscrit de Bāmīyān – y compris bel et bien Maruta, Kumbhāṇḍa, Pūtana masculin – et, ensuite, qu'elle n'a évidemment rien à voir avec cette bipartition des *graha* que, depuis l'*UT* du *Suś.*, la médecine proprement dite va observer très strictement : voir *Bhūta-graha* et *Unmāda-graha* ci-dessus mentionnés sans aucune valeur technique. Il en va de même de la mention *Skanda-graha* à titre purement et simplement d'un *graha* comme les autres, alors qu'il sera *bāla-graha* par excellence pour la médecine classique. Nul doute que c'est à cette liste-là ou à une liste analogue, liste de *graha* propre à une médico-magie bouddhique fort ancienne²⁵, qu'a puisé l'auteur de notre texte, un bouddhiste lui-même, ambitieux de se faire connaître par son opuscule démonologique sinon au sein, du moins en marge de la haute tradition médicale de *Car*.²⁶

²² Exception faite de « *preta-piśāca-bhūta-k°* », *Bhāgavata-P.* II.6.42.

²³ Cf. Fr. Edgerton, *BHSD*, s. v.

²⁴ Texte cité de Hoernle, *op. cit.*, Plate XLIX, Part VI. – Leaf 1, Reverse.

²⁵ D'une telle liste, on perçoit un reflet lointain mais sûr dans la *Mvy.*, § CLXVII et CCXIII. De même, dans des fragments de manuscrit d'Asie centrale : cf. E. Waldschmidt *et alii*, *Sanskrithandschriften aus den Turfanfunden*, Teil III (Wiesbaden, 1971), Nr. 842 (V, 1-2 avec Kumbhāṇḍa et Pūtana) ainsi que Nr. 906g (R, 4-5 avec Maruta et V, 1-2 avec Pūtana).

²⁶ Voici un auteur fort talentueux, j'en ai l'impression, tant sa description des insensés de trois types (13a-15b, 16c-18b, 20a-21b) est de loin plus vivace et humoristique que celle donnée par d'autres textes : cf. *Car*. VI.9.20; *Suś.* VI.60.7, 11, 13; *AH* VI.14.13-15, 19-20,

Chez *Car.*, 7 *bhūta* sont d'abord relevés (VI.9.16 : vers) et, un peu après, on se trouve en présence d'une liste qui en contient 11 (20 : prose) : par la suite, comme dans la crainte de voir une contradiction entre les deux listes précédentes, mention est faite à nouveau de 8 *graha*, « ces 8 qui sont les plus marquants d'entre les *graha* innombrables » (21 : prose). Sur ce dernier chiffre, le *Suś.* est d'accord avec le *Car.* dans la mesure où celui-là signale 8 *graha* afférents à la « démonologie » (VI.60.1-13 ; liste reprise I.1.8), tandis qu'en matière de « pédiatrie », c'est naturellement une tout autre série de *graha* qu'il présente, *bāla-graha* commençant par Skanda et comptant jusqu'à 9 (VI.27.1-3 ; liste reprise I.3.35-37). Or le *Suś.*, plus précisément, son Livre VI dit *UT*, alors qu'il ne présente jamais un énoncé comme **aṣṭa-graha** au sujet démonologique, se sert de la locution « *nava-graha* » à deux reprises (VI.27.1 ; I.3.35) concernant la pédiatrie. Le fait m'incite à imaginer qu'en prêtant le chiffre 9 à la série de *bāla-graha*, le rédacteur de l'« Appendice » du *Suś.* tint présente à l'esprit cette notion astronomique d'ores et déjà établie, à savoir celle de « *nava-graha* » ou « 9 planètes ».

N'en était-il pas de même pour l'auteur de notre texte ? Dans le manuscrit, à la suite de la mention des *graha* – 9, depuis Deva jusqu'à Gandharva – (ci-dessus 10a-11a), s'est produite hélas une lacune de 26 *akṣara* (11a-d), qui nous empêche, théoriquement, de déterminer le nombre total des *graha* envisagés. De fait, pourtant, il me semble plausible que cette liste de *graha* se termine par la 9^e espèce Gandharva, « *u pa ri* » qui précède la lacune devant exiger la restitution d'*upariṣṭāt* (« par surcroît », élément convenable pour clore une énumération), tandis que le vers suivant perdu (11b) a dû inclure le chiffre « 9 », *navan-*, en réponse à la question posée en haut (8a) « *kati-vidha-* », « de combien d'espèces », et que, pour l'hémistiche restant (11cd), de même que pour l'hémistiche antérieur aussi lacunaire (9ab), il a dû y avoir une formule apte à introduire la parole de Parāśara.

Pareil raisonnement une fois admis, il sera encore permis d'en dégager pour notre texte, de même d'ailleurs que pour l'*UT* du *Suś.*, un *terminus post quem* comme suit : on ne pourra le faire remonter au-delà des confins V^e-VI^e s. Car, dans la *Bṛhatsaṃhitā* datant de cette dernière époque, on voit Varāhamihira osciller entre « 5 *graha* » et « 9 *graha* », voire favoriser plutôt la notion des « 5 planètes » qui existait seule depuis le temps védique jusqu'au *Sūryasiddhānta* sans doute de la mi-IV^e s.²⁷. À la recherche d'un *terminus ante quem*, par contre, on n'aura guère tort d'affirmer que, fût-elle réelle ou feinte, l'ignorance de l'école de *Suś.* dans son

21-23 ; *Viṣṇudharmottara*-P. 232.30, 38, 45.

²⁷ Renseignements dus largement à M. Yano M., que je remercie tout en regrettant de n'avoir pu tirer profit ici de son instruction sur la notion intermédiaire de « 7 *graha* ». Sur *Varāha* se méfiant de la thèse « 9 *graha* », cf. aussi *Śabdakalpadrūma*, s. v. *graha*, init. Notons en passant « *grahais tataḥ pañcabhir...* » chez Kālidāsa (*Ragh.* III.13a).

ensemble, plus particulièrement, de ces *graha* d'une autre catégorie, *bāla-graha*, dont l'*UT* traite dans son chapitre de *kaumārabhṛtya*, est susceptible de situer la naissance de notre opusculé à une époque où le *Sus.*, sous sa forme munie de l'*UT* du moins, n'aurait pas encore joui d'une autorité comparable à celle du *Car*. Voici donc une œuvre probablement antérieure au *Yogaśataka* attribué soit à Vararuci soit à Nāgārjuna. Car, étant unique de son genre en tant que charpenté sur la division légendaire d'*aṣṭāṅga* ou « huit branches », ce dernier précis de médecine a dû s'inspirer de cet « Appendice » du *Sus.*²⁸, où certaines des 8 branches, telles *bhūṭavidyā* et *kaumārabhṛtya*, avaient été intégrées comme autant de ses chapitres. Si le *Yogaśataka* date du VI^e s. à l'avis de J. Filliozat, qui veut rapprocher cette œuvre et le fameux témoignage d'Yi-tsing en fait de médecine²⁹, il est presque exclu de faire descendre notre texte jusqu'à la seconde moitié du même siècle.

La distance chronologique semble minime entre la rédaction de l'opusculé et l'exécution du manuscrit, celui-ci laissant entrevoir suffisamment de traits moyen-indiens relevant de celui-là³⁰. Significative est la consonne épenthétique *-m*³¹, qui nous frappe tant par son maintien fidèle dans le manuscrit que par sa fréquence dans le texte (4a/b, 4d, 13c/d, 15c, 17c/d, 18c et, quoique par émendation, 20c/d), une fréquence qui nous fera penser presque inévitablement au *Mahāvastu*. Or, de cet ouvrage typique du sanskrit hybride, on sait l'affiliation à la secte *Lokottaravādin*³², secte de Petit Véhicule qui, à en croire Hiuang-tsang, prospérait encore à la mi-VII^e s. précisément dans le pays de Bāmiyān³³. Au bout donc de cette série de conjectures multipliées jusqu'ici à la légère et sans répit, voici mon hypothèse ultime, qui ira tant bien que mal de pair avec l'estimation paléographique à laquelle se livre mon ami et collaborateur M. Nakatani : dans les

²⁸ Cf. J. Filliozat, *Yogaśataka*, Pondichéry, 1979, Introduction, p. iv. notamment.

²⁹ À part des formes irrégulières *metri causa*, dont *maharṣiṇām-* (5d) ou *upagṛhṇati* (14d), et des anomalies vulgaires comme *ā-bhāṣ-ṭa-* (17c) ou *prāñjalībhūtvā* (7c), on aura raison de soupçonner une persistance moy.-ind. dans les faits suivants : radical *√vind-*, tiré du thème *vinda-* (15d, 18d, 21c); *nāman-* thématisé en *nāma-* (9c); *parivarjeti* (13c) avec *e* pour *aya* (donc, par émendation, *bhoti* avec *o* pour *ava* : 17c); Nom. -o et Nom. pl. -ā (une fois à l'Acc. fém.), presque de règle sans que le *sandhi* intervienne (sauf devant *ca* et en fin de phrase = hémistiche).

³⁰ Cf. note 29.

³¹ Cf. Edgerton, *BHSG*, § 4.59, où presque la moitié des emplois cités relèvent du *Mahāvastu*.

³² Cf. L. Renou et J. Filliozat, *L'Inde classique*, § 2002, init.

³³ Cf. Taisho, Vol. 51, p. 873b. Cette secte semble avoir été remplacée peu après par les Mūlasarvāstivādin sur le terrain, témoin l'*Abhidharma-saṃgītiparyāya* identifié par S. Lévi (*JA*, 1932, p. 1 sqq.) sur un manuscrit que J. Hackin découvrit en 1930 à Bāmiyān (dans une caverne, notons-le, près du même Grand Buddha de 35m.). Sur les relations entre la *Mvy.* (datant de début IX^e s.) et les Mūlasarvāstivādin, cf. *L'Inde classique*, § 1799.

milieux *Lokottaravādin* de Bāmiyān, a été rédigé, au seuil du VI^e s., un opusculé médico-démonologique dont le tiers initial, au plus, nous est maintenant connu grâce à un seul feuillet. Ce feuillet, retrouvé comme par miracle, provenait d'un manuscrit issu des mêmes milieux et datant de la mi-VI^e s. ou un peu plus tard.

Addenda : Mea-culpa

Six mois après avoir achevé cet article, je suis consterné de m'apercevoir, grâce à une correspondance privée de M. R. E. Emmerick de Hamburg, que le manuscrit en question n'est rien d'autre que celui tôt étudié par M. B. Pauly, « Fragments sanskrits d'Afghanistan », *JA*, année 1967, p. 273 *sqq.* (notamment I.1^o « Le feuillet A », p. 274-276 avec la *Planche I*, p. 284). Il s'agit donc d'une découverte faite en 1966 par l'équipe française (DAFA) « à une quinzaine de kilomètres à l'Est de Bamiyan », jamais en 1973-74 – ainsi qu'on le prétend – par M. Tarzi et son équipe dans un bras du Grand Bouddha à l'Est. Avec infiniment de honte de mon insouciance bibliographique, je n'en voudrais pas moins que le présent article pût constituer, en substance, un essai de développement par rapport à l'admirable étude antérieure de M. Pauly.

A Prakrit *samasyā* Stanza of the *Bhojaprabandha*

“Das Bombay Journal. R. G. Bhandarkar” — thus entitled is the very last of the three chapters left by E. Windisch (published posthumously: *AKM* XV-3, Leipzig, 1921), with the intention of continuing the two volumes of his magnum opus: *Geschichte der Sanskrit-Philologie und indischen Altertumskunde* (*Grundriss* I-1-B: Strassburg, 1917-20). Towards the beginning, the chapter happens to specify that Bhandarkar was alien to the honorific ‘Pandit’ prefixed not seldom to great names, ‘Pandit Bhagavanlal Indraji’ for instance. Casual at first sight, the remark may turn out of significance when, little later, the author proceeds to the famous *Wilson Philological Lectures* delivered by him, Bhandarkar, before the University of Bombay in 1877 (published in *IA* XVI-XVII; reprint in book form, Bombay, 1914) — a monument amongst others of the critical erudition distinctive of this Marathan grand maître. Needless to say, herewith started the Indo-Aryan historical linguistics as consolidated, later on, by the triad Bloch — Turner — Chatterji and their followers.

Inasmuch as *Lecture* III was consecrated to “The Prakrits and the Apabhramśa”, Bhandarkar antedated R. Pischel, *Grammatik der Prakrit-Sprachen* (*Grundriss* I-8: Strassburg, 1900) otherwise monumental. Besides, his edition of the *Mālatīmādhava* (*BSS* XV, 1876) presents the Prakrit passages with care, as is mostly the case with the dramatic pieces published in the same *Bombay Sanskrit and Prakrit Series* — but rarely with earlier editions seen in India. Was it not, one may well wonder, under the influence of Bhandarkar and his circle (S. P. Pandit, to begin with) that presentation of Prakrit passages could attain a satisfactory level even in school editions such as M. R. Kale’s?

Still nowadays, however, apart from the Prakrit belles-lettres as a whole (inclusive of the Prakrit portion of classical plays), textual presentation leaves more or less to be desired as regards, on the one hand, plenty of Jaina Māhārāṣṭrī narratives akin to the *Vasudevahiṇḍī* and, on the other, Prakrit or Prakrit-like elements insinuated into Sanskrit composition. In this last regard, a highlight verse of the *Bhojaprabandha* is likely to serve as an intriguing illustration. As for this fabulous fiction of the 16th century, pretending to depict the royal court of Dhārā with a loose string of anecdotes, our textual reference will be limited to the NSP edition (by K. P. Parab, 1896; revised by V. L. Panshikar, 1913) of its South Indian recension — specifically, to the 10th edition (1932) on which L. Gray based his translation (*The Narrative of Bhoja: AOS* XXXVI, New Haven, 1950).

Amongst a lot of anecdotes brief and trite for the most part, exceptionally

attractive is a sustained story, of a considerable length (pp. 26-34) and of a well conceived plot, relating how the king could recover and rehabilitate his poet laureate Kālidāsa, whom he had committed the imprudence of banishing: — At the instigation of Bāṇa and other poets, all jealous of Kālidāsa's distinction, Bhoja comes to suspect this laureate of adultery with Līlāvati,* the crowned queen, and to ask him to go out of the kingdom of his own accord. — While the poet remains hidden in the capital, under the protection of his beloved prostitute, the queen's innocence has got proved through a triple ordeal. — Remorseful, the king hits upon an expedient to search after Kālidāsa when, on a full moon night, looking at the moon-like face of the queen fallen asleep: he composes on purpose a half-stanza desperately hard to interpret and orders it to be completed (*samasyā*) by Bāṇa and others, who shall be banished in case of failure. — The due date approaching, those mean poets attempt a midnight exodus in secret, loading several carts with their whole property: this untimely noise wakes up Kālidāsa, who, curious to know what the matter is, gets out and roams about in disguise of a bard. — On coming across the bard, the poor poets tell him of their plight in detail and, to their wonder, hear him pronounce a happiest half-verse to complete the *samasyā* stanza. — With no scruples to plagiarize, they hurry back to their residence and, the next morning, recite the completed stanza in the royal presence — whence Bhoja's relief and conviction that Kālidāsa, whose genius alone is believed capable of such a verse-capping, still stays not too far, somewhere within the city of Dhārā...

Ballāla's *Bhojaprabandha* abounds in instances of this literary sport, namely *samasyā*, so as to reveal Kālidāsa's unrivalled skill in a majority of cases. Now, in its occurrence referred to above, the verse in question is in Prakrit and conforms, in all likelihood, to the *gīti* metre (counting 12 and 18 *mātrā*-s respectively for the uneven and the even *pāda*). Thus, as printed in the aforesaid NSP edition (p. 32, ll. 11-12), the whole stanza runs:

‘तुलणं अणु अणु अणुसरहं ग्लौसो मुखचन्द्रस्य सु एदाए ।

अणु इदि वण्णयदि काइं अणुकिदि तस्स प्पडिपदि चन्द्रस्य ॥ १५४

Towards the beginning, the second *aṇu* is evidently superfluous, not only for metre's sake but also in view of the *chāyā* found as the editor's marginal note:

१. तुलनामन्वनुसरति ग्लौसो मुखचन्द्रस्य खल्वेतस्याः ।

अन्विति वण्णयते कथमनुकृतिस्तस्य प्रतिपदि चन्द्रस्य ॥ इति च्छाया

Note should be taken, moreover, of the fact that the former half-verse

(ascribed to Bhoja) figures thrice beforehand (p. 30, l. 3, l. 7; p. 31, l. 3) under the form — ‘तुल्यं अणु अणुसरद् ग्लौसो मुहचन्दस्स खु एदाए’ । —, whereas the latter half-stanza differs in no way when recited previously by Kālidāsa (disguised as a bard: p. 32, l. 1).

Returning to the *chāyā* as given in the edition, the real sense of the stanza, especially of its former half, is likely to have escaped the editor’s comprehension since the first *aṇu* of the Prakrit text is rendered by Sanskrit *anu*, while, both in text and in *chāyā*, we meet with a printed form like *glau*so (what meaning?). The *chāyā* ought to have been — *tulanām aṇv anusarati glauḥ sa mukhacandrasya khalv etasyāḥ*: “The moon resembles but slightly her moon-like face”. For the vocable *glau*- (msc.), “moon”, is registered without fail in native lexicons (e. g. Amara 1.2.16b) while the adverbial use of *aṇu* (Acc. nt.), “slightly”, is attested at least in late Vedic texts. It goes without saying that *tulanām anu-* √sr- is practically nothing more than a variant of *tulām vi-* and the like, “be equal to, resemble”, so that we had perhaps better replace, in the *chāyā*, *aṇv* by *aṇum* (Acc. fem.) in apposition to *tulanām*: lit. “slight equality”.

Whether *aṇu* (adv. nt.) or *aṇum* (Acc. fem.) in Sanskrit, the corresponding form in Prakrit must be one and the same *aṇum*. In fact, thus to read in the Prakrit text, instead of *aṇu* as printed in the edition, will turn out indispensable for ensuring 12 *mātrā*-s to the 1st *pāda*, which ends with *aṇusaraī*. — Note, in addition, that this last form is the one duly expected for Māhārāṣṭri, that is, the normal Prakrit dialect for literary versification. Given once for all such a form, with an intervocalic (*t >*) *d* elided, the retention of an intervocalic *d*, repeatedly found in the rest of the stanza, seems attributable not so much to the author Ballāla himself, as to a succession of copyists whose contact with Prakrit hardly went, most probably, beyond the Śaurasenī prose of dramatic pieces.

A Prakrit form like *glau*, in the 2nd *pāda*, is obviously impossible. How many extant manuscripts may corroborate it, such an element must have been an interlinear note due to copyists at the first stage, offering a clue to interpret the original Prakrit form all too enigmatic, which it came to replace in the subsequent manuscript tradition. That Prakrit original, we are sure, could not be other than *go* (*so*) — a form seemingly incomprehensible to Bāṇa and others, whence their failure to grasp Bhoja’s half-verse as a whole. Otherwise, an occurrence of *glau*, a word of *kośa* meaning “moon”, might well have saved those pedants from their depicted plight.

Thus, here is the former half-stanza emended for the time being:

(a) *tulanām aṇum aṇusaraī* (b) *go so muhacandassa khu e(d)āe /*

The editor’s *chāyā* is no less dubious on the latter half-verse, rendering

Prakrit-like *vaṇṇayadi* (act.) by Sanskrit *varṇyate* (pass.) and recognizing in *aṇukidi* the Nom. *anukrtis*. For, as an inflected form, Prakrit *aṇukidi* is not conceivable but as Acc. sg. °*kidi*, the Nom. being necessarily °*kidi*. The *chāyā* should, therefore, have been — *aṇum* (or *anv*) *iti vaṇṇayati katham* — *anukṛtīm tasya pratipadi candrasya*: “Why does one say ‘(but) slight(ly)’? — (One says of : *vaṇṇayati*, understood) the moon’s resemblance (with her face) on the first day of a lunar fortnight.”

As regards the Prakrit text seen in the edition, the retention of an intervocalic *d* is better to be avoided not only for the reason suggested above, but also because it might contradict *kaham* with *h* (a rather Māhārāṣṭrī trait). In *idi* and *vaṇṇayadi* is perceptible, besides, flagrant Sanskritism due to a dim notion of Prakrit on the part of scribes, to say nothing of the Loc. sg. fem. *ppaḍipadi* — a grotesque graft Prakrit-Sanskrit, intended to hint Sanskrit *pratipad-i* in a way more or less analogous to the one we presumed above for *glau*.

Though hailing from as late an epoch as the 16th century, the author of the *Bhojaprabandha* cannot have been ignorant of such basic mutations as *iti* > *ti* or *-aya-* > *-e-*, by virtue of the very fact that he chose to write here in Prakrit. — On the other hand, behind the Sanskritic Loc. *ppaḍipadi*, it is not allowed us, to be frank, to discern any definite Prakrit form. As the ultimate resort sole conceivable, shall we refer to native grammarians, who point out Prakrit stem (fem.) *paḍivayā*? Then, in order that the 4th *pāda* may not exceed 18 *mātrā*-s, we shall have to think of *se paḍipa(d)āi* in the place of *tassa ppaḍipadi*.

Thus, not without reserve, here is our emendation of the latter half-stanza:

(c) *aṇum ti vaṇṇe(d)i kaham* —

(d) *aṇuki(d)ī se paḍipa(d)āi caṁdassa //*

So far, we have regarded — or rather, we have presupposed that Ballāla regarded — the *gīti* metre as a species of *mātrā-chandas*, in a sheer indifference to — or ignorance of — the notion of *gaṇa* or “metrical unit of 4 *mātrā*-s”. We know, however, that *gīti* is by definition a variety of the *gaṇa-chandas* headed by *āryā* and that, being identical with the former half of *āryā* stanza, each one of its half-verses does consist of 7 successive *gaṇa*-s plus a final syllable counted as of 2 *mātrā*-s, the 6th *gaṇa* assuming regularly a specific disposition, that is either ~ ~ or ~ / ~ ~ ~.

Now, ironically enough, such a regulation is found fully observed only by the latter half-stanza, with °*pa(d)āi* for its 6th *gaṇa*, consequent upon our own reserved emendation. Tempted then to fancy, on the contrary, consciousness of *gaṇa* on the author’s part, we cannot help seeking, accordingly, to emend further the former half-stanza: Read, for °*caṁdassa khu*, °*caṁdirassa* (– / ~ ~ ~ /) — on the assumption that *khu* could originate in a copyist making up for *ra* skipped.

All that amounts to affirm that a stubborn follower of R. Pischel would like to formulate the *samasyā* stanza in question under this form — altogether hypothetical but enabling best, in his view, the narrative author Ballāla to rationalize the panic of mediocre poets in face of the former half-stanza, as well as to enhance, with the rest, the legendary prestige of none other than Kālidāsa:

tulaṇam aṇum aṇusarāi go so muhacāmdirassa eāe /
aṇum ti vaṇṇei kahaṁ aṇukiṁ se paḍipāi cāmdassa //
 (Chāyā: tulaṇām aṇu(m) anusarati glauḥ sa mukhacandirasyaitasyāḥ /
 aṇu(m) iti varṇayati katham, anukṛtiṁ tasya pratipadi candrasya //)

*EXCURSUS

Here intervenes already a *samasyā* stanza (*śloka*, composed equally by Bhoja and Kālidāsa), in such a way as to urge the king from a mere suspicion to a wrong conviction, the decisive criterion residing, he believes, in a smile shown by the queen at this subtlest verse-capping.

Bhoja feigns himself ill, summons the poet as well as the queen by his bedside, and asks the latter for a suitable diet (*pathya*-). This, she offers him on a silver plate, seasoning it (*pari-* √*viṣ*-, better than *prati*-° of the edition) further with lentil broth (*mudga-dālī*-, a particular kind of split pea; *dālī*, “split pea”: Prakrit loan, mod. *dāl*). Against this dressing, the king pretends to protest by launching a *samasyā* upon the witness Kālidāsa, for the purpose, in reality, of sounding some underlying motive (*abhiprāya*-) of the queen and the poet (*tayor*).

Thus runs the text (p. 27, below): ततो राजापि तयोरभिप्रायं जिज्ञासमानः

श्लोकार्थं प्राह —

‘मुद्गदाली गदग्याली कवीन्द्र वितुषा कथम्’ ।

इति । ततः कालिदासो देव्यां समीपवर्तिन्यामप्युत्तरार्थं प्राह —

‘अन्धोवल्लभसंयोगे जाता विगतकञ्चुकी’ ॥ १४२ ॥

King: “Lentil is (too) coarse (a meal) for (a patient of) illness. Poet Laureate, (here it is) well husked (*vi + tuṣa*-), is it (*katham*)?”

Poet: “Through the cook’s application (*saṁyoga*-), it has got rid of hulls (*kañcuka*-, = *tuṣa*-).”

Such is the apparent meaning of the stanza, witty but not too hard to grasp except that “cook” (cf. *āndhasika*-) is designated by *andho-vallabha*-, lit. “one to

whom food is dear" (*andhas-*, nt., "food").

Thereupon smiles the queen, being sensible not only of that meaning but also, as the king surmises, of this hidden sense by dint of her own experience:

King: "Poet Laureate, tell me (*gada*) how (*katham*) is it that the vicious woman (*vyālī*), emitting profuse shrills of rapture (*mudgadālī*!), is (on the contrary) displeased (*vi-tuṣā*!)."

Poet: "In the course of coition (*saṁyoge*) with a thief-paramour (*andho-vallabha*-!), she has got her bodice (*kañcuka*-) stolen away (*vigata*-)!"

Whether morphologically or semantically, certain words are found here, incontestably indeed, of a forced or artificial nature. Nevertheless, it seems, all of them are in some way or other explicable!

1) *mudgadālī*. *mud-* (radical noun, fem.) + **gad-āla-**, derivative of $\sqrt{\text{gad-}}$ ("utter") with *-āla-* (cf. Pāṇini 5.2.125), invented by analogy with *vāc-āla-*; fem., arbitrarily with *-ī*.

2) *vi-tuṣā*. *vi* + **tuṣā-**, synonym of *tuṣ-* (radical noun, fem., "joy"), fabricated by analogy with *trṣ-* / *trṣā-* ("thirst"); *vi-tuṣa-*, fem. correctly with *-ā*.

3) *andho-vallabha-*. *andhas-* (nt.) "darkness", synonym of *andha-* (msc.) as attested in Vedic but, more probably, ventured by analogy with *tapas-* / *tapa-* ("heat"); — °*vallabha-*, at once "lover in darkness = paramour" and "fond of darkness = thief": "one who steals in" in any case.

After all, judging from the queen's smile which, as he takes, cannot but betray her capacity to visualize the scene evoked by the stanza in its hidden sense, the king has come to stigmatize the queen as unchaste (*vyālī*-) accustomed to intercourse with her paramour stealing in at night (*andho-vallabha-*), that is, Kālidāsa and no one else.

Ghanaśyāma, un acrobate littéraire

Quelques cas typiques tirés de son *Madanasamjīvana*

En 1956, dans le *Bulletin de la Maison franco-japonaise* (Tōkyō : Nouvelle Série, IV-4), j'ai eu la témérité de présenter le texte d'un *bhāṇa* (« monologue ») tardif, intitulé *Madanasamjīvana* ou « Résurrection de l'Amour ». Il s'agissait là, en effet, d'un texte sanskrit ne se fondant que sur un seul manuscrit en *Devanāgarī* censément récent, auquel j'avais eu accès trois ans plus tôt dans le Bhandarkar Oriental Research Institute de Poona. Bien qu'étant écrit très lisiblement, à première vue du moins, ce manuscrit n'allait pas sans me laisser incertain d'un bon nombre de ses leçons.

Or, j'ai naguère eu l'occasion, largement fortuite d'ailleurs, de revoir de bout en bout ma prétendue édition d'il y a un tiers de siècle*, d'où, désormais, mes convictions telles que les suivantes :

– Par contraste avec ses traits graphiques soigneux, la compétence philologique du copiste en charge s'avère plutôt médiocre, vu, par exemple, qu'il écrit « *mañjarī-* » partout où le contexte exige *mañjīra-* (« anneau pour la cheville »), ou bien « *marīcikā-* » plus d'une fois pour *mārīcika-* (au sens de *marīca-cūrṇa-*, « poivre en poudre »), qu'il confond souvent *guṇa-* et *gaṇa-* (juxtaposés ou non) ou qu'il esquive *valgat-* (« bondissant ») soit par « *balāt* » soit par « *bala-* » (en faussant le mètre toujours), voir par « *vālāta-* » (qui ne peut faire aucun sens).

– Cela dit, loin d'avoir été particulier à ce copiste, un tel niveau intellectuel devait marquer la moyenne de toutes les générations homologues, intervenues dans la tradition manuscrite s'étendant, en l'occurrence, pour le moins sur un siècle entier. Il est bel et bien concevable que, devant une teneur échappant à leur compréhension, les copistes successifs se soient contentés, chacun à sa manière, d'une fausse leçon évasive fût-elle, d'ordinaire, plus ou moins proche en apparence de l'élément authentique.

– Partant, quant aux incertitudes rencontrées à travers le manuscrit du BORI, il nous serait raisonnable, plutôt que de les attribuer en bloc au copiste de ce manuscrit, d'y voir on ne sait quel conglomerat de caprices multipliés par ses prédécesseurs aussi bien que par lui-même.

– Si la tradition manuscrite n'en est pas moins à épargner comme il me

* Voir *Bulletin d'Études Indiennes*, 4 (Paris, 1986), p. 15-163.

semble, c'est qu'on a affaire ici à un auteur aussi notoire que Ghanaśyāma, cet écrivain ostentatoire de l'Inde du Sud qui vécut, précisément, toute la première moitié du 18^e siècle. Car, en maints endroits de la présente pièce érotico-comique, celui-ci se révèle, en quelque sorte, n'avoir eu pour but rien d'autre que d'embrouiller ses clients présumés, soit lecteurs soit spectateurs, par un maniement cynique à outrance de toute sa vaste érudition, au premier chef, de ses ressources lexicales d'une richesse qu'on dirait extravagante.

– De la sorte, là où l'on veut restituer un élément original (ou, à la rigueur, plausible en tant que tel) sous-jacent à une obscure notation manuscrite, il faut absolument qu'on sache préalablement préciser le contexte, en d'autres termes de fait, dégager comme une idée-force du passage en jeu ou de la tournure d'alentours.

Commençons par illustrer cette dernière remarque, ceci à l'aide d'une stance aussi simple que la suivante, où la portion en romain relève de ma conjecture face à la graphie manuscrite « (vāyu)ḥ paśupatisakho » :

*vidhir viṣṇuḥ śakro dahana-śamanau nairṛtapatiḥ
payonātho vāyur graha-pati-sakhau dhūrjaṭir iti /
aho bhedaḥ ko 'śāv-iti bhavati datte 'kṣṇi, nimiśād
aham tvam jāto 'smi, tvam aham api jāto 'ṣi, bhagavan // 81 //*

Le second hémistiche ne pose aucun problème, en tant qu'il exprime la religiosité, typiquement hindoue, de la part du sujet parlant qui se prosterne alors devant une statue de Śiva : « Qu'importe, ô, pareille diversification ! Aussitôt mon regard fixé sur vous dans cette pensée-là, je suis devenu toi, toi aussi es devenu moi, ô le Bien-heureux. »

Quant au premier hémistiche, qui constitue à l'évidence une liste de diverses divinités, on ne tardera pas à y discerner la triade suprême (*Trimūrti*) : *Brahmā*, désigné par *vidhi*-; *Viṣṇu*, mentionné tel quel; *Śiva*, alias *dhūrjaṭi*-. On entendra ensuite : *Indra*, par *śakra*-; *Agni*, par *dahana*-; *Yama*, par *śamana*-; *Varuṇa*, par *payo-nātha*- (« souverain des eaux »); *Vāyu*, nommément cité. Voilà déjà cinq, s'aperceva-t-on sur le coup, d'entre les huit dieux « protecteurs des points cardinaux » (*Lokapāla*), dont un sixième, en plus, figure bel et bien sous forme de *nairṛta-pati*-, « chef des (*Rākṣasa*) fils de *Nirṛti* » : c'est *Kubera*, dont on sait l'épithète « *rākṣasendra* »-. Dès lors, on aura toute raison de présumer que le texte restant doit correspondre aux deux autres *Lokapāla*, soit *Sūrya* et *Soma*, de fait Soleil et Lune !

Or, le mètre *śikharinī* dicte ici une succession de six syllabes : ~ ~ ~ ~ ~ - qui doit, tout au début, rendre lourde la syllabe précédente, en l'occurrence, la finale de *vāyu*-. Compte tenu de la notation manuscrite « *ḥ paśupatisakho* », apte à en remplir les quatre dernières syllabes, force nous sera d'imaginer que le pédant auteur voulait

désigner lesdits deux astres par « *X-pati-* » et « *X-sakha-* ». Et, en tant que « *X* », seul concevable est « *graha-* » ainsi que se termine ma conjecture : « *graha-pati-* » (« chef des planètes ») veut dire « soleil » d'après *Amara* 1.2.32c, tandis qu'on pourrait se rendre compte de la « lune » comme « *graha-sakha-* », « ami de (qui s'approche la comète) *Rāhu* » ! – D'où ma présente leçon conjecturale « *vāyur graha-pati-sakhau* », en remplacement de celle naguère proposée sans conviction : « *vāyus cōḍupati-ravī* » (faux mètre). – D'autre part, loin d'avoir pensé aux *Loka-pāla*, le copiste lisait « *paśupati-sakho* » en y entendant, aussi bien que par « *dhūrjaṭir* », un même dieu *Śiva* en toute probabilité. Mais, *Paśupati* en soi étant une des formes de *Śiva*, il est évidemment exclu d'appeler celui-ci « ami de *Paśupati* ». Autant dire que l'élément « *paśu-* » n'a aucune chance de remonter au texte original.

Ghanaśyāma badine volontiers avec des propos étymologisants. En voici un cas des plus simples, celui d'un cri de détresse poussé au début d'après-midi brûlant, lorsqu'il est survenu des trombes de poussière :

*bhānuṃ tapanam, urvīm ca kṣamām, vakti mṛṣā janah /
śītaḥ pūrvo, dvitīyā na kṣamate caraṇam mama // 66 //*

« On a tort d'appeler le soleil “ce qui chauffe” (*tapana-*) et la terre “celle qui épargne” (*kṣamā-*) : (car, maintenant que le ciel est obscurci par des poussières,) le premier (= le soleil) est frais, tandis que la seconde (= la terre) n'épargne point (*na kṣamate*) mon pas. »

Par l'élément conjectural *mama*, je remplace sans hésitation la cadence manuscrite « (*caraṇa*)m asya », dont la syllabe pénultième lourde est inadmissible pour un vers pair de *śloka*. À part cela, amusante est la manière dont l'auteur fait semblant d'interpréter le mot *kṣamā-*, « sol, terre ». S'il est vrai que l'étymologie indigène y reconnaît un dérivé de la racine *kṣam-*, c'est en prenant cette dernière au sens de « résister à (un fardeau), supporter, soutenir » (cf. *dhātrī-*, *dharaṇī-* et d'autres synonymes pour « terre »), jamais sous l'aspect « tolérer, pardonner, épargner » comme il est allégué implicitement ici !

Le calembour étymologique se trouve poussé beaucoup plus loin, quand l'auteur décrit comme suit une fille enthousiasmée pour jouer à la balle :

*aṃṣeṣallagnavāmaśravaṇagatamaṇīkuṇḍalam, pādaśākhā-
jānuḍvandvaikapāṇipravīdhṛtavasudham, pāṇinā dakṣiṇena /
« vakṣojaśrīharo 'sau na » iti kim, atha vā « kantur asmān viyoge
hantī »-ti, dveṣabuddhyā praharati kim iyaṃ kantukaṃ nīlavenī // 77 //*

« Si cette belle-ci aux tresses noires frappe la balle (*kantuka-*) avec sa main

droite – et cela de telle manière que la boucle en perle mise à l'oreille gauche adhère légèrement à l'épaule, tandis que le sol est maintenu ferme à l'appui des doigts de pied, des deux genoux et d'une seule main (gauche) –, est-ce dans une pensée hostile (se disant) : “Celle-là (= la balle) nous enlève la beauté du sein”, ou plutôt, “Le dieu Amour (*kantu-*) nous afflige durant notre séparation (d'avec l'amant)” ? »

On dirait certes conventionnelle une allure telle qu'assignée ici à une petite fille jouant à la balle, peut-être aussi une rivalité imaginaire signalée entre le sein féminin et une entité ronde comme balle, jarre ou fruit de cocotier. Tout extraordinaire est, pourtant, l'idée sous-jacente à l'affirmation terminale de ma traduction, à savoir que, tout en frappant la balle (*kantuka-*) sans pitié, la belle se venge du père de celle-là, lequel est l'Amour (*kantu-*) dont elle tombe victime dans la solitude occasionnelle. Car, en adoptant tout exprès, pour désigner *Kāma*, un mot plutôt insolite *kantu-* (« passion d'amour ») et, pour la balle, le variante *kantuka-* au lieu de la forme normale *kanduka-*, Ghanaśyāma invente entre les deux la parenté père-fils, *kantu-* vis-à-vis de *kantu-ka-* (avec *-ka-* diminutif) !

Implicitement utilisé, un jeu de mot analogue servira à embarrasser encore plus l'auditoire en posant, de fait, une énigme à résoudre. Ainsi, à la vue d'une femme souffrant grièvement de la maladie d'amour, le héros maudit le dieu créateur *Brahmā* :

*bho bhoḥ sādhuvidhe, sṛjasy ahaha kiṃ sattvāni sākāṃ gadair;
āḥ pāpāvagataṃ tavēdam atanu krauryaṃ durāpaṃ paraiḥ /
yat tvaj jātv api nāmato 'pakaraṇaṃ krūrāśvimodāspadam
sphītātāṅkaviśaṅkaṭāmaya-jharikallola-mālākulam // 68 //*

« Ô Saint Destin (*vidhi-*, = *Brahmā*) ! Pourquoi, hélas, crées-tu les êtres animés en même temps que les maladies ? – Ah toi Méchant, je me rends compte que tu as cette cruauté intense, voire difficile à atteindre par les autres. Car, peut-être, provient de toi nommément ce méfait (*apakaraṇa-*) qui provoque une vive joie chez les cruels (jumeaux, dieux médecins) *Aśvin*, du fait qu'il est rempli de torrents et de vagues en série : soit, immenses douleurs et énormes souffrances. »

Or, comment peut-il se faire, se demandera-t-on, que le « méfait » provienne nommément du créateur « *vidhi-* » ? Qu'on se souvienne qu'un des termes désignant la « maladie » est « *vyādhi-* », soit *vi-ā-dhi-*, prétend l'auteur, dérivé de *vi-dhi-* avec infixes *-ā-* ! – C'était décidément l'insensibilité à une telle plaisanterie qui a fait apparaître une notation manuscrite aussi obscure que « *nāpatapakaraṇaṃ* ».

Procédons maintenant à *śleṣa*, la double entente, que la rhétorique indienne apprécie au-dessus de toutes autres techniques littéraires. Le talent de notre auteur là-dedans, on s'en formera une idée satisfaisante dès par cette strophe piquante :

*dūraṃ vilocanapathād aruṇe gate 'pi
pramlānabhāvam upayāti cirāya dhātrī /
antarhite 'pi sati caṇḍakara graheṣe
(')mitre, punaḥ ka iva yāti mudā vikāsam // 86 //*

« Alors même que le soleil s'en est allé loin de l'horizon visuel, la terre assume encore longtemps son air fané (sous la chaleur solaire). Pour peu que soit disparu le soleil (*mitra-*), planète en chef (*graha-īśa-*) aux rayons féroces (*caṇḍa-kara-*), qui donc au monde (serait-ce qu'un nénuphar, *kumuda-*), s'épanouirait-il de joie (tout de suite)? »

Ainsi interprété, le second hémistiché ne semble-t-il pas quelque peu tautologique par rapport au premier? Mais, attention! Là est caché un subtil parallélisme, tant d'esprit gnomique que voici :

« Pour peu que soit parti le méchant (*a-mitra-!*) propriétaire terrien (*īśa-*), percepteur (*graha-*) de lourds impôts (*caṇḍa-kara-*), qui donc au monde s'épanouit... »

Un exemple de loin plus recherché se rencontre dans cette stance que, à la demande du héros, un soi-disant poète lauréat compose à l'aide de *śleṣa*, en sorte qu'elle puisse porter sur une rangée d'herbes en même temps que sur *Śiva* :

*ādityamaṇḍalasamākṛtir annadātri-
jātāśritā dhṛtadhunītaṣasādhviṣikā /
āryāśritāsitanirāyata vāmabhāgā
patrāvalī jayati kācana devatēva // 76 //*

« Une rangée de feuilles triomphe, assumant la même forme (circulaire : *sama-ākṛti-*) que le disque solaire, offrant de la nourriture (*anna-dā-*, étant munie de grains comestibles), comportant des tiges de réseau sacré poussant sur la pente riveraine quand (après l'abution), un brahmane (*a-tri-jāta-*, = *dvija-*) s'en sert (comme coussin) et qui, quand s'en sert (ainsi) une dame honorable (*āryā-*), se voit assise (*āsita-*) la partie du corps ample et jolie (*vāma-*, à savoir la fesse) – et tout cela comme si elle était une certaine divinité.

Triomphe la divinité (*Śiva*, alias *Annadā*, (qui marqua, en abattant des dents prééminentes de *Pūśan*), la perfection (*sam-ā-kṛ-ti*) du disque solaire (circulaire), qui se voit attachée (comme diadème) la lune (qu'est *Soma*, “né du *ṛṣi Atri*” : *atri-jāta-*), qui porte des roseaux sacrés dérivant du bord

du fleuve (*Mandākinī*, Ganges céleste, qui tombe sur sa tête) et dont, quand s'y accroche la déesse (épouse) *Āryā* (alias *Kālī* ou "Noire"), le côté gauche (*vāma-*) s'avère noir (*asita-*) et étendu (sous l'aspect d'*Ardhanārī-Śiva*). »

Voilà assurément, pour Ghanaśyāma lui-même, un formidable tour de force, tour de force réussi à ceci près, à mon sens d'ailleurs, que l'apposition est peu raisonnable entre *Śiva* et un nom abstrait comme « perfection », outre que le composé verbal *sam-ā-kr-* n'est attesté nulle part ailleurs, du moins au sens « façonner en plein, parfaire » comme l'auteur semble bien l'entendre.

S'agissant des « ornements auditifs » (*śabdālaṃkāra*), dont *yamaka* « paronomase » ou *anuprāsa* « allitération » notamment, le trait fort saillant de notre auteur consiste à juxtaposer deux mots se terminant par *vat* : d'une part, l'indéclinable adverbial en *vat-* de comparaison et, d'autre part, le cas direct du singulier neutre d'un possessif en *-vat-*. Voici un exemple aisé :

rājate sadma kīṭasya dadhipāṇḍu vipāṇḍuram /
mahārāṣṭravivāheṣu tālavat bhakṣyabhedavat // 74 //

« Aux noces à la mahārāṣṭrienne, un nid d'abeilles, pâle (en soi) et blanchi (par l'assaisonnement) de lait caillé, brille (*rājate*) de même qu'un fruit de palmier à sucre (*tāla-vat*), en tant que contenant une espèce (exquise) de comestibles (*bhakṣyabhedav-*). »

À titre de comestibles, qu'on entende, à côté du suc de palme, les larves d'abeille goûtées dans la cuisine chinoise entre autres !

Il y a une strophe stupéfiante, tant ambiguë en apparence qu'obscène en vérité définitive, où la préciosité de l'auteur non seulement assigne un sens anormal à tel mot mais, le cas échéant, va jusqu'à forger savamment un vocable nouveau. Ce faisant, en effet, c'est *anuprāsa* et *yamaka*, *śleṣa* en plus, qu'il tient à y réaliser tout à la fois :

aguṇagaṇajuṣāṃ paṇāṅganānām
pr̥thu(-)vanavad bhajanam vibhāti yūnām /
saguṇagaṇajuṣāṃ kulāṅganānām
nīdhuvanavad bhajanam vibhāti nūnam // 58 //

« Aux yeux des jeunes (comme nous), le service rendu par les prostituées, qui s'adonnent à une foule (*gaṇa-*) de gens sans mérites (*a-guṇa-*), paraît (*vibhāti*) aussi adroit (*pr̥thu-*) que munificent (*vana-vat-* !), tandis que, chez les femmes de bonne famille, qui (ne) s'adonnent (qu') à un homme (fixe, à savoir leur mari) muni de multiples qualités (*sa-guṇa-gaṇa-*), le

service paraît (*vibhāti*) à coup sûr être sans éclat (*vi-bhāti*-) tout comme leur (comportement en) coït (*nidhuvana-vat*). »

Alors que, pour *pr̥thu*-, le sens « adroit » (= *nipuṇa*-) est à puiser dans la lexicographie indigène (ainsi, *Śabdaratnāvalī*, à en croire le *Śabdakalpadruma*), c'est Ghanaśyāma lui-même qui a inventé, semble-t-il bien, l'adjectif *vanavat*- en tant que synonyme de *vanin*- « munificent », mot védique de même que *vānīyas*- et *vāniṣṭa*- — et cela, évidemment, par analogie avec *bala-vat*- /, *bal-in*-, *bal-īyas*-, *bal-iṣṭha*-.

Quant à la paronomase par la forme *vibhāti*, il faut se rendre compte que celle du vers *b*, verbe *finitum* « (il) apparaît », vaut par récurrence tacite dans le vers *d*, à côté de l'homonyme *vibhāti* qu'est le composé *bahuvrīhi* (*vi-bhāti*-) mis au Nom. sg. neut.

Dérivé de la racine *bhaj*- au sens « étreindre, embrasser, posséder sexuellement » (cf. cliché « *bhajasva mām* »), le nom d'action *bhajana*- est à rendre par « accueil » peut-être mieux que par « service ». Quoi qu'il en soit, pour peu qu'on hasarde l'arbitraire d'y voir un nom d'instrument, synonyme donc de *bhaga*- « pudendum muliebre », un *śleṣa* tout accablant ne manquera pas de surgir. Lire cette fois-ci, dans le vers *b*, « *pr̥thu-vana-vat* » : « comme (si) une forêt étendue »!

Mais ce qui marque manifestement le point culminant de la sophistication verbale dans notre pièce, c'est, le plus paradoxalement, la stance première sauf celles, quatre, qui relèvent de la bénédiction inaugurale – stance qui, en guise de voix s'élevant en arrière de la scène (*ākāśabhāṣita*), amorce de fait une présentation aussi longue qu'élogieuse de l'auteur Ghanaśyāma. Il est allégué dans cette stance que seul un expert en trois disciplines, *tarka* « logique » et *śabda* « langage » aussi bien que *chandas* « védique », est susceptible de s'avérer un poète digne de ce nom à juste titre. Expert, d'ailleurs, à quel niveau ? Là-dessus, l'équivoque textuelle était à dessein si démesurée que la tradition manuscrite a dû en souffrir, inévitablement, s'agissant de plus d'un terme difficilement intelligible. Voici, pour autant, le texte tel que je crois l'avoir restitué avec succès, à grand-peine d'ailleurs comme il va sans en rien dire :

prāpaṃ pāthasi rodhasīti gadite jñātābhriyas tār̥kiko
vānātho na tu śambhur ity abhihite khyāteśavī chābdikah /
bho jalpēti udite hum ucyata iti pratyuktidaś chāndaso
jayetātra camatkṛti-rasa-vyaṅgyārtha-vakrokti-vit // 5 //

« Un expert en logique au point de saisir la pluie (*abhriya*-, en tant que cause) quand il est dit que la crue (*prāpa*-) se fait sentir aux eaux (*pāthas*-), ou bien, au rivage (*rodhas*-); un expert en langage au point de discerner

qu'on parle d' *Īśa* (*khyāteśa*-) dès l'instant qu'on prononce "*Vānnātha* mais non (*na tu*) *Śaṃbhu*"; un expert en védique à tel point que, quand il lui est ordonné (par le chantre principal, *Udgātr*) – "Eh bien, murmure à voix basse (ce verset que je chante d'après la mélodie prescrite, *sāman*)" –, lui ne manquera jamais d'y répondre – "hum, voici qu'on énonce" – (avant de reprendre le verset sans mélodie) : – (seule une telle personne, triplement savante,) pourrait devenir, en l'occurrence, (un bon littéraire) versé dans (des techniques comme) "étonnement", "saveur", "sens suggéré" et "équivoque". »

Noter que, pour les portions en romain du texte, le manuscrit donne respectivement : « *prāyaḥ* », « (*jñāt*)*akriyas* », « *nanu* », « *ham* ».

Dans le vers *a*, il s'agit bel et bien de savoir mettre en œuvre le type de raisonnement dit *śeṣavad-anumāna* : ainsi, « *nadyāḥ pūrṇatvam... dr̥ṣṭvā... anumīyate "bhūtā vṛṣṭir" iti* » (*Bhāṣya ad Nyāya-Sūtra* 1.1.5). Par ailleurs, la témérité de l'auteur est allée, comme il me semble, jusqu'à puiser, comme dénotant « crue », l'hapax « *prāpam* » dans le *Bhāṣya ad Pāṇini* 6.3.97 (alors que Kaiyaṭa ne le glose que fugitivement par « *pragatā āpo yasya* »), aussi bien qu'*abhriya*-, cette fois dans la lexicographie indigène (ainsi, *Amara* 1.2.9d), en prenant la glose « *megha-bhava*- » (« né du nuage ») arbitrairement pour signifier « pluie ».

Ghanaśyāma avait pour son frère aîné un illustre religieux Īśa qui, cité de nom dès la strophe suivante (6), va faire l'objet de la strophe 83 comme Cidambara Brahman, dont il est dit que même (le saint devancier?) Sadāśiva Brahman l'exalte. Dans le présent vers *b* donc, en saisissant *Brahman*, mari de *Vāc*, par « *vān-nātha*- », ainsi que *Sadāśiva* (= *Śiva*) par « *śaṃbhu*- », on aboutira à la circonlocution « Brahman, mais non Sadāśiva (Brahman) », d'où Cidambara Brahman, à savoir Īśa !

Quant au vers *c*, allusion est faite sans doute à la fonction affectée à un des officiants auxiliaires d'*Udgātr*, à savoir *Pratihartṛ*. Cette fonction, vu qu'elle consiste à accompagner, à voix basse et sans mélodie, le chantre *Udgātr* pour le vers terminal de chaque strophe que celui-ci chante, exige tout naturellement une bonne maîtrise des procédés de conversion entre *ṛc* et *sāman*, procédés qu'enseigne précisément un *Pratihāra-Sūtra* parmi d'autres traités *sāmavedins*.

DEUXIÈME PARTIE

Comptes rendus et nécrologie

Robert Birwé, *Der Gaṇapāṭha zu den Adhyāyas IV und V der Grammatik Pāṇinis: Versuch einer Rekonstruktion*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1961, xiv + 492 p., in -8.

Parmi les traités dits annexes de l'*Aṣṭādhyāyī* (au nombre d'ailleurs flottant, de quatre à huit selon les vues), le *gaṇapāṭha* est celui qui, à côté du *dhātupāṭha*, ne donne pas lieu au moindre doute sur son existence contemporaine à Pāṇini. C'est à coup sûr en renvoyant à un pareil « recueil systématique des groupes de mots » que le Maître a énoncé, en quelque deux cent cinquante passages de sa Grammaire proprement dite (le *sūtrapāṭha*), un thème nominal (ou pronominal, voire un indéclinable) suivi de l'élément *ādi* (parfois *prabhṛti*) : e.g. « *vyāghrādi-* » 2.1.56, « *sarvādi-* » 1.1.27, « *svarādi-* » 1.1.37, « *sākṣātprabhṛti-* » 1.4.74. L'importance de ce recueil est indéniable ne fût-ce que sur le plan lexicographique, d'autant plus que, seul le *Nighaṇṭu* mis à part, c'est le plus ancien répertoire de mots qu'ait produit le génie indien.

Tant s'en faut, cependant, que le recueil tel que connu de Pāṇini se soit transmis intact jusqu'à nos jours. « *Vardhate hi dhātugaṇaḥ* »¹, cet axiome célèbre, bien qu'étant dit du *dhātupāṭha*, eût pu valoir même davantage pour indiquer le sort du *gaṇapāṭha*. Contrairement au *sūtrapāṭha* dont le texte est « fixé avec une précision que seule a dépassée la fixation du R̥gveda »², les listes de *gaṇa* n'ont nullement été à l'abri du remaniement, de l'introduction de nouveaux éléments en particulier – ceci, sans doute dès l'époque la plus reculée, et non seulement au dedans de l'école pāṇinéenne. Dans le *Mahābhāṣya*, en effet, il est proposé bien des fois par Patañjali, voire par Kātyāyana quoique moins fréquemment, d'inclure tel mot dans la liste de tel groupe³. Les écoles hétérodoxes, qui sont en quelque sorte autant d'essais de surenchérir sur le *sūtrapāṭha* pāṇinéen, n'ont apporté aucune nouveauté essentielle quand il s'agissait du *gaṇapāṭha*, l'ayant emprunté

¹ *Kāvyālaṃkārasūtravṛtti* V, ii 2; *Kṣīratarāṅgiṇī* X, 392.

² L. Renou, *Durghaṭavṛtti* I-1, p. 11, note 3.

³ Cf. ci-dessous v).

tout simplement à l'école orthodoxe dès l'abord. Aujourd'hui, donc, il existe pas mal d'œuvres – commentaires ou manuels, tardifs dans une large mesure et appartenant à diverses écoles – qui nous présentent des listes de *gaṇa*, soit en bloc à titre d'appendice⁴, soit une par une à mesure que la règle commentée se réfère à tel ou tel *gaṇa*. Mais, d'une œuvre à l'autre, on constate dans les listes des leçons variantes plus ou moins nombreuses. Bien des termes de ces listes sont d'ailleurs d'interprétation délicate : leur sens est obscur ou incertain à défaut d'emploi réel attesté dans les littératures.

À partir de tels matériaux, pourra-t-on remonter au *gaṇapāṭha* « originel », se former une notion suffisamment précise du *gaṇapāṭha* dans son état connu de Pāṇini ? (Qu'on ne croie pas, soit dit en passant, que nous y ayons d'ores et déjà accès par l'édition Böhrtlingk⁵; car cette dernière, malgré le profit incommensurable qu'on en tire à tout moment, ne représente du *gaṇapāṭha* qu'une des plus récentes versions de l'école pāṇinéenne.) Les travaux préalables mêmes nous font encore défaut : parmi les textes grammaticaux comprenant des listes de *gaṇa*, quelques-uns restent inédits, plusieurs manquent d'édition de qualité satisfaisante ; l'ouvrage exemplaire en ce domaine, celui d'Eggeling sur le *Gaṇaratnamahodadhi*⁶, demeure inachevé. Böhrtlingk lui-même, en mentionnant l'opportunité d'une édition critique de la *Kāśikā*, n'a-t-il pas signalé qu'une telle édition permettrait sans doute d'améliorer les leçons du *gaṇapāṭha*⁷ ? Mais cela n'exclut point le grand intérêt qu'il y aura à considérer au point de vue comparatif l'ensemble des données telles qu'elles nous sont actuellement disponibles. En effet, en confrontant différentes sources sur un *gaṇa* déterminé, n'aura-t-on pas une chance de déceler des interpolations, d'éliminer des dittographies, etc. en grand nombre, et de purifier d'autant la teneur du *gaṇa*, malgré le manque d'édition critique pour les textes servant ici de sources ? Cette perspective positive, jadis évoquée par Liebich⁸, s'est manifestée depuis en deux essais, tentés par MM. Dyen et Agrawala, de restituer l'état « originel » de quelques *gaṇa*⁹.

La troisième entreprise de ce genre est l'ouvrage récemment paru dont nous

⁴ Cette présentation paraît d'ailleurs d'origine secondaire, comme l'auteur le démontre dans son *Einleitung V* (p. 21 sq.).

⁵ O. Böhrtlingk, *Pāṇini's Grammatik*, 2^e éd. (Leipzig, 1887) : p. 95*-145* (texte), 301*-357* (index).

⁶ J. Eggeling (éd.), *Vardhamāna's Gaṇaratnamahodadhi with the Author's Commentary* (London, 1879-81).

⁷ Böhrtlingk, *op. cit.*, p. 95*.

⁸ B. Liebich (éd.), *Candra-Vṛtti* (Leipzig, 1918), p. XI.

⁹ I. Dyen, *The Sanskrit Indeclinables of the Hindu Grammarians and Lexicographers* (Baltimore, 1939) ; V. S. Agrawala, *India as Known to Pāṇini* (Lucknow, 1952 ; 2^e éd., Bénarès, 1963), p. 492 [494]-512 (= Appendix II : « A Critical Text of the Geographical gaṇas »).

rendons compte ici. Elle ne manquera pas de faire date, étant conçue dans un cadre incomparablement plus ample et exécutée sur une base bien plus solide. D'abord, pour M. B., il ne s'agit plus d'un ou quelques *gaṇa* isolés comme pour ses deux devanciers, mais de tous ceux qui entrent en jeu, ainsi que l'indique le titre de son ouvrage, dans les Livres IV et V de l'*Aṣṭādhyāyī*. On se souviendra que c'est là précisément la portion de la Grammaire qui, traitant systématiquement de la dérivation secondaire, constitue le terrain primordial pour le système des *gaṇa*. De la sorte, M. B. n'a pas étudié moins de 151 *gaṇa* parmi ceux dont Pāṇini lui-même signale l'existence : soit trois cinquièmes du nombre total. D'autre part, les sources soumises à son examen scrupuleux sont sept textes de l'école pāṇinéenne (depuis la *Kāśikā* du 7^e s. jusqu'au *Gaṇapāṭha* chez Böhrtlingk) et six d'écoles hétérodoxes (à commencer par la *Candravṛtti*, 6^e s.?, de toute façon la plus ancienne source existante en matière de *gaṇa*) – donc, toutes les données principales utilisables à l'heure actuelle, à la seule exception de l'*Amoghavṛtti* de Śākaṭāyana (dont la nouvelle édition de Bénarès n'est entrée en circulation qu'après le travail de M. B.). Il est à souligner que, pour Śākaṭāyana ainsi que pour une œuvre inédite de l'école orthodoxe, à savoir le *Gaṇapāṭha* de Rāmakṛṣṇa, M. B. s'est fondé directement sur la source manuscrite accessible dans les collections anglaises; en outre, il a pris soin de collationner sur un manuscrit la partie intéressée de l'édition courante de la *Kāśikā*.

Ces *gaṇa*, au nombre de 151 comme précédemment dit, M. B. les présente en autant de tableaux de dimension inégale (d'un demi à six feuillets), dont se compose le gros de son ouvrage (p. 45-430). Arrangés suivant l'ordre des *gaṇa* chez Pāṇini¹⁰, les tableaux se répartissent chacun en douze colonnes, qui ont pour rubrique : 1^o Böhrtlingk, 2^o Śabdakaustubha, 3^o Rāmakṛṣṇa, 4^o Prakriyākaumudī, 5^o Gaṇaratnamahodadhī, 6^o Hemacandra, 7^o Bhoja, 8^o Śākaṭāyana, 9^o Kāśikā, 10^o Jainendra, 11^o Candra et 12^o Rekonstruktion – les sources s'alignant donc au rebours de leur succession chronologique. C'est une concordance parfaite que M. B. a réussi à établir entre ces sources, en adoptant pour chaque colonne l'heureuse présentation que voici : réaménager les mots du *gaṇa* selon leur ordre chez Böhrtlingk; mais numéroter chaque mot de manière à indiquer la place qu'il occupe dans la liste propre à la source dont il s'agit, ceci toutefois à l'exception du *Gaṇaratnamahodadhī* (où l'exigence métrique détermine l'arrangement des mots) ainsi que de *Bhoja* (où les listes de *gaṇa* sont incorporées dans les *sūtra*). Chaque tableau est suivi de notes non moins soigneuses, groupées sous les mêmes rubriques que précédemment. Il s'agit là avant tout de relever variantes ou émendations : ainsi, sous *Candra*, variantes notées par Liebich et émendations proposées par K. C. Chatterji; sous *Kāśikā*, non seulement des variantes figurant

¹⁰ Cf. ci-dessus note 4.

en marge de l'édition, mais aussi celles que M. B. a lui-même aperçues, soit dans le manuscrit collationné, soit dans les sous-commentaires *Nyāsa* et *Padamañjarī*. Si des leçons de la *Siddhāntakaumudī* ou de la *Bhāṣāvṛtti* sont notées comme variantes sous la première rubrique (*Böhtlingk*), c'est à cause de ce fait prouvé jusqu'à l'évidence dans l'*Anhang I* (p. 460 *sqq.*) : le *gaṇapāṭha* attaché en appendice à la *Siddhāntakaumudī* ne peut remonter à Bhaṭṭoji (17^e s.)¹¹, et bien moins encore celui de la *Bhāṣāvṛtti* à Puruṣottamadeva (12^e s. ?) – de part et d'autre il ne s'agit que d'une version tardive qui a dû dériver d'une source – inconnue, de toute façon ultérieure elle-même à Bhaṭṭoji – commune à l'édition de Calcutta 1809 où a puisé Böhtlingk.

Sous la rubrique *Rekonstruktion*, la liste d'un *gaṇa* se présente sous une forme purifiée par M. B., débarrassée de tous les éléments qu'il a pu juger interpolés en comparant ses sources. Loin de prétendre, pourtant, avoir atteint à l'état « originel » du *gaṇa* au sens de l'état contemporain de Pāṇini, l'auteur estime que, vue dans son ensemble, la liste ainsi restituée représente un état assurément plus ancien qu'une version existante quelconque, mais somme toute postérieur à Patañjali. La raison en est clairement donnée aussitôt que l'*Einleitung VII* (« Bemerkungen zur Rekonstruktion... », p. 28 *sqq.*) aborde le *Bhāṣya ad* 6.1.157 en liaison avec le *gaṇa* « *pāraskaraprabhṛti-* » énoncé audit *sūtra*. Voici, en effet, un cas tout unique à travers le *Mahābhāṣya*, en ce sens que le *Bhāṣyakāra* y énumère nommément tous les éléments (qu'il entendait lui-même en tant que) constituant un *gaṇa* mentionné par le *Sūtrakāra*; or, le même *gaṇa* tel que restitué à la façon de M. B. (cf. tableau, p. 32-35) s'avère déborder la liste patañjalienne manifestement sur trois points. En matière de mots isolés, par contre, on est parfois en mesure de confirmer que leur appartenance à tel ou tel *gaṇa* date d'une époque antérieure à Patañjali : outre le mot initial de chaque *gaṇa*, qui naturellement remonte à Pāṇini ou même plus haut¹², c'est ici le *Mahābhāṣya* qui sert de témoin principal, en accompagnant tel mot de tel *gaṇa* de la formule « *ayam... śabdaṁ... ādiṣu paṭhati* » ou « *... śabdo... ādiṣu paṭhyate* ». Ou bien, dans le cas où Patañjali dit d'un mot donné « *(... ādiṣu) pāṭhaḥ kariṣyate* » ou « *... kartavyaḥ* », ou encore « *(... ādiṣu) paṭhitavyaḥ* », tandis que les versions existantes le comptent au nombre des mots du *gaṇa* en question, on aura toute raison d'y discerner une addition faite à une époque non antérieure à Patañjali (M. B. supprime un tel élément de sa liste restituée du *gaṇa*)¹³. Ainsi, les témoignages directs venant de *Mahābhāṣya* ont été pleinement utilisés par l'auteur¹⁴, de manière à rendre surtout copieuses ses notes relatives à la *Rekonstruktion*.

¹¹ Cf. note 10.

¹² Cf. ci-dessous a) et d).

¹³ Cf. ci-dessous v).

¹⁴ Sur la possibilité d'en tirer des témoignages implicites, cf. ci-dessous iv).

M. B. a étudié ce qu'on appelle *vārttikagaṇa*, c'est-à-dire les *gaṇa* dont on ne rencontre la mention qu'à partir de Kātyāyana, dans ses *vārttika*. Ces vingt-cinq tableaux (p. 431-459), dont la plupart n'occupent qu'un demi-feuillet ou moins, sont bienvenus sur le plan pratique même ; car les *vārttikagaṇa* sont exclus, comme on le sait, du *Gaṇapāṭha* de Böhtlingk en ce qui concerne la 2^e éd. de sa *Pāṇini's Grammatik*. Il n'est plus question ici d'envisager une « reconstruction », puisque le *Bhāṣya* en présente toujours des listes *in extenso*. Rappelons, comme trait saillant de ces *gaṇa*, un phénomène très curieux constaté chez Patañjali, de même que dans une bonne partie des recueils ultérieurs : les listes consistent ici, non en thèmes nominaux comme c'est normalement le cas des *sūtragaṇa*, mais en (formes fléchies des) dérivés secondaires tels qu'obtenus par application des règles correspondantes.

Le reste de l'ouvrage comprend l'*Einleitung* (I-IX, p. 1-44) et l'*Anhang* (I-4, p. 460-490), auxquels nous nous sommes reportés déjà en partie. Un tableau montrant la distribution des *ākṛtigāṇa* selon les sources (*Einl. II*), ainsi qu'une nouvelle concordance du *Gaṇaratnamahodadhi* (*Anhang 3*), ne manqueront pas de rehausser la valeur des tableaux de *gaṇa* décrits ci-dessus. Par ailleurs, on doit à M. B. un bon exposé du genre de littérature dont il s'agit, en même temps que des problèmes qui y sont impliqués. Ses observations multiples sont toujours bien fondées, sans épargner, sur aucun sujet, une évaluation minutieuse de diverses vues antérieures ; en voici quelques résumés :

a) Le système des *gaṇa* préexistait à Pāṇini, s'étant développé dans l'enseignement grammatical visant les faits non védiques, ce qui rend peu plausible que Pāṇini ait pris modèle en cette matière sur certains *Prātiśākhya* ou sur les listes de *Nighaṇṭu* (*Einl. I*).

b) Il est plutôt douteux que la notion d'un *gaṇa* non limitatif (*ākṛtigāṇa*) remonte à Pāṇini comme le laisserait penser le *Bhāṣya ad 6.3.109*. Mais cette notion, étant étroitement liée avec la synonymie *ādi = prakāra* souvent alléguée par Patañjali, semble déjà fermement enracinée à l'époque du *Bhāṣya* (quoique le terme *ākṛtigāṇa* n'y figure qu'une seule fois), au point d'avertir en quelque sorte d'une tendance croissante des *gaṇa* ainsi étiquetés. Entre les *gaṇa* réguliers et ceux de ce type, d'ailleurs, il n'y avait pratiquement pas de différence en ce qui concernait l'insécurité de leur transmission, quelle que fût la distinction traditionnelle, tantôt alléguée quant à la nature de leurs listes, tantôt inventée à propos de leur présentation (*Einl. II*).

c) Les éléments de *gaṇa* sont enregistrés chacun sous forme de thème nominal (*prātipadika*), mais non sans exception. Il arrive, par exemple, qu'ils soient donnés en une sorte de *sūtra*. Ces *gaṇasūtra*, dont quelques-uns se retrouvent même en qualité de *sūtra* ou de *vārttika*, contredisent ici et là des règles pāṇinéennes déterminant la formulation en Grammaire. Si l'on veut les attribuer à des maîtres pré-pāṇinéens, la question n'en restera pas moins ouverte de savoir pourquoi de tels éléments ont été admis une fois pour toutes dans le système des *gaṇa* (*Einl. III*).

d) Le *gaṇapāṭha* n'est pas une œuvre de Pāṇini, qui l'a reçu de ses prédécesseurs et l'a retouché en quelques détails – témoin l'emploi de certains termes techniques sans doute pré-pāṇinéens (en sus du fameux *Bhāṣya ad* 1.1.34)¹⁵, par contraste avec celui des exposants (*anubandha*), qui est conforme à l'*Aṣṭādhyāyī* (Einl. VI).

e) Tout compte fait, il vaudra mieux conclure que Vardhamāna a compilé le *Gaṇaratnamahodadhi* en tant que recueil autonome de *gaṇa* choisis, sans l'intention de le faire servir à une grammaire distincte, et sans préférence constante quant à l'exploitation des œuvres antérieures. On hésitera même à y affirmer une affiliation *jaina*, en dépit des affinités qu'il laisse voir avec *Jainendra*, *Śākaṭāyana* et *Hemacandra*, dans leur ensemble, en matière de *sūtra* cités et de suffixes nommés dans sa propre *Vṛtti*; avec *Śākaṭāyana*, en particulier, dans l'emploi de termes techniques, et avec *Hemacandra* notamment quand il s'agit des mots de *gaṇa* enregistrés. Il y a même des raisons de croire que Vardhamāna connaissait déjà toute la grammaire de son contemporain Hemacandra, voire de se demander si, dans sa *Vṛtti ad* 354, il n'a pas fait allusion, par « *candraḥ* », à Hemacandra plutôt qu'à Candra(gomin). (*Anhang 4* : « Bemerkungen zu Vardhamānas *Gaṇaratnamahodadhi* », p. 478-490. C'est en soi un article brillamment approfondi.)

Solide dans sa substance, et impeccable en sa présentation, l'ouvrage de M. B. incarne ce que doit être l'acribie philologique : on aurait beau vouloir y chercher la moindre faute d'impression¹⁶, alors que la conscience scientifique de l'auteur est allée jusqu'à signaler deux (seuls !) *Korrigenda* par une fiche attachée au volume. Il va sans dire que c'est une nouvelle contribution des plus puissantes aux études de la grammaire indigène, domaine où se fait sentir, si légèrement que ce soit, comme un essor depuis quelques années¹⁷. D'une telle réalisation, on ne saurait ni trop féliciter ni trop remercier l'auteur. Le présent volume, au reste, n'est point complet à lui seul ; dans sa préface (p. XI), en effet, l'auteur nous en promet la suite, qui traitera comme de juste de tous les *gaṇa* restants, à savoir ceux qui se rattachent aux Livres I-III et VI-VIII de la Grammaire de Pāṇini. C'est en prévoyant l'achèvement de son travail entier que M. B. se contente pour le moment d'un bref index alphabétique (p. 491 *sq.*) relatif seulement aux mots

¹⁵ Cf. ci-dessous i).

¹⁶ À part celles signalées ci-dessous ii), voici la seule faute d'impression que nous ayons aperçue : lire « *agastyā* » au lieu de p. 102, Bō. 58 « *ayastyā* ».

¹⁷ Cf. L. Renou, « La linguistique sanskrite et quelques-uns de ses problèmes », *Kratylos*, VI-2 (1961), p. 117, note 3. Comme nouvelles publications notables, rappelons entre autres G. B. Palsule, *The Sanskrit Dhātupāṭhas: A Critical Study* (Poona, 1961); B. Shefts, *Grammatical Method in Pāṇini: His Treatment of Sanskrit Present Stems* (New Haven, 1961) (compte rendu par L. Renou, paru dans ce journal même, VI-1, p. 73 *sq.*).

initiaux des *gaṇa* présentés. Souhaitons qu'il réussisse à publier le volume suivant dans le moindre délai possible, avec un index qu'il se propose d'y donner pour tous les mots de *gaṇa* rencontrés à travers toutes les sources soumises à son examen. Cet index d'ensemble sera d'autant plus précieux que l'ouvrage entier devra désormais servir d'instrument de base, remplaçant l'édition Böhrtlingk qui a fait autorité depuis si longtemps en cette matière. On peut regretter que, dans son texte, M. B. n'a pas cru devoir donner les *gaṇa* eux-mêmes par leur numéro d'ordre alphabétique, comme on a l'habitude de le faire depuis Böhrtlingk – bien que ce ne soit là qu'une invention moderne (due à Böhrtlingk lui-même), elle comporte cet avantage incontestable qu'on peut identifier chacun des mots de *gaṇa* à l'aide d'un numéro double. Que M. B. veuille bien rechercher, quand il préparera son index, un expédient qui conserve cette facilité. Pour les *sūtragaṇa* et les *vārttikagaṇa*, un index unique ne conviendra-t-il pas mieux que deux distincts comme dans le présent volume ?

S'il reste encore à désirer pour cet ouvrage, ce ne sera guère que dans de menus détails, notamment des notes ainsi que de l'introduction. Car les passages en jeu du *Bhāṣya* – le cas échéant, d'autres commentaires pāṇinéens – impliquent parfois presque nécessairement des discussions conduites à la manière « vyākaraṇique ». Or, une remarque capitale s'impose : c'est que la tâche d'interpréter en toute rigueur chaque argument vyākaraṇique, tel qu'il est donné, dans sa formulation d'allure hautement scolastique, n'est chez un même chercheur que très difficilement compatible avec une recherche d'ordre critique et de grande envergure, comme celle qu'a entreprise M. B. C'est dire que, si l'exactitude absolue lui manque quelquefois devant une complication vyākaraṇique, cela ne portera nullement atteinte à la valeur essentielle de son grand ouvrage. Étant donné, au contraire, que ceux qui se préoccupent du côté scolastique de la grammaire indienne comptent évidemment parmi les bénéficiaires les plus directs de cet utile instrument de travail, il sera certes de leur devoir d'inviter M. B. à réfléchir sur celles de ses remarques qu'ils auront trouvées insuffisantes à leur propre point de vue. Voici donc, en terminant, quelques points que se permet de signaler l'auteur de ces lignes, à titre d'exemple, et précisément dans l'intention qu'il vient d'exprimer¹⁸.

¹⁸ Abréviations dans les sections qui suivent : – g. (= *gaṇa*), pbh. (= *paribhāṣā*), vt. (= *vārttika*), sū. (= *sūtra*); Kāt. (= *Kātyāyana*), Pat. (= *Patañjali*), Pāṇ (= *Pāṇini*); Kāś. (= *Kāśikā*), N. (= *Nyāsa*), PM. (= *Padamañjarī*), Bh. (= *Bhāṣya*), Mbh. (= *Mahābhāṣya*). Les trois chiffres relatifs au Mbh., qui se présentent entre crochets sauf dans e), renvoient à l'éd. Kielhorn, indiquant volume, page et ligne comme d'habitude. Kāś. : Ōjihara = Renou, *La Kāśikā-Vṛtti (adhyāya I, pāda I) traduite et commentée*, 2 vols. (Paris, 1960-1962). Rek. : la rubrique *Rekonstruktion* chez M.B.

i) Dans l'*Einl. VI* (cf. ci-dessus d)), l'auteur consacre deux pages (p. 24 sq.) aux vt. et Bh. *ad* 1.1.34 parce que cette portion du Mbh. donne lieu de croire à l'antériorité du *gaṇapāṭha* par rapport au *sūtrapāṭha*. Or, ce qui entame le long et subtil débat du Bh., c'est l'identité aperçue non pas, comme M. B. le croyait à tort, entre un sū. pāṇinéen (1.1.34) et un élément (n°15 chez Böhrtlingk) du g. *sarvādi*, mais bel et bien entre l'ensemble de trois sū. (1.1.34-36) et l'ensemble de trois éléments (n° 15-17) dudit g. Ce malentendu initial a empêché l'auteur de saisir les points essentiels de l'argument patañjali.

Lui a échappé, d'une part (p. 25, sous 1.), le raisonnement sous-jacent de la « révélation » (*jñāpana*) signalée comme déductible de la mention <*nava(bhyo)*> 7.1.16 : cf. notre *Kāś. I*, p. 97.

D'autre part, parmi les trois thèses alléguées dans le Bh. (pour réfuter le vt. dans la mesure où celui-ci juge superflus les sū. 1.1.34-36), l'auteur a abordé (p. 25, sous 2.) en vain et à la légère la 3^e thèse (qui n'a presque rien à voir à son propre problème) alors que c'eût été précisément le lieu d'expliquer la 2^e thèse, où s'impose le fait capital que le g. *sarvādi* semble avoir été connu de Pāṇ. en deux versions différentes : cf. *op. cit.*, p. 97-98. Ce dernier fait se trouve rappelé plus bas (p. 27, vers la fin) par M. B. lui-même, mais d'une façon toute passagère.

Ajoutons que, en tant qu'interprétation du Bh. *ad* 1.1.34, l'article de L. Bloomfield (*JAOS*, 47, p. 67 sqq.) est loin d'être satisfaisant. Pour l'ensemble du présent argument, cf. notre « Causerie Vyākaraṇique (II) », *Journal of Indian and Buddhist Studies* (Tōkyō), VII-2, p. (36) sqq. et XI-2, p. (25) sqq.

ii) Quelques mots sur l'*Einl. VII*, p. 29, 3^e paragraphe.

Alors que la base *nāsikā*- « nez » vaut en présence de n'importe quel élément suffixal, la base (synonyme) *nas-* se présente, selon 6.1.63, (seulement) « devant les désinences des cas faibles » : ainsi, on a à juste titre l'Inst. sg. *nasā* (à côté de *nāsikayā*)¹⁹. Il est théoriquement possible d'entendre par l'énoncé « *śasprabhṛti(ṣu)* » dudit sū. tous les suffixes, désinentiels ou non, que la Grammaire enseigne à partir du <*śas*> (4.1.2) jusqu'à la fin du Livre V. Mais cette possibilité n'est discutée explicitement par aucun des commentateurs indigènes, qui tous prennent l'énoncé précité pour ne désigner que la désinence casuelle <*śas*> et celles qui sont énumérées à la suite dans un même sū. 4.1.2. Il n'y a donc pas lieu de contester les traducteurs modernes : ainsi, Böhrtlingk « In den schwachen

¹⁹ Le sū. 6.1.63 est une règle de substitution d'après presque tous les commentateurs ultérieurs, qui sont d'ailleurs de divers avis quant à la validité du sū. Quant au Mbh. *ad* 6.1.63, cependant, on ne pourra qu'estimer avec Nāgeśa que le sū. est compris, par Pat. aussi bien que par Kāt., en tant qu'enseignant à la fois un thème « tout fait » (*nipātana*) et son champ d'action déterminé, comme le fait précisément le sū. 6.1.60 concernant *śiṛṣan-*; en l'occurrence, donc, l'élément *nas-* enseigné par le sū. est, aux yeux de Kāt. et de Pat., non pas un substitut de *nāsikā*-, mais un thème distinct et indépendant de ce dernier.

Casus... » ou M. Renou « devant les désinences commençant par... ». M. B. lui-même ne peut avoir été d'un autre avis dans son passage « unter gewissen Bedingungen » (l. 1).

Il sera dès lors clair que le vt. 2 *ad* 6.1.63 a pour but, non pas de restreindre, mais bien d'élargir la portée du sū. : « *nas-* se présente (non seulement devant les désinences des cas faibles comme l'enseigne le sū., mais) aussi en tant que substitut (nécessaire) de *nāsikā-*, (ceci) devant (les suffixes secondaires) <yat> (-yā 4.3.55 ou 5.1.6, ton selon 6.1.185) et (<tasi>) -*tās* (5.4.45, ton selon 3.1.3), ainsi qu' (en composition tatpuruṣa) avec (le mot) *kṣudra-* qui suit » – d'où *nasyā-* « situé dans le nez, nasal » ou « bon pour le nez », *nastāḥ* « (à partir) du nez », et *naḥkṣudra-* « à petit nez » (litt. « pauvre en nez »). C'est donc à tort que l'auteur observe : « Kātyāyana schränkt die Substitution... im Vārt. 2 ein » (l. 2 *sq.*) – en raison, sans doute, d'une erreur commise par M. Renou : « Vt. : le substitut *nas-* n'a lieu que devant les suff... ». À la suite, au lieu de « nur von [*sic*] den Suffixen *yat* und *tas* (*tasil*) » (1.3), lire « auch vor ... *ya* (*yat*) und *tas* (*tasi*) », le suffixe <tasil> 5.3.7-8 étant un autre -*tas* (atone selon 6.1.193 et essentiellement pronominal) comme dans *kūtaḥ*.

Sur la non-inclusion de *nāsikā-* dans le g. *parimukhādi*, cf. ci-dessous v).

iii) Grâce au tableau du g. *gavādi* (p. 302 *sq.*), on s'aperçoit facilement qu'un passage de la Kāś. *ad* 5.1.2 est mal présenté dans l'édition courante : « *ūdhaso 'nañ ca : ūdhanyaḥ kūpaḥ*. », lire « *ūdhaso 'nañ ca : ūdhanyaḥ. kūpa*. ». On saura gré encore à M. B. de sa *Rek.* note 3 (p. 305), où l'on voit comment cette mauvaise présentation du texte a pu faire surgir chez M. Renou une interprétation fantaisiste : *ūdhanya-* « servant à obtenir de l'eau » !

Le substitut <anañ>, enseigné pour *ūdhas-* ici comme au sū. 5.4.131, est en fait un élément *an* remplaçant le *s* final, ceci conformément au pbh.-sū. 1.1.53 que met en œuvre l'exposant *ñ*, tandis que le second *a* ne vise qu'à faciliter la prononciation (*uccāraṇārtha*, cf. *Bālamanoramā ad* 5.1.2). Ainsi, en tant que base présuffixale, *ūdhas-* passe d'abord à *ūdhaan-*, puis à *ūdhan-* selon 6.1.97.

Trois grammaires hétérodoxes, comme on le voit sur ledit tableau, présentent ce même *gaṇasūtra* sous une forme un peu différente : « *ūdhaso naś ca* ». Ici, le substitut enseigné est un *n* pur et simple : le *ś* final de <*naś*> ne représente rien d'autre que la désinence du Nom. sg. -*s*, tandis que l'*a* est *uccāraṇārtha* tout comme précédemment. Cet élément *n*, en tant que substitut consistant en un phonème unique, remplacera bel et bien le *s* final d'*ūdhas-* (conformément au pbh.-sū. 1.1.52, à parler en termes pāṇinéens) : *ūdhas-* > *ūdhan-*.

Il est hors de doute que, en commentant la Kāś. « *ūdhaso 'nañ ca* », la PM. s'est référée d'abord à ce substitut *n* non-pāṇinéen : « *naś ceti noktam*. » (Le *gaṇasūtra* en question) n'est pas énoncé (par la Kāś.) sous forme de « ... *naś ca* » (comme chez certains non-pāṇinéens, mais sous forme de « ... *'nañ ca* » comme on le voit). Une telle remarque n'est-elle pas tout opportune dans un

sous-commentaire de la Kās.²⁰ ? C'est dire que, pour le *s* final de <naś> dans la PM., M. B. a eu tort de soupçonner une faute d'impression (p. 303, Kās. note 3).

De la sorte, l'élément (sic!) dont l'auteur a marqué à tort « PM : naś » est, au contraire, à replacer à la suite de « Nyāsa : ... ūdhaśśabdasya ». Malgré le renom (peut-être excessif) dont jouit l'édition Chakravarti, le présent texte du N. laisse certainement à émender : lire « ūdhaso (')nañ ceti. ūdhaśśabdasyānañādeśo bhavati. » Quant à la remarque propre de l'auteur : « Die Lesart nañ im Nyāsa ist also in bezug auf das anlautende n- kein Druckfehler », supprimer « in bezug... n- » et remplacer « kein » par « ein » – ceci, d'ailleurs, dans la mesure où la « Lesart nañ » se rapporte à celle de « °śabdasya nañ° ». Il serait absurde qu'un seul phonème *n* en tant que substitut fût dénommé <nañ> avec l'exposant *n̄*; car, pour qu'un tel substitut puisse remplacer la finale de l'original (ūdhas- en l'occurrence), seul suffirait le pbh.-sū. 1.1.52 comme on l'a précédemment vu, sans qu'on ait jamais besoin de l'exposant *n̄* de manière à mettre en valeur le pbh.-sū. 1.1.53²¹.

iv) Il y a des cas où une forme prise dans le Mbh. à titre d'exemple, lorsqu'on la considère eu égard à l'opération discutée au stade intéressé du débat patañjalien, se révèle comme un témoignage indirect pour l'appartenance de tel mot à tel g. (à l'époque de Pat. ou même avant).

Ainsi, si le Bh. ad 1.1.58 vt. 2 cite « bimbam badaram » et « āmalakam » [I.153.13 sq.] comme noms de fruits, c'est pour discuter comment l'amuissement selon 6.4.148 d'un *a* thématique précédant un *ī* suffixal n'a pas lieu dans *bimba-ī-a- ou *āmalaka-ī-maya- (alors qu'il a bien lieu dans les noms d'arbres bimba-ī- > bimbī-, etc.). Or, pour l'élément -ī- ici en jeu, on ne peut concevoir rien d'autre que l'affixe féminin <n̄ṣ> que le sū. 4.1.41 enseigne pour les mots du g. gaurādi, d'où il ressortira que Pat. sous-entendait ici les thèmes bimba, badara et āmalaka en tant qu'appartenant audit g. Ces trois mots du g. gaurādi (Rek. 12, 13 et 10, p. 53) sont donc à estimer « attestés », bien que d'une façon implicite, par les passages précités du Bh. Cf. notre Kās. II, p. 108, (b).

Similairement, śātana et pātana du même g. (Rek. 66 et 67, p. 57) sont « attestés » non seulement par Pat., mais encore par un Ślokavārttikakāra

²⁰ D'autant plus que la PM. poursuit : « lāghave viśeṣābhāvāt », passage non reproduit par M. B. « Parce qu'il n'y aura pas de différence en économie (d'énoncé, même si l'on adopte <na> au lieu d'<anañ> – « ūdhaso naś ca », en phrase continue, comportant autant de mores qu'« ūdhaso 'nañ ca »).

²¹ Voudra-t-on maintenir <nañ> en tant que désignant un substitut comme *na* (de deux phonèmes)? En ce cas, il est vrai, l'exposant *n̄* sera justifié par son rôle de mettre en valeur le pbh.-sū. 1.1.53, tandis que l'*a* du substitut allégué s'amuira bel et bien devant -ya selon 6.4.148 : ūdhas-ya- > ūdhana-ya- > ūdhan°ya-. Mais, au moins pour le N. qui est pāṇinéen, c'est une possibilité tout-à-fait improbable, d'autant plus que, pour le même mot ūdhas-, le substitut <anañ> est bien enseigné par le sū. 5.4.131 (quoique sous une condition tout autre qu'ici).

pré-patañjalien – l'un et l'autre citant, dans le Mbh. *ad* 1.1.57, les formes « *śātānīm pātānīm* » [I.144.19 et 21]. Cf. *op. cit.*, p. 81, (3).

Ou encore, en citant « *vārṣaganyaḥ* » [I.126.2 *sq.*], le Bh. *ad* 1.1.51 vt. 2 « atteste » le mot *vṛṣagaṇa* du g. *gargādi* (*Rek.* 53, p. 103); car, afin que la première forme vaille, comme Pat. doit l'avoir cru, pour illustrer la *ṛddhi* d'un *ṛ* ici en question, il faut nécessairement que le suffixe patronymique <yañ> (-ya à exposant ñ), enseigné par 4.1.105 pour les mots du g. *gargādi*, s'applique à juste titre au mot *vṛṣagaṇa* de manière à provoquer la *ṛddhi* sur la première syllabe selon 7.2.117. Cf. *op. cit.*, p. 26, (c) 3^o et p. 27, Bh.

Du même g. *gargādi*, le mot *kata* (*Rek.* 42, p. 103) est directement attesté par Pāṇ. (4.1.18 : « *katanta* »²²); *śakala* (*ibid.*, 46) l'est, sinon par Kāt. (4.1.18 vt. 1 : « *śākalya* »), du moins par l'auteur de la *kārikā ad loc.* [II.210.9-12], en même temps que le sont *kata* et *kaṇva* (*ibid.*, 45). L'argument implicite chez Pat., que développe la Kās. sous ledit sū., donne l'impression que, dans la liste telle que connue du premier, c'étaient trois mots contigus – *kata*, *kaṇva*, *śakala* – sans intermédiaires entre les deux premiers.

v) Les versions existantes du *gaṇapāṭha* s'accordent dans une large mesure sur l'adoption ou le rejet d'un remaniement proposé par vt. ou Bh. pour un g. donné. S'il est adopté, M. B. ne manque jamais de le mentionner en note, tandis que les cas contraires ne sont pas toujours signalés en termes explicites. Or, en cette matière, quel critère a déterminé l'adoption ou le rejet chez les grammairiens ultérieurs? Sans nullement prétendre à résoudre le problème, nous voudrions hasarder l'esquisse d'une réponse.

Le remaniement proposé est adopté s'il marque (ou va de pair avec) le *siddhānta* patañjalien du débat entier qui est en cours, et si ce *siddhānta* est de nature convaincante à tout point de vue : II.226.3 (cf. p. 49, *Rek.* note 1, init.); II.258.7 *sq.* (cf. p. 125, *Rek.* note 1); III.42.6 (« *nāsikyam nagaram...* » : cf. p. 29, passage marqué par 4) et 5); aussi p. 199, *Rek.* note 4). – Non adopté, toutefois : II.210.9-12 (cf. ci-dessus iv), sect. fin.).

Le remaniement proposé n'est pas adopté si, tout en l'appuyant, le *siddhānta* patañjalien n'est en vérité que l'argument à titre d'argument, tantôt forcé tantôt évasif, ou même en contradiction avec des remarques faites ailleurs par Pat. lui-même : II.228.3 *sq.* (cf. p. 75, *Rek.* note 2); II.320.14 *sq.* (cf. p. 167, *Rek.* note 2); III.42.5 *sq.* (« *nāsikyo varṇa...* » : cf. p. 29, *loc. cit.*).

De même, si le remaniement n'est proposé que dans l'une de deux thèses alternatives, sans qu'il soit nécessaire si l'on suit l'autre thèse : II.225.26 (deux interprétations possibles pour « *astrīviṣaya* » 4.1.63 : cf. p. 49, *Rek.* note 1, 2^o moitié).

²² < *kata-anta* : saṁdhi irrégulier, que certains commentateurs ultérieurs prétendent expliquer par 6.1.94 vt. 4 (*śakandhvādi*).

De même, si le remaniement proposé va à l'encontre du *siddhānta* du débat entier : III.151.22-26 (cf. p. 73, *Rek.* note 2); III.235.5 (adopté seulement par le *Gaṇaratnamahodadhi* : cf. tableau du g. *bidādi*, p. 98 en bas; aussi p. 127, *Rek.* note); II.338.4 (cf. p. 305, *Rek.* note 1, 2^e moitié : mieux vaudrait y rappeler que, dans ce *gaṇasūtra* « *nābhi nabham ca* », il s'agit du mot *nābhi* au sens de « moyeu d'une roue », non de « nombril », comme il s'avère au cours du débat patañjalien; cf. aussi Kāś. *ad* 5.1.2). – Adopté, toutefois : II.278.14 (cf. p. 145, *Rek.* note 2).

Quoi qu'il en soit, il est exclu de croire avec M. Subrahmanya Sastri (cité avec réserve, p. 26) que le *gaṇapāṭha* ait été remanié par Pat. lui-même*.

* Nos remerciements sont dus à M. Jacques May pour avoir donné tous ses soins à mettre au point la présente rédaction française.

Pierre-Sylvain Filliozat, *Le Mahābhāṣya de Patañjali avec le Pradīpa de Kaiyaṭa et l'Uddyota de Nāgeśa* (= *Publications de l'Institut Français d'Indologie*, Pondichéry, No. 54) : tome 1 (*Adhyāya 1 Pāda 1 Āhnika 1-4*), 1975, vii + 659 p.; tome 2 (*Adhyāya 1 Pāda 1 Āhnika 5-7*), 1976, 456 p.; tome 3 (*Adhyāya 1 Pāda 1 Āhnika 8-9*), 1978, 422 p.

Fondé en 1955, par suite du rattachement des comptoirs français à la République de l'Inde, l'Institut de Pondichéry a pour mission prioritaire d'explorer systématiquement la vaste littérature, qui n'a été connue que sporadiquement au dehors, des *Āgama* śivaïtes transmis dans la région avoisinante soit en sanskrit soit en tamoul. Grâce à la direction inspiratrice de M. J. Filliozat, ainsi qu'à la gestion impeccable assurée par M. N. R. Bhatt, ce projet ne cesse de porter ses inestimables fruits de manière à constituer un cas exemplaire de coopération scientifique euro-indienne. Les activités de l'Institut sont marquées, par ailleurs, d'un vœu ardent de sauvegarder, face à une transformation sociale guère moins accélérée en Inde que partout dans le monde contemporain, l'érudition séculaire (*pāṇḍitya*) portant sur maintes disciplines indigènes *stricto sensu* (*śāstra*). Celui qui se voue à une telle tâche de conservation, est, entre autres, M. P.-S. Filliozat qui, dans son adolescence passée largement sur place auprès de son père, a eu le privilège d'être initié au sanskrit par M. Bhatt. Il commence donc par la « science capitale » de l'Inde classique, à savoir *vyākaraṇa* ou Grammaire, et cela en collaboration avec M. M. S. Narasimhacharya qui, tout comme M. Bhatt, se réclame de la plus illustre lignée académique de Nāgeśa et de Vaidyanātha Pāyagunḍe. Ainsi sont nées deux entreprises jumelles d'une envergure qu'on dirait colossale : d'une part, *Mahābhāṣya Pradīpa Vyākhyānāni*, édités admirablement par M. Narasimhacharya (5 tomes parus depuis 1973, qui couvrent entièrement les *Adhyāya* I et II) et, d'autre part, l'œuvre de M. P.-S. Filliozat dont il s'agit de rendre compte ici.

C'est un phénomène d'après-guerre fort remarquable que la grammaire indigène indienne, celle de l'école pāṇinéenne en particulier, attire à plus d'un égard l'attention d'un nombre grandissant de chercheurs de diverses nationalités. De cette évolution – pressentie par L. Renou dès 1961 (in : *Kratylos*, VI-2) et concrétisée depuis au point de nécessiter des travaux de synthèse comme J. F. Staal (éd.), *A Reader on the Sanskrit Grammarians* (1972), G. Cardona, *Pāṇini: A Survey of Research* (1976) ou H. Scharfe, *Grammatical Literature* (= *A History of Indian Literature*, V-2, 1977) – on aura une idée claire en se reportant à la

« *Bibliography* » dans l'œuvre précitée de M. Cardona, ou mieux, à l'excellente « *Historiography of Linguistics, India* » qu'on doit à Mme R. Rocher (in : *Current Trends in Linguistics*, XIII, 1975). Si l'on s'en tient aux activités relevant strictement de l'indianisme philologique, il faut souligner que des apprentis sanskritistes des années 1950, quelques-uns encouragés par Renou ou inspirés par M. P. Thieme, se sont efforcés de rattraper le degré de maîtrise marqué si tôt par F. Kielhorn (éd. et tr., *Paribhāṣenduśekhara*, 1868-74; éd., *Mahābhāṣya*, 1880-85) tant sur les technicités opératoires inhérentes à l'*Aṣṭādhyāyī* que sur les procédés scolastiques propres au *Bhāṣya* de Patañjali. Ainsi, au cours de la décennie suivante, s'est terminée une ère de nonchalance où il avait été permis de ne voir dans le *Mahābhāṣya* qu'un texte sanskrit comme tous les autres (témoin les ridicules *Lectures*, 6 vols. parus 1944-62, de P. S. Subrahmanya Sastri), alors que lesdits novices *vaiyākaraṇa*, non indiens pour la plupart, se mirent à attaquer de front ce summum d'une sophistique para-grammaticale, chacun, il est vrai, pour une portion de texte apparemment minime, mais avec une aspiration commune vers cette rigueur et cet approfondissement dont M. Thieme avait su faire preuve surtout dans son « *Bhāṣya zu vārttika 5 zu Pāṇini 1.1.9* » (NGGW, 1935).

La nouvelle vague en *vyākaraṇa* telle qu'on vient de la décrire pourra désormais se flatter de voir son aboutissement glorieux, son porte-drapeau prestigieux, en ce tour de force auquel s'emploie M. P.-S. Filliozat à Pondichéry, et en la collaboration modèle en cours, depuis douze ans à Poona, de MM. S. D. Joshi et J. A. F. Roodbergen sous le titre de *Patañjali's Vyākaraṇa-Mahābhāṣya*. Cette dernière publication en série, comme on le sait, a déjà couvert par les cinq premiers volumes (1968-69-71-73-74) autant d'*Āhnika* relatifs à la composition nominale (*samāsa*, correspondant donc aux *Pāda* 1-2 de l'*Adhyāya* II) et procède depuis peu à la section des *kāraka* (1975 : avant-dernier *Āhnika* du *Pāda* final de l'*Adhyāya* I), tandis qu'à Pondichéry on est venu à bout de la fameuse *Navāhnikī* (*Paspaśā*, *Pratyāhāra* et sept *Āhnika* consacrés à l'*Adhyāya* I, *Pāda* 1) en l'espace de quelques années. Vu le rythme de leur acheminement (outre, bien sûr, leur qualité), ces deux entreprises, réunies, auront une bonne chance de remplir, dans un avenir somme toute prévisible, un des *desiderata* ressentis le plus sérieusement dans l'indianisme mondial, à savoir une traduction *in extenso*, digne véritablement de ce nom, du monument patañjalien comptant au total 85 *Āhnika*. Puissent ces deux projets de longue haleine se poursuivre avec un zèle accru, à une allure à la fois concurrente et complémentaire, de concert surtout quant à la répartition des *Āhnika* entre eux, réalisant ainsi conjointement l'exploit du siècle autrement impraticable.

En ce qui concerne le gros du *Mahābhāṣya*, on n'exagérera guère en affirmant que chaque phrase prononcée, avec formes de mot à l'appui (*udāharana*), ne peut avoir de sens autrement qu'en tant que signe, signe exigeant la restitution d'une suite de raisonnements, « opératoires » par définition, qui ont dû se dérouler chez le sujet parlant hypothétique. C'est dire que, de tels raisonnements

étant explicités par Kaiyaṭa dans la mesure du minimum nécessaire, un passage patañjali ne nous sera intelligible à juste titre qu'au moment où on aura saisi la totalité, ou presque, des remarques qui se trouvent faites là-dessus dans le *Pradīpa* du 11^e siècle. Espérons donc que la traduction intégrale et sûre de ce commentaire primaire, à mesure qu'elle s'achemine à Pondichéry aussi bien qu'à Poona, ne manquera pas de servir tant de mise en garde efficace contre une référence faite souvent à la légère au texte du *Bhāṣya*, que d'outil d'entraînement sans pareil au bénéfice de tout aspirant à la spécialisation de la grammaire indigène. Or, l'œuvre de M. P.-S. Filliozat (désormais M. F.) est d'une portée de loin plus poussée, en ce qu'elle vise à traduire également *in extenso* cet imposant sous-commentaire qu'est l'*Uddyota* de Nāgeśa. Ceux qui en tireront profit, cette fois, sont notamment les confrères de M. F. qui se sont frayé la voie par tâtonnement, sans avoir eu l'occasion d'étudier en contact personnel avec le grand *pāṇḍitya* encore vivant en Inde. Leur échappe, en vérité, ce géant du début du 18^e siècle, Nāgeśa, qui est dit avoir marqué le point culminant de la haute tradition deux fois millénaire du *vyākaraṇa*. Car, à la différence de Kaiyaṭa, qui est un pur grammairien, il est un encyclopédiste typique de l'orthodoxie tardive, en sorte que son *Uddyota* s'avère à maints endroits imprégné d'éléments techniques provenant d'autres disciplines, *mīmāṃsā* et *nyāya* en tout premier lieu. Faute de compétence en cette dernière matière, au désespoir surtout devant la phraséologie empruntée très souvent à la « Logique nouvelle » (*navya-nyāya*), ne s'est-on pas contenté, certes avec une mauvaise conscience, d'utiliser ce fameux sous-commentaire dans la seule mesure où il semble faciliter la compréhension de Kaiyaṭa? Souhaitons que, grâce à M. F., pareil état de choses puisse cesser une fois pour toutes et que, dans son sillage, on apprenne désormais à saisir, en toute rigueur et dans tous les détails, comment Nāgeśa se montre un critique sans merci à l'égard de ses prédécesseurs depuis Kaiyaṭa jusqu'à Bhaṭṭoji.

M. F. a choisi pour sa base textuelle l'éd. Haryana Sahitya Sansthan (5 vols. : Rohtak, 1960-61) parce qu'elle est « la seule actuellement facilement accessible, qui donne ensemble le texte complet du *Mahābhāṣya*, du *Pradīpa* et de l'*Uddyota* » (I, p. iv). Voilà une publication aussi compacte que maniable, dont l'utilité est incontestable, la grande éd. NSP (1912-45) n'ayant pu, finalement, couvrir les deux derniers *Adhyāya*. Il n'est cependant guère commode de renvoyer à l'éd. de Rohtak (page et ligne; volume, le cas échéant, en-tête) pour localiser un passage quelconque d'un des trois textes, car les pages de cette éd., sectionnées en trois de haut en bas, n'ont pas de dispositif en marge aidant à compter les lignes. Ainsi, pour indiquer un passage de Kaiyaṭa comme il en est fréquemment besoin dans la traduction de l'*Uddyota*, un renvoi sous forme de « 418. Pd. 1 », par exemple, aurait été préférable à « 418.14 » (III, p. 50 med.). Plus catégoriquement, quant au *Bhāṣya*, insistons pour que toutes les références soient faites à l'éd. Kielhorn – ainsi, « II.8.8 » au lieu de « III.41.13 » (lire ainsi? – III, p. 48 med.) – moins pour

des raisons sentimentales que dans la conviction que le Bhandarkar Institute ne cessera jamais de mettre à notre disposition cette édition monumentale (bien que « revised » par K. V. Abhyankar), et son tout précieux *Word Index* de Pathak et Chitrao (1927), instrument de travail irremplaçable pour tout étudiant sérieux de l'école pāṇinéenne.

Paradoxalement, à part la mise en page et en ligne, l'éd. de Rohtak ne fait que reproduire en substance le *Mahābhāṣya* de l'éd. Kielhorn, ce qui est visible depuis les leçons textuelles, la numérotation des *vārttika* et la mise en paragraphe du *Bhāṣya*, jusqu'au rappel des règles grammaticales en jeu (fait par chiffres, dans les notes marginales et, moins souvent, dans le texte lui-même). Il s'ensuit que, dans l'éd. de Rohtak, le *Pradīpa* et l'*Uddyota* sont arrangés sur le modèle des paragraphes patañjaliens chez Kielhorn, en fonction donc d'un cadre de loin trop large pour qu'on puisse rapprocher, aussi vite qu'exactement, Patañjali – Kaiyaṭa – Nāgeśa à tout moment. Afin de permettre aux lecteurs de collationner les trois textes d'un seul coup d'œil, il faudrait qu'un paragraphe du *Bhāṣya* chez Kielhorn, dans l'éd. de Rohtak par conséquent, soit divisé en plusieurs alinéas convenables, ce qu'a jadis fait l'éd. NSP et qui, de nos jours, doit préoccuper encore davantage MM. Joshi et Roodbergen. Or, dans l'œuvre jusqu'ici parue, M. F. a tenu à aligner sa traduction sur la mise en paragraphe des trois textes telle qu'elle se voit dans l'éd. de Rohtak. Ainsi, outre que l'on a sans cesse l'impression d'un paragraphe trop long ou d'une page trop chargée, il est inévitable que, pour un passage patañjalien traduit, on ait à chercher à grand-peine, à travers parfois bien des pages, des discussions correspondantes traduites de Kaiyaṭa ou surtout de Nāgeśa. Un tel écart physique, qui risque d'embrouiller le lecteur, ne tendrait-il pas à enlever au traducteur un peu de l'articulation interprétatoire qu'exige constamment l'exécution de sa tâche ? Illustrons ce dernier propos par un cas très simple – celui du 1.1.56 vt. 23 Bh., qui occupe chez M. F. à peine deux pleines pages en substance : III, p. 47-50. (Abréviations utilisées ci-dessous : Bh[āṣya], dh[ātu], p[ari]bh[āṣā], sū[tra], Ud[dyota], v[ār]t[tika].)

Le vt. 23, « (*vadhyādeśe*, vt. 22) *iḍvidhiś ca* », préconise, afin d'assurer l'accrétion en tête par *i* (selon 7.2.35) d'un suffixe *ārdhadhātuka* sis à la suite de *vadh-* (substitut de *han-* selon 2.4.42), de prohiber à l'aide d'un additif que le substitut soit traité comme l'original selon 1.1.56, lorsqu'on envisage le sū. 7.2.10 qui prohibe ladite accrétion « après une racine monosyllabe et atone (ainsi qu'elle figure) dans l'Enseignement-originel (qu'est en l'occurrence le *Dhātupāṭha*, et cela dans la mesure où elle constitue la "base présuffixale" par rapport audit élément *ārdhadhātuka*) » : « *ekāca upadeśe 'mudāttāt (aṅasya 6.4.1)* ». Telle est précisément la racine *han-* (dh. 2.2 « *hanā* », sous la rubrique « *A. anudāttāḥ* » chez Böhtlingk) sur le point de s'infléchir au précatif : *han-l*, où elle est *aṅga* selon 1.4.13 par rapport au suffixe indifférencié de précatif *-l* (līṅ, 3.3.173) qui est *ārdhadhātuka* selon 3.4.116. Rappelons qu'en prohibant de traiter *vadh-* comme

son original *han-*, on vise notamment à enlever au substitut la qualité d'*aṅga* ou « base présuffixale », ce qui écartera à lui seul l'application redoutée du *sū*. 7.2.10 quoique le substitut *vadh-* soit monosyllabe en soi et, en vertu du *pbh.-sū*. 1.1.50, atone comme l'est l'original *han-* (dh. 2.2).

La forme en jeu est *āvadhiṣṭa*, 3^e sg. moy. précatif d'*ā-han-*, que nous avons honte d'avoir jadis prise à tort comme aoriste, ceci sans correction jusqu'à la fin : cf. Ōjihara = Renou, *La Kāśikā-Vṛtti...*, II, p. 59 sq. et III, p. 122 med. On en a maintenant une analyse correcte, presque exhaustive, chez M. F., p. 47, note 3, où les règles intervenues seraient mieux mises dans cet ordre : dh. 2.2, 2.4.42, 3.4.116, 1.3.28; 3.4.102 (cf. *Kāśikā ad* 107), 6.1.66; 3.4.78, 107; 7.2.35, 8.3.59, 8.4.41. Il importerait de faire référence à « dh. 2.2 » pour élucider « le ton grave » de *han-*, ainsi que de signaler, dès dans cette note, « *liṅ* 3.4.116... *ārdhadhātuka* » (p. 48, note 1, l. 2 sq.). L'allusion au *sū*-gouvernant 6.4.1 « *aṅgasya* », estimée indispensable ici, fait défaut même dans la tr. Ud., p. 50, alors que « *aṅga* » y figure à trois reprises.

Or, s'il ne s'agit que d'écarter le *sū*. 7.2.10 du substitut *vadh-*, il n'est pas nécessaire de poser un additif de nature à prohiber le *pbh.-sū*. 1.1.56, mais il suffit d'énoncer « *vādha* » avec un ton « tout fait » (*nipātana*) dans le *sū*. 2.4.42. Car ce dernier expédient, puisqu'il n'a pour but que d'empêcher le substitut d'être conçu sous forme de *vadh-* (comme plus proche de l'original *han-*), ne manquera pas de rendre inapplicable le *sū*. 7.2.10, la condition « *anudāttāt* » n'étant aucunement satisfaite par *vādha-* (sans qu'il n'y ait plus à tenir compte que ce substitut, monosyllabe, soit ou non *aṅga* en vertu du *pbh.-sū*. 1.1.56).

Expédient parfait, en tant qu'il assure au suffixe de précatif *liṅ*, évolué entre-temps à *-sī.s.ta*, la forme voulue *-i.sī.s.ta* avec accrément *i* selon 7.2.35 ! Mais, attention, cela ne va pas sans nécessiter de délicates considérations sur l'accentuation définitive du « mot-plein » (*pada*, 1.4.14) qu'est notre *āvadhiṣṭa*. Car « toutes syllabes sauf une » doivent être atones comme il est enseigné par 6.1.158, « *anudāttam padam ekavarjam* », alors que le gros désinentiel *-ta* ne manque pas, dès le passage *-l > -ta* selon 3.4.78, de porter le « ton suffixal » (*pratyaya-svara*) selon 3.1.3. Les accréments tels que *i* ou *sī(y)* étant atones par définition comme le rappelle le 3.1.3 vt. 7 Bh., c'est ce ton suffixal *-tā* qui s'achève évidemment à titre définitif, aussi longtemps d'ailleurs qu'on a le substitut atone *vadh-* comme on l'entendait au début : on arrive sans aucune difficulté à l'accentuation judicieuse *āvadhiṣṭā*. Maintenant qu'on a *vādha-*, par contre, la question s'impose de savoir lequel des deux *udātta*, celui de *-tā* « suffixal » 3.1.3 ou celui de *vādha-* « tout fait » 2.4.42, tiendra ferme en vertu du *sū*. 6.1.158. Il y aura certes lieu de recourir au critère érigé par le 6.1.158 vt. 9, « *sati-ṣiṣṭa-baliyas-tvam* » : « Une accentuation enseignée là où en existe déjà (une autre) prévaut sur (cette dernière) ». Mais, en fait, cela n'en revient qu'à nous poser cette autre question : quel passage prend effet antérieurement, celui de *han-* à *vadh-* selon

2.4.42 (procurant d'un même coup le ton *vádh-*) ou celui de *-l* à *-ta* selon 3.4.78 (permettant aussitôt le ton *-tá* selon 3.1.3)?

C'est le passage 2.4.42, donc le ton *vádh-*, qui s'effectue d'abord. Car les éléments enjoints (par 2.4.36-57) sous la reconduction du *sū*. 2.4.35 « *ārdhadhātuke* » le sont « à titre général » (*sāmānyena*), c'est-à-dire, en tant que s'effectuant dès le stade où s'impose comme une pure notion ce qui se trouve énoncé au Loc., celui-ci n'étant pas le Loc. de « séquence » (1.1.66) mais celui de « domaine » (2.3.36 « *adhikaraṇa* », subdivision « *viśaya* » 6.1.72 Bh.). Ainsi, la racine *han-* passe à *vádh-* selon 2.4.42 une fois surgie la notion du précatif avec pour indice indifférencié le *liṅ* (3.3.173) qui est *ārdhadhātuka* (3.4.116) : « *han-o vádha liṅ-i (ārdhadhātuke 35)* ». Seulement après, le *liṅ* va assumer selon 3.4.78 une forme concrète telle que *-ta*, qui fait alors l'objet de l'injonction accentuelle 3.1.3. À titre donc de « *sati-śiṣṭa-svara* », le « ton suffixal » (*pratyaya-svara*) *-tá* prévaut sur le « ton tout fait » (*nipātana-svara*) *vádh-* en vertu du 6.1.158 vt. 9 et seul demeure tel quel, conformément audit *sū*., tandis que l'autre sera réduit bel et bien à l'atonie *vaḍh-*, d'où *āvadhīṣṭá* toujours comme il faut. Conclusion : le 1.1.56 vt. 23 ne préconise qu'un procédé lourd, alors qu'il sera suffisant d'énoncer « *vádha* » dans le *sū*. 2.4.42.

Après avoir compris le débat ainsi dans ses grandes lignes, permettons-nous de relever quelques obscurités chez M. F. – Par Bh. « *pratyayasvara-* », qu'il traduit conséquemment par « l'accent causé par le suffixe » (p. 48, l. 7 et 11), M. F. semble entendre cette atonie que le *sū*. 6.1.158 fait subir à *vádh-* dans *āvadhīṣṭá*. Est-ce là, de sa part, une fidélité à Ud. : « *pratyayasvaram – tatprayuktanighātam* » ? Tant s'en faut et, d'abord, attention à la mise à l'Acc. ! Ce que Nāgeśa fait ici, n'est pas de gloser mot par mot mais de développer, quant à la portée, la phrase du Bh. « *nipātanasvaraḥ... pratyayasvaram api bādheta* » : « Le ton tout fait (*vádh-* 2.4.42)... risquerait d'empêcher, en outre, le ton suffixal (*-tá* 3.1.3) – Ud. : (voire, par voie de conséquence) *sa* (propre) *perte effective du ton* (selon 6.1.158) – », *tad-* dans « *tatprayukta°* » chez Nāgeśa ne se reportant jamais à « *pratyaya-* » mais décidément à « *nipātanasvara-* » (à savoir *vádh-*). – Le malentendu décelé ci-dessus a conduit le traducteur à une confusion totale sur les rapports entre le *sū*. 6.1.158 « *ekavarjam* » et le vt. 9 *ad loc.* « *satiśiṣṭa* » (cf. p. 48, note 1, l. 10-14, surtout, l. 13 qui est fatale). Loin que le second puisse entrer en conflit avec le premier (comme M. F. semble le penser), le vt. sert à déterminer « *eka-* » du *sū*., « seule syllabe tonique » à retenir telle quelle dans un mot-plein, si ce dernier porte le ton (*udātta* ou *svarita*) théoriquement sur plus d'une syllabe : cf. notre avant-dernier alinéa. – Étant donné leur importance, M. F. aurait dû présenter (*loc. cit.*) tant le *sū*. que le vt. non seulement *in extenso* mais aussi numéroté (d'autant plus qu'un tel double procédé se trouve observé largement dans sa note précédente) : amplifier « *padam ekavarjam* » par « 6.1.158 “*anudāttaṃ*” » en tête et bien mieux, remplacer par « 6.1.158 vt. 9 » l'embarrassant renvoi « III.99.22 »

(fait à l'éd. Kielhorn!). Un renvoi comme ce dernier, en effet, n'est-il pas fonction de l'éd. de Rohtak partout ailleurs (voire, dans cette même note, « III.411.13 » peu avant), alors même qu'on lit : « Pour le texte du *Mahābhāṣya* nous avons suivi l'édition de Kielhorn, ainsi que sa numérotation des *vārttika* » (I, p. iv, *in fine*)? – À propos toujours de ce même vt., on aurait aimé voir M. F. signaler l'imperfection de Renou, *Terminologie...*, p. 315, s.v. *satisiṣṭa*.

Or, dans notre exposé antérieur, nous avons délibérément tu la présence dans le débat d'un défenseur redoutable du 1.1.56 vt. 23. Contrairement au *siddhāntin* qui finit par le combattre une fois pour toutes, celui-là part de la conviction tacite que le Loc. « *liṇi* » 2.4.42 est celui de « séquence » selon 1.1.66 et que, partant, la substitution enjointe par là de *vadh-* à *han-* ne prendra effet qu'au stade où le *liṇ* aura déjà assumé une forme concrète et différenciée telle que *-ta* selon 3.4.78, *-tā* par l'intervention immédiate du ton suffixal 3.1.3. À son avis donc, en énonçant « *vādha* » avec le ton tout fait dans 2.4.42, on risquerait de faire de ce sū. une injonction accentuelle intervenant là où existe déjà le ton *-tā* 3.1.3 : autant dire qu'à titre de « *satisiṣṭa* », le ton *vadh-* se maintiendrait jusqu'à la fin tandis que le ton *-tā* se réduirait à l'atonie conformément au sū. 6.1.158 et au vt. 9 *ad loc.*, d'où une fausse accentuation **āvadhīṣṭa* ! Pour y obvier, on se trouverait dans la nécessité de postuler, à titre d'additif, que le ton tout fait *vadh-* 2.4.42 valût au même titre qu'une spécification accentuelle, type « *hṇā* » (dh. 2.2), donnée dans l'Enseignement-originel qu'est le *Dhātupāṭha* : « *upadeśivadbhāva-* ». Ce faisant, en effet, un ton quelconque enseigné dans le *Sūtrapāṭha*, tel le ton *-tā* 3.1.3, passerait bel et bien pour « *satisiṣṭa* » devant prévaloir sur le ton *vadh-*. Mais tout cela, conclut ce défenseur du 1.1.56 vt. 23, ne reviendra qu'à constater que l'expédient proposé, celui d'énoncer « *vādha* » 2.4.42, n'ira pas en réalité, malgré son apparence toute simple, sans entraîner un additif de plus, un additif guère moins lourd que celui préconisé par ledit vt. Il va de soi que, devant le *siddhānta* tel que nous l'avons décrit plus haut, un tel argument s'effondrera dans son ensemble.

Cela posé, essayons d'interpréter le texte de Nāgeśa qui clôtüre le présent débat : *evam cādyudāttanipātane, upadeśivadbhāvārambhagauravābhāvena, upadeśatvāvacchedenānudāttatvābhāvāt, sthānivadbhāvenāṅgatve saty api niṣedhāprāptyā, tanniṣedho na kārya iti tātparyam*. « De la sorte, qu'on veuille énoncer (dans le sū. 2.4.42, « *vādha* ») avec le ton tout fait sur la syllabe initiale – sans (pourtant que, comme on vient de le voir, cela rende inévitable un) procédé lourd d'entreprendre (un additif de nature à conférer audit ton) l'égalité à une spécification (accentuelle) émanant de l'Enseignement-originel (qu'est le *Dhātupāṭha*) – alors, l'atonie (dont il s'agit dans le sū. 7.2.10 « *upadeśe 'nudāttāt* »), étant (celle) délimitée à la phase de l'Enseignement-originel, fait défaut (au substitut *vadh-*, dont le ton tout fait 2.4.42 exclut par nature toute analogie avec l'atonie de l'original *han-*, dh. 2.2 « *hṇā* », tandis que l'atonie *vadh-* dans *āvadhīṣṭa* est due au sū. 6.1.158, loin de relever de ladite phase initiale); de

ce fait (que le substitut *vādha-* ne satisfait aucunement l'énoncé "*anudāttāt*" 7.2.10), la prohibition (que ce dernier *sū.* fait eu égard notamment à l'accrément *i* selon 7.2.35) n'a (en l'occurrence) même pas la possibilité d'application, (ceci) en admettant même (que ledit substitut se procure bien) la qualité de "base présuffixale" en vertu de (la présente règle 1.1.56 enseignant pour un substitut) l'égalité à l'original (et, partant, que *vādha-* satisfait bien l'énoncé "*aṅgasya*" 6.4.1 qui vaut par reconduction dans le *sū.* 7.2.10); et donc, (pour peu qu'on énonce "*vādha*" 2.4.42), on n'a point à prohiber le présent enseignement (1.1.56 comme y insiste le vt. 23 *ad loc.*) : voilà le sens ultime (de la remarque terminale du Bh.). » Nous croyons avoir ainsi « repris le raisonnement en d'autres termes plus développés, au prix de la plus grande lourdeur, mais pour la clarté, ou pour remédier à l'obscurité d'une traduction littérale » (I, p. iii, vers la fin). Car nous nous demandons si ce dernier inconvénient n'est à craindre dans la tr. de M. F., que nous citons : « L'intention est : et ainsi s'il y a présentation de la forme toute faite avec le ton aigu initial, étant donné qu'il n'y a pas la lourdeur de l'entreprise du traitement comme appartenant à l'*upadeśa*, étant donnée la qualification "*upadeśe*" dans le *sūtra*, du fait qu'il n'y a pas le ton grave pour le substitut, même s'il y a le nom *aṅga* par le traitement comme l'original, la prohibition "*ekācaḥ*" n'a pas de chance d'application et la prohibition du traitement comme l'original n'a pas à être faite. » (p. 50, 1^{er} alinéa *in fine*.).

En ce qui concerne ce débat, finalement, Kaiyaṭa commente très peu (quatre lignes à peine chez M. F. : p. 49, l. 2 *sqq.*), et cela sur le sujet aussi amusant et digressif que voici : dira-t-on qu'il n'y a guère intérêt à discuter l'accentuation de la forme *āvadhiṣṭa*, parce que, la chance étant de fait minime que celle-ci au-dedans d'une phrase se trouve précédée immédiatement d'une autre forme verbale personnelle, il est à peu près acquis qu'on a *āvadhiṣṭa*, atone dans son ensemble, selon le *sū.* 8.1.28 « *tiṇṇ atīṇaḥ* (*padāt* 17, *anudāttam* 18) » ? Qu'on ne le dise pas, mais qu'on sache bien que le *sū.* 8.1.30 prohibe ladite atonie d'ensemble pour une forme verbale personnelle précédée immédiatement d'une des particules énumérées, *yad* et huit autres. De la sorte, compte tenu d'un emploi comme « *yad āvadhiṣṭa* » – leçon d'ailleurs connue, à titre de v. l. du moins, pour le texte du Bh. lui-même –, il y a tout lieu d'étudier l'accentuation de cette forme verbale prise en soi. C'est dire que, dans une telle mesure, notre *āvadhiṣṭa* ne laisse point d'être un exemple (*udāharaṇa*) bel et bien valable. Là-dessus, Nāgeśa tient à souligner la corrélation capitale « *yadā yacchadbaprayogaḥ* » – « *tadaitad udāharaṇam* », tout en stigmatisant de « mauvaise leçon » (*apāṭha*) celle qui présente « *tadā* » bien avant et sans rapport avec « *etad udāharaṇam* » (cf. p. 50 med.). Mais, Nāgeśa ignorait-il cette leçon, la meilleure à notre sens, qu'atteste le *Ratnaprakāśa* (cf. Narasimhacharya, *op. cit.*, III, p. 37) : *yadā yacchadbaprayogaḥ* « *yad āvadhiṣṭa* » *iti bhavati*, *tadā* « *tiṇṇ atīṇaḥ* » *iti nighāto* « *nipātail yadyadi* » *iti pratiṣiddha iti bhavati udāharaṇam* ?

Cette dernière observation, qui vient de marquer la fin de notre réflexion sur le 1.1.56 vt. 23 Bh., servira peut-être d'un tout mince indice que même Nāgeśa n'était pas omniscient, pas plus qu'il n'est totalement à l'abri de la critique moderne. Car, malgré sa pénétration presque toujours miraculeuse, qui ne nous est guère saisissable qu'à la suite d'une concentration aussi laborieuse et méticuleuse que possible, il y a indubitablement des cas rares où il passe sous silence ou esquive la difficulté qu'il ne peut, en vérité, résoudre en toute confiance. Souhaitons que M. F. soit lui-même sensible à de telles éventualités, son entreprise géante ayant pour principale raison d'être de former des lecteurs qualifiés en *vaiyākaraṇa*, afin qu'ils sachent, en pareils cas, mettre en œuvre toute leur technique acquise pour éclaircir des énigmes patañjaliennes dissimulées à travers la haute tradition des commentateurs indigènes. L'auteur de ces lignes croit avoir quelquefois réussi une tâche de ladite nature : ainsi, sur la phrase « *dadhyudakaṃ pacaty odanam* » de Kātyāyana (1.1.66-67 vt. 2 : cf. Ōjihara = Renou, *op. cit.*, III, p. 47, note 5) ou, plus récemment, « sur une formule patañjalienne : “*na cedānīm ācāryāḥ sūtrāṇi kṛtvā nivartayanti*” » (Paspasā vt. 13 Bh. : voir *Indologica Taurinensia*, VI, p. 219 *sqq.*). Quoi qu'il en soit, nous regrettons surtout que M. F. ait passé sous silence M. P. Thieme (sous 1.1.9) et L. Bloomfield (sous 1.1.27) : cela aurait été vraiment l'occasion de démontrer que leurs articles respectifs, repris tous les deux par M. Staal dans son *Reader* (20 B et 17 respectivement), sont en réalité opposés l'un à l'autre au point de vue de la qualité *vaiyākaraṇa*. Puisse M. F., dans un des tomes à paraître prochainement, tenir compte au moins de R. Rocher, *La théorie des voix du verbe dans l'école pāṇinéenne* (1968).

Narasimhacharya, M. S. [Éd.] : *Mahābhāṣya Pradīpa Vyākhyānāni, VIII : Adhyāya 5 Pāda 1-4*. Commentaires sur le *Mahābhāṣya* de Patañjali et le *Pradīpa* de Kaiyaṭa, Pondichéry : Institut Français d'Indologie, 1981. 254 S. gr. 8° = Publications de l'Institut Français d'Indologie, 51, 8.

Voici la 8^e livraison relevant de ce grand projet de publication que l'IFI poursuit, depuis déjà dix ans ou plus, en constituant une équipe spécialisée avec pour initiateur M. N. R. Bhatt et pour directeur M. M. S. Narasimhacharya. Il s'agit de mettre au jour un commentaire et quatre sous-commentaires du *Mahābhāṣya*, tous inédits ou presque et qui, datant du XVI^e au XVII^e siècle, peuvent servir de points de repère entre les deux œuvres sur lesquelles on a jusqu'ici compté, faute de mieux, à peu près exclusivement pour saisir le fil de raisonnement patañjalien sous-jacent à chaque phrase du *Mahābhāṣya* : c'est-à-dire, entre le *Pradīpa* de Kaiyaṭa, qui n'est en soi guère facile à comprendre, et l'*Uddyota* de Nāgeśa, censé être désespérément difficile.

Depuis la parution du premier volume, en 1973 avec l'Introduction due à M. P.-S. Filliozat, l'imposante entreprise s'achemine à un rythme étonnamment régulier d'un volume par an, de manière à couvrir chaque année un Livre (*Adhyāya*) de la Grammaire de Pāṇini, ayant mis d'ailleurs quatre ans et trois volumes à la partie initiale du *Mahābhāṣya*, à savoir la fameuse *Navāhnikī* ou « neuf (premières) leçons journalières ». Avec la présente livraison donc, on a d'ores et déjà parcouru les deux tiers de la Longue Marche projetée, soit 54 *Āhnika* s'étendant sur les *Adhyāya* 1-5 alors que les *Adhyāya* 6-8 n'en compteront plus que 28 en tout : autrement dit, c'est au seuil du troisième et dernier tome de l'édition Kielhorn du *Mahābhāṣya* que M. Narasimhacharya est ainsi parvenu avec son excellente équipe.

Quant au texte de base, celui de Kaiyaṭa en l'occurrence, c'est en guise de rubrique, comme il a été de règle dans les volumes antérieurs, qu'on renvoie par tome et page à l'édition Vedavrata, seule complète et actuellement disponible, de l'ensemble *Mahābhāṣya* – *Pradīpa* – *Uddyota* (Rohtak, 1962-63). Sous chaque rubrique, on va aménager les commentaires dont il s'agit dans leur ordre chronologique, la présentation étant d'autant plus merveilleuse que le corps gras met en évidence toute teneur de Kaiyaṭa commentée par la suite. De la sorte, pour ce qui est du présent volume VIII, se trouvent recueillis ces trois commentaires sur le *Pradīpa* : *Laghuvivaraṇa* de Rāmacandra Sarasvatī, *Uddyotana* d'Annambhaṭṭa, *Nārāyaṇīya* de Nārāyaṇa Śāstrī. Sans doute regrettera-t-on l'absence sinon du

Brhadvivarāṇa, qui (tout comme son pendant plus bref) n'a jusqu'ici figuré que dans les limites de la Navāhnikī, du moins du Ratnaprakāśa de Śivarāṁendra Sarasvatī, dont le fonds manuscrit s'épuise soudain après avoir été constamment ample à travers les sept volumes antérieurs : qu'on se souvienne, par ailleurs, que ce dernier ouvrage, situé à mi-chemin de Bhaṭṭoji à Nāgeśa, est tout unique en ce qu'il commente directement le Mahābhāṣya. Ladite absence sera-t-elle compensée par la réapparition du Laghuvivarāṇa ? On en doute, ne serait-ce que du fait que ce commentaire succinct ne va guère au-delà des limites où les arguments patañjaliens ont été repris, explicitement ou non, par la littérature de type *vṛtti* commençant par la Kāśikā.

Quant à l'Uddyotana, connu auparavant par l'*editio princeps* de Madras dans la seule mesure de la Navāhnikī, le projet en cours d'exécution à Pondichéry a toutes chances d'en achever une édition aussi complète que critique, la collecte des manuscrits semblant être la plus satisfaisante en cette matière. Pourtant, si nous tenons le plus à féliciter l'éditeur M. Narasimhacharya, voire à le remercier à la fois, d'avoir réussi un tour de force véritable pour le présent volume, c'est décidément au sujet du Nārāyaṇīya, dont il n'avait à sa disposition qu'un seul manuscrit (désigné par <gha>) pour la plupart de l'Adhyāya 5. Quel exploit est donc d'avoir pu en restituer un texte de bout en bout impeccable, en comblant toutes lacunes de manuscrit par des éléments judicieusement raisonnés, tels qu'on les voit mis entre crochets ! D'autre part, quoiqu'étant consacré à la dérivation secondaire dans son sens large (*taddhita*, y compris *vibhakti* ou « suffixe à valeur désinentielle » ainsi que *samāsānta* ou « fin de composé nominal »), cet Adhyāya 5 ne va pas sans donner l'occasion de discuter longuement d'un terme-clé comme *kriyā* « action » (5.1.115), *bhāva* « état » (5.1.119) ou *guṇa* « qualité » / *dravya* « substance » (sous 5.3.55). Or, en de tels endroits, le Nārāyaṇīya a pour caractéristique de se référer très souvent au philosophe de langage Bhartṛhari, ce qui a exigé de M. Narasimhacharya un soin supplémentaire de vérifier chaque citation ou allusion de ce genre à travers l'ouvrage autrement monumental, Vākyapadīya. De même, pour l'Uddyotana où est visible un penchant à la littérature *mīmāṃsaka*, l'érudit éditeur ne manque jamais d'indiquer la source, également dans ses notes marginales, en remontant si besoin est jusqu'aux textes védiques de l'école *taittirīya*. Avouons, finalement, que l'auteur de ces lignes vient, à grand-peine en fait, de détecter une seule faute d'impression : lire, p. 67 dans la rubrique, <5.1.115> au lieu de <5.1.155> !

À moins de consulter à tout moment cette publication modèle de Pondichéry dont l'achèvement total est imminent, il sera désormais exclu qu'on prétende travailler d'une façon quelconque sur le Mahābhāṣya de Patañjali.

Narasimhacharya, M. S. [Éd.] : *Mahābhāṣya Pradīpa Vyākhyānāni, IX : Adhyāya 6 Pāda 1-4*. Commentaires sur le *Mahābhāṣya* de Patañjali et le *Pradīpa* de Kaiyata, Pondichéry : Institut Français d'Indologie, 1982. 407 S. gr. 8° = Publications de l'Institut Français d'Indologie, 51, 9.

Peu de temps après avoir entrepris, pour cette *Zeitung* même, un compte-rendu de la 8^e livraison du grand projet en cours à Pondichéry, me voici tant ému qu'émervé d'apprendre la parution de la livraison suivante, la 9^e, qui couvre tout le Livre VI pāṇinéen auquel sont consacrées 15 Leçons Journalières patañjaliennes. Le rythme d'un *Adhyāya* pour un an se maintient ainsi par bonheur, sans nul signe d'essoufflement. Maintenant qu'ils s'attaquent aux deux *Adhyāya* ou aux treize *Āhnika* seuls restants, M. Narasimhacharya et son équipe auront de grandes chances de parfaire leur publication monumentale avant janvier 1984 – date, soit dit en passant, devant marquer le bicentenaire de la fondation par W. Jones de l'Asiatic Society à Calcutta, bicentenaire donc de la naissance de l'indianisme moderne en tant que discipline internationale.

Vu dans ses grandes lignes, ce Livre VI de la Grammaire de Pāṇini porte sur le redoublement radical, le *saṁdhi* vocalique au sens large (commençant par le *saṁprasāraṇa*), l'accentuation d'un mot (pris isolément) et d'un composé nominal, l'alternance affectant un membre antérieur de composé et, finalement, celle affectant une base présuffixale, sujet reconduit dans le Livre VII. S'agissant des règles qui sont toutes d'une portée « opératoire », Patañjali n'a que très rarement l'occasion de faire une digression spéculative tandis que, si un grand débat se déroule parfois, c'est notamment pour déterminer la limite jusqu'où vaut par reconduction tel ou tel énoncé gouvernant (*adhikāra*). Quant aux commentaires que l'éditeur nous présente là-dessus pour la première fois, ce sont les mêmes trois que dans la livraison précédente, à savoir (*Laghu-*) *Vivaraṇa*, *Uddyotana* et *Nārayaṇīya*, qui commentent tous non sur le *Bhāṣya* mais sur le *Pradīpa* de Kaiyaṭa. Outre que la présentation du texte est impeccable ici comme partout dans les volumes antérieurs, les notes marginales les plus précieuses sont particulièrement abondantes pour la partie relative à l'accentuation, qui, étant du ressort védique, est laissée de côté depuis si tôt que Cāndra, surtout chez les pāṇinéens ultérieurs largement contents d'ouvrages du type *Kaumudī*.

Or, grâce exclusivement à l'érudition magistrale de M. Narasimhacharya, que symbolisent lesdites notes marginales, je m'aperçois soudain de ce qu'a pu être, aussi tard qu'à la mi-XVII^e siècle, un certain Nārāyaṇa Śāstrī comme

commentateur de Kaiyaṭa. Il s'avère, en effet, avoir su citer à sa guise *Gītā*, *Manu* ou Kālidāsa, le cas échéant; maximes tantôt profanes (*laukika-nyāya*) tantôt *mīmāṃsaka*, ceci bien plus souvent qu'Annaṃbhaṭṭa; *Vākyapadīya*, aussi fréquemment que j'en ai pris note dans le compte-rendu antérieur; par-dessus tout, non seulement *Taittirīya-Saṃhitā* ou *Śatapatha-Brāhmaṇa*, mais encore *Nirukta*, voire *Ṛk-Saṃhitā* en maintes occasions (cf. p. 105, 107, 139, 143, 196, 257, 363). En cette dernière matière du moins, il diffère catégoriquement des *vaiyākaraṇa* depuis sans doute Bhartṛhari jusqu'à Nāgeśa dit omniscient. Phénomène incroyable, surtout pour une époque aussi tardive, c'est là un humaniste extraordinaire au point que lui échappe, en quelque sorte, « le destin du Veda » tel qu'exposé naguère par L. Renou (*EVP*, VI : Paris, 1960)!

Nécrologie

Louis Renou (1896-1966)

M. Louis Renou, directeur d'études de sanskrit à l'École Pratique des Hautes Études (depuis 1929), professeur à la Sorbonne et directeur de l'Institut de civilisation indienne de l'Université de Paris (depuis 1937), membre de l'Institut (depuis 1946), est subitement décédé le 18 août 1966 – deux mois à peine avant le soixante-dixième jour anniversaire de sa naissance, que ses collègues et ses élèves s'apprêtaient à commémorer en lui offrant un gros volume de « Mélanges ». La nouvelle, d'autant plus tragique qu'inattendue, a bouleversé non seulement le milieu de l'orientalisme français dans son ensemble mais, peut-être même davantage, celui de l'indianisme à travers le monde entier. Ce que l'indianisme contemporain s'est vu enlever si brutalement, c'est un grand maître qui, par la fécondité exemplaire de son œuvre, n'avait jamais cessé de susciter une admiration sans réserve parmi tous les chercheurs de toutes nationalités, au point d'incarner en quelque sorte tant la solidité disciplinaire que la solidarité internationale qui, l'une et l'autre, se doivent de caractériser ladite branche des études orientales.

Pour évoquer sa grandeur, il suffira ici d'affirmer que dans le domaine du védisme, qui était plus particulièrement celui du défunt (comme de la plupart des indianistes antérieurs les plus éminents), les générations à venir ne manqueront pas de le compter au nombre des *Maîtres de la philologie védique* – ainsi s'intitulait, qu'on s'en souvienne, l'un de ses premiers apports (paru en 1928) à cette discipline auréolée d'un haut prestige. Point culminant de ses recherches, les *Études védiques et pāṇinéennes* (quinze tomes parus depuis 1956, en attendant très probablement trois tomes posthumes) demeureront pour toujours un monument magnifique – comparable, selon les vues, soit aux *Noten* de H. Oldenberg (1909-12), soit aux *Indische Studien* d'A. Weber (1849-78). On regrettera unanimement qu'il n'ait pu mettre lui-même la dernière main à sa traduction intégrale du *Rgveda*, tour de force qu'il réservait pour ce qu'il lui resterait de vie ; et l'on souhaitera que cette traduction ne reste pas incomplète : elle ferait autorité à côté de celle de K. F. Geldner, publiée elle-même après la mort de son auteur.

Quant à ses travaux magistraux sur divers genres de la littérature sanskrite post-védique, on sera sans doute tenté d'y voir un fruit de la formation qu'il avait reçue dans sa jeunesse de son maître vénéré Sylvain Lévi. Mais, à la différence de ce dernier, M. Renou s'est appliqué presque exclusivement à étudier la civilisation indienne sous ses aspects typiquement orthodoxes ; il n'avait hérité de son maître ni le goût des voyages d'exploration en régions reculées, ni la propension à

insister sur les influences que cette civilisation put exercer hors du sol indien proprement dit, en fonction notamment de la propagation du bouddhisme. Il a porté au bouddhisme, il est vrai, un intérêt linguistique, qui est sensible déjà dans sa *Grammaire sanscrite* (1930); rappelons, en passant, que F. Edgerton avait demandé conseils et informations à son confrère cadet de Paris (dont il fut toute sa vie un admirateur enthousiaste, sans que l'un et l'autre se soient jamais rencontrés), avant de s'engager dans le travail colossal qui devait aboutir vingt ans plus tard à son *Buddhist Hybrid Sanskrit, Grammar and Dictionary* (1953). À part cela, cependant, M. Renou était foncièrement indifférent au bouddhisme, tant comme système doctrinal que comme phénomène historique : n'est-ce pas comme incidemment qu'il participa à une traduction du *Dīghanikāya* pāli (volume I seul paru en 1949) ?

L'indifférence pour le bouddhisme a normalement pour corollaire, chez un indianiste, une attitude de détachement pur et simple à l'égard de l'Extrême-Orient, dans la mesure tout au moins où la culture indienne y parvint par l'intermédiaire du monde chinois qui, on le sait, n'accepta le bouddhisme qu'en le transformant fortement à sa manière. Pour notre bonheur, cependant, tel ne fut point le cas de M. Renou. Il vécut au Japon d'avril 1954 à mai 1956 et, de ce long séjour (plus long que ceux qu'il avait faits précédemment en Inde et aux États-Unis), il devait toujours garder un souvenir particulièrement sympathique, teinté d'une émotion qu'on oserait dire nostalgique. Pendant ladite période de deux ans complets, M. Renou assumait la direction de la Maison franco-japonaise de Tōkyō, dont le « Bulletin » est familier aux japonologues aussi bien qu'aux sinologues occidentaux. Est-il besoin de rappeler que cette institution culturelle avait été dirigée successivement par trois orientalistes, A. Foucher, S. Lévi et J. Hackin, du moins au cours des premières années qui suivirent sa création en 1926 (due largement à l'initiative vigoureuse de S. Lévi lui-même) ? Il semble que la venue de M. Renou au Japon ait eu pour facteur décisif son attachement à la mémoire de S. Lévi, d'autant que M. Daniel Lévi, fils de son maître et ami de longue date, se trouvait alors résider à Tōkyō comme ambassadeur de France.

Si M. Renou a pu avoir un autre motif personnel de visiter le Japon, c'était assurément la présence à l'Université de Tōkyō d'un de ses meilleurs collègues védicants du monde, M. Tsuji N., dont l'ouvrage sur *Les relations des Brāhmaṇa et des Śrautasūtra*, paru en 1952, venait de l'émerveiller. Bientôt devait naître et s'accroître sans cesse, entre les deux indianistes français et japonais (déjà liés antérieurement par un hommage commun rendu à Geldner ainsi qu'à W. Caland), une amitié intime, pleine de respect mutuel. C'est notamment par l'entremise de M. Tsuji, qui était alors doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Tōkyō, que M. Renou eut le plaisir de connaître plusieurs savants japonais parmi les plus représentatifs (dont, pour n'en citer qu'un, M. Watanabe K., alors professeur de littérature française à la même université et lauréat à Paris, en 1965, du Grand Prix

de Littérature pour sa monumentale traduction japonaise de François Rabelais). Les contacts personnels que M. Renou put ainsi multiplier au Japon n'allèrent pas sans le faire réfléchir sur les activités de la Maison qu'il dirigeait. De la période de sa direction date, par exemple, la Société franco-japonaise de Techniques industrielles, actuellement l'une des plus prospères parmi une quinzaine d'organisations scientifiques relevant de la Maison franco-japonaise; une autre, la Société Franco-Japonaise d'Études orientales, créée au même moment (sous l'inspiration du sinologue renommé du Tōyō Bunko, M. Ishida M.), a entrepris une utile *Bibliographie sommaire des ouvrages d'orientalisme en langue japonaise* (dont on regrette de n'avoir vu paraître que deux fascicules couvrant les années 1955-56). Outre quelques conférences qu'il eut l'occasion de donner à Tōkyō et à Kyōto, M. Renou fut invité à professer pendant un semestre sur l'*Atharvaveda* à l'Université de Tōkyō, où Mme Renou se vit confier la charge d'enseigner aimablement le français à une classe spéciale de jeunes étudiants. Vers la fin de son séjour, M. Renou se vit conférer une distinction rare : il fut élu membre honoraire de l'Académie Japonaise (anciennement Impériale), alors que sa femme avait l'honneur de donner à Sa Majesté l'Impératrice des leçons privées de français.

En tant que directeur, M. Renou se trouvait en excellents termes avec tout le personnel japonais de la Maison franco-japonaise, où il était confortablement logé avec sa famille et accueillait hospitalièrement des visiteurs japonais, appartenant surtout à la jeunesse estudiantine. Cette ambiance agréable lui permit de mieux connaître le pays où il résidait; de plus, s'il s'agissait d'aborder de plus près la tradition séculaire de la culture japonaise, il avait auprès de lui le meilleur guide possible, M. Bernard Frank, ce japonologue sérieux, ce japonophile déclaré qui était alors pensionnaire de la Maison. Cela dit, il y a lieu de soupçonner que, si cette mission de Tōkyō a tant plu à M. Renou, c'est aussi qu'elle lui laissa beaucoup de temps libre pour ses propres travaux scientifiques. En effet, à côté de son image connue de tous ceux qui fréquentaient la Maison, celle d'un hôte doux et affable, une autre image s'imposait de manière à inspirer le plus vif respect à un nombre restreint de ses connaissances les plus intimes : c'était celle de M. Renou tapant à la machine inlassablement, souvent toute la journée, jour après jour, tout seul dans son bureau de directeur. C'est ainsi que l'*Histoire de la langue sanskrite* (1956), exécutée d'un bout à l'autre pendant ce séjour (ainsi que les *Hymnes spéculatifs du Veda*, 1956), et l'« Introduction générale » (1957) à l'*Altindische Grammatik*, dont la rédaction doit avoir été entreprise en substance à Tōkyō (à la demande d' A. Debrunner, demande dont M. Renou se sentit fort honoré), se réfèrent assez souvent à M. Tsuji et, le cas échéant, à d'autres auteurs japonais; les *Études védiques et pāṇinéennes*, dont nous avons parlé plus haut, ont été elles aussi amorcées de fait au Japon, la mise au point des deux premiers tomes datant vraisemblablement de cette époque; il disait alors s'occuper, en outre, des chapitres qui lui étaient impartis pour le volume terminal de *L'Inde classique*, ce grand

manuel dont l'achèvement reste attendu des indianistes du monde entier avec une impatience accrue. Ce fut là une étape où la fécondité du savant, prodigeusement régulière à travers toute sa carrière, accusa un rythme plus accéléré que jamais.

À part deux *Études védiques* qui constituent à elles seules une livraison du « Bulletin de la Maison franco-japonaise » (Nouvelle Série, t. IV, n° I, 1955), M. Renou enrichit alors de savants articles trois publications purement japonaises : *Sur les traits linguistiques généraux de la poésie du Veda* (« Silver Jubilee Volume of the Zinbun-Kagaku-Kenkyusyo, Kyōto University », 1954, p. 309-316); *Remarques linguistiques sur la Bāṣkalamantra-upaniṣad* (« Journal of Indian and Buddhist Studies », III-2, 1955, p. 400-408); *L'Indianisme en France depuis Sylvain Lévi* (« Studies... in Honour of Prof. S. Yamaguchi », 1955, p. 51-57). Il crut de son devoir, par ailleurs, de se mettre au courant, et d'informer la confrérie occidentale, des réalisations de l'indianisme japonais – réalisations de quantité considérable, mais trop peu connues à l'étranger en raison de la fameuse barrière linguistique. Il fit l'effort d'établir un compte rendu détaillé (« JA », 1955, p. 249-251) des remarquables travaux publiés en langue japonaise par M. Nakamura H., professeur de philosophie indienne à l'Université de Tōkyō, dont l'érudition l'avait impressionné dès son arrivée. Un peu plus tard, en se basant largement sur les communications que ce même M. Nakamura venait de publier en anglais dans un périodique de Calcutta, M. Renou a esquissé une vue d'ensemble des activités japonaises dans ce domaine, sous le titre *L'Indianisme au Japon* (« Kratylos », I, 1956, p. 97-103) : précis, pénétrant, pondéré, cet aperçu général demeure, après dix ans, unique en son genre, nous laissant, nous autres indianistes japonais, perpétuellement endettés envers le maître disparu.

Dans ce dernier article M. Renou, loin de prononcer l'éloge dithyrambique de l'indianisme japonais, ne se faisait pas faute d'en relever certaines faiblesses intrinsèques, faiblesses d'autant plus fatales que le « rideau du langage » – M. Renou badinait avec cette expression – tend à les camoufler dans une large mesure aux yeux du public étranger. Vu dans l'ensemble, en effet, voilà un indianisme de type étrange qui, ne se recrutant guère que parmi le clergé bouddhique du pays, reste aussi peu apte qu'intéressé, malgré son histoire dépassant au moins un demi-siècle, à la tâche toute normale de « dominer le milieu indien commun » à l'aide d'études textuelles appuyées sur une solide formation philologique (portant au premier chef, évidemment, sur le sanskrit). Nous lisons là, d'une part, un passage comme le suivant : « Eussent-ils abordé l'Inde par la grande voie, celle du védisme, les savants japonais... »; et de l'autre : « Souhaitons que le rideau du langage (et de l'écriture)... cesse un jour prochain d'entraver l'internationalité nécessaire à toute expansion scientifique ».

Au regret et au souhait ainsi formulés par M. Renou, comment a-t-on jusqu'ici réagi du côté japonais ? Heureusement, nous n'hésitons pas trop à déclarer que le bilan est nettement positif. Les quelques apprentis indianistes d'il y a douze

ans, s'inspirant chacun à sa manière des enseignements du savant français à Tōkyō, sont parvenus à nouer entre eux l'amitié la plus précieuse. Sans prétendre à les nommer tous, je tiens à mentionner le seul d'entre eux qui ait su tirer pleinement profit du cours de M. Renou sur l'*Atharvaveda*, auquel il assista à Tōkyō : c'est le jeune et brillant M. Hara Minoru. Qui aujourd'hui ignore son nom dans la confrérie internationale des indianistes, avant même la parution de sa grande thèse de doctorat de Harvard (sous presse)? C'est lui, le meilleur élève qu'aient jamais eu à la fois M. Tsuji et M. D. H. H. Ingalls, qui de nous tous sait le mieux « dominer le milieu indien commun » en l'abordant, sous quelque aspect que ce soit, infailliblement « par la grande voie ». Comme successeur de M. Tsuji à l'Université de Tōkyō depuis 1960, il a d'ores et déjà réussi à former, sous sa propre direction, plus d'un jeune sanskritiste japonais d'une envergure peu inférieure à la sienne. Notons ensuite, à propos surtout de Mme Renou, qu'une de ses anciennes élèves (de français), qui a étudié par la suite avec M. Tsuji, vient d'obtenir le doctorat de l'Université de Pennsylvanie avec une édition critique (entreprise pour la première fois) du fameux *Steṣaśāstra*, « Le traité sur le vol » : elle s'appelle Mme Mayeda N. (née Ishigami); son mari, M. Mayeda S., professeur assistant à la même université américaine, s'est fait connaître comme un excellent vedāntiste formé successivement par MM. Nakamura H., W. N. Brown et P. Hacker. Quant à l'auteur de ces lignes, en dépit ou en raison de sa capacité naturelle étroitement bornée, il doit de loin plus que tout autre à l'affection quasi paternelle du maître décédé. Si, en effet, j'ai pu tant bien que mal me découvrir comme une vocation à déchiffrer les arguments scolastiques de l'école pāṇinéenne, je le dois entièrement à M. Renou qui, à son époque de Tōkyō, m'a personnellement initié à la grammaire indigène indienne, m'invitant aussitôt à collaborer avec lui à un travail dont le résultat devait être *La Kāśikā-Vṛtti* (I, 1), *traduite et commentée* (deux parties parues, EFEO, 1960-62). Frappé ces derniers mois d'une affliction vraiment sans remède, je me console à peine dans l'attente du jour prochain où il me sera permis de dédier à sa mémoire vénérée le fascicule final, qui était déjà sous presse de son vivant, de ce travail signé de nos deux noms.

Les quelques élèves bien doués que j'ai eus entre-temps à l'Université de Kyōto, et leurs excellents collègues de Tōkyō formés par M. Hara, font tout leur possible pour réaliser pas à pas le vœu formulé par M. Renou pour l'avenir de l'indianisme japonais. La mémoire du grand savant, symbole suprême de l'indianisme international compris comme une discipline philologique, se trouve ainsi transmise à une nouvelle génération de chercheurs, trop jeunes pour l'avoir rencontré à la Maison franco-japonaise de Tōkyō. En terminant cet hommage que j'ai tenté de lui rendre au nom du pays qu'il aimait, j'exprimerai l'espoir que cette génération cadette, mieux que la nôtre et que celle de nos devanciers, mérite de se faire connaître par ses propres travaux de manière, d'une part à perpétuer la mémoire du maître français dans tout l'ensemble de l'indianisme japonais, et

d'autre part à procurer définitivement à celui-ci « l'internationalité nécessaire à toute expansion scientifique ».

INDEX

A

<i>akṣpat</i>	3
<i>akṣadhāraṇa</i>	132
<i>akṣara</i>	245, 246, 253
<i>akṣāḥ</i>	80
<i>agatikagati</i>	167
<i>a-guṇa</i>	267
<i>Aggavaṃsa</i>	172-174
<i>agni</i>	83
<i>agnicit</i>	9
<i>agnim</i>	28
<i>agrahīt</i>	40, 41
<i>aṅga</i>	46, 96, 194-200, 285, 286, 289
<i>aṅgara</i>	242
<i>acchinah</i>	96
<i>acyodḍhvam</i>	78
<i>acyodhvam</i>	78
<i>ajihma</i>	85
<i>añjana</i>	133
<i>añjana-upāñjana</i>	132
<i>aṇu</i>	257-259
<i>aṇukidi</i>	259
<i>aṇusarai</i>	258
<i>atikhaṭva</i>	57
<i>atikhaṭvaḥ</i>	57
<i>atikhaṭvāya</i>	57, 58
<i>atideśa</i>	36(n. 5), 73, 230
<i>atimāla</i>	57
<i>atimālāya</i>	57
<i>atrṇet</i>	10, 11, 94, 96, 99
<i>atti</i>	88
<i>atri-jāta</i>	266
<i>a-tri-jāta</i>	266
<i>atharvan</i>	151-154
<i>ad-</i>	38, 74
<i>adarśanasāmānyāt</i>	89
<i>adas</i>	234, 237
<i>adhara</i>	13, 21, 24, 25, 29, 30
<i>adhi</i>	115
<i>adhikaraṇa</i>	287
<i>adhikāra</i>	4, 293
<i>adhok</i>	10, 12, 96
<i>Adhyāya</i>	61, 291-293,
<i>adhyetr</i>	103(n. 10)
<i>adhvaryu</i>	211
<i>anaḍuh-</i>	63, 95
<i>anaḍvan</i>	95
<i>anaḍvān</i>	95
<i>anaravat</i>	132
<i>anarthaka</i>	212
<i>an-al</i>	35
<i>analvidhau</i>	7, 8(n. 6), 35, 36, 38-46, 50, 66, 86, 92, 99
<i>animiṣa-</i>	85
<i>anu</i>	27, 27(n. 11)
<i>anukaraṇa</i>	5(n. 8)
<i>anugaṅgam</i>	138
<i>an-ūn-</i>	229(n. 2)
<i>anudāttādi</i>	138, 139, 141
<i>anudāttāḥ</i>	285
<i>anudeśa</i>	36(n. 5), 42(n. 7)
<i>anunāsika</i>	2, 5
<i>anupatham</i>	138
<i>anuprāsa</i>	267
<i>anubandha</i>	2, 2(n. 3), 5, 6, 6(n. 11), 174, 191(n. 16), 275
<i>anubandhalopa</i>	168
<i>a-<num></i>	64
<i>an-<um></i>	64
<i>anuyavam</i>	138
<i>anuvāka</i>	152
<i>anuvṛtti</i>	214
<i>an-ekāl-vidhi</i>	8(n. 6)

antar 138
antara 13, 19, 21, 22(n. 23), 24-29
antaraṅga 71, 71(n. 13, 16),
 82(n. 35), 128, 144, 231(n. 9), 235
andha 261
andhas 261
andho-vallabha 260, 261
anna-dā 266
anye 207
anvarthasaṃjñā 209
anvasiñcan 27
apakaraṇa 265
apacat 48
apatya(mātra) 103(n. 10)
apara 13
apavāda 53, 54, 237
apāṭha 289
apṛāpta-vibhāṣā 22(n. 23), 29,
 29(n. 16)
abhinaḥ 96
abhiprāya 260
Abhiṣecanīya 210
abhūt 59
abhriya 268, 269
Amara 105(n. 25), 106(n. 27)
a-mitra 266
amīmapat 198, 199
amunā 235
amuṣmai 234
ayas 223
aranddhvam 78
arandhvam 78
aravat 132
arudita 41, 45
aruditam 41, 45
aruditām 41, 42, 45, 46
arthavat 212, 213
arthavāda 218, 224(n. 9)
Ardhanārī-Śiva 267
ardhajaratīnyāya 169
al 5, 35, 36

alaviḍḍhvam 78, 78(n. 22)
alaviḍhvam 78, 78(n. 22), 79(n. 27)
alavidhvam 78, 78(n. 22), 79(n. 27)
alābu-karkandhu-dṛṇbhu-phala-
 116
alābū 116, 117
alāvīt 236
al-āśraya 8(n. 7), 35, 36
aleṭ 96
al-vidhi 8, 9, 9(n. 10), 35, 36, 38,
 42(n. 8), 50, 86, 87, 98-100
avakhaṇḍana 218, 220
avaṭa 147
avayava 103(n. 7), 133, 134
avayavasamṇiveśa 103(n. 7)
avayavasamṇiveśaviśeṣavyaṅgyā
 103(n. 7)
avara 13, 15-17, 24
avarādīni 15-17, 23(n. 24)
avi 152
avika 152
aviravikanyāya 152, 154
avyaya 115, 119, 188(n. 8)
avyayībhāva 115, 135-138
aśaktija 5(n. 8)
aśva 84
aśvapoṣaṃ 84
aṣṭākāpālaṃ 83
aṣṭāṅga 246, 254
Aṣṭādhyāyī 1, 2, 4, 6, 20,
 22(n. 24), 84
as 53, 58-60, 62
a-saṃjñā 22(n. 23)
asita 267
astrīviṣaya 155, 157-160,
 161(n. 22), 163, 164
asmad 21
ahan 113
Ahīvātī 112
ahna 113

Ā

<i>ākāśabhāṣita</i>	268
<i>ākṛti</i>	102(n. 5), 103(n. 7), 155(n. 2), 213
<i>ākṛtigaṇa</i>	16, 120, 192, 274
<i>Ākṛtigrahanā</i>	103(n. 7)
<i>ākṛāṣṭām</i>	70(n. 10)
<i>āgataḥ</i>	56
<i>āgatyā</i>	70(n. 10)
<i>āgama</i>	169
<i>āgastyam</i>	27
<i>āgneyam</i>	83, 83(n. 2)
<i>āttha</i>	58
<i>ātharvaṇa</i>	151-154
<i>ātharvaṇika</i>	151-154
<i>ādi</i>	15-17, 203
<i>ā-diś</i>	49
<i>ādiśyate</i>	49, 97
<i>ādeśa</i>	7, 33, 34, 38, 39, 49, 53, 54, 97, 215(n. 43)
<i>ānaḍhya</i>	147
<i>ānumānika</i>	34(n. 2)
<i>āndhasika</i>	260
<i>āmalaka</i>	279
<i>āmnāya</i>	153
<i>ā-yam</i>	33, 36
<i>āyasa</i>	223
<i>ārdre</i>	94
<i>ārdhadhātuka</i>	10, 36, 39, 40, 44, 53, 61, 165-170, 285-287
<i>āryā</i>	259, 266, 267
<i>āvaṭya</i>	147, 150
<i>āvaṭyā</i>	147, 149, 150
<i>āvaṭyāyaṇī</i>	150
<i>ā-vadh-</i>	33, 36, 92
<i>āvadhiṣṭiṣṭa</i>	61, 286, 288, 289
<i>āvika</i>	153
<i>āśāddhvam</i>	77
<i>āśādhvam</i>	77, 77(n. 20)

<i>ā-śās-</i>	11, 12, 77, 99
<i>āśāste</i>	12, 99
<i>āśīs-</i>	94
<i>āśīḥ</i>	11, 12
<i>āśraya</i>	17
<i>āsita-</i>	266
<i>āh-</i>	58-60
<i>āhata</i>	33
<i>ā-han-</i>	33, 36, 61, 92, 286

I

<i>ikṣu-kāṇḍa-</i>	225
<i>Ikṣumatī</i>	113
<i>ikṣu-śālākā-</i>	224, 225
<i>icchatī</i>	93
<i>iṣkarṭṭ-</i>	79
<i>iṣṭi</i>	76
<i>iṣyate</i>	82(n. 37)

Ī

<i>īśa-</i>	266, 269
-------------------	----------

U

<i>uccāraṇārtha</i>	2, 278
<i>ucchaṅga</i>	240
<i>uḍupa-</i>	239, 240(n. 8)
<i>uṇādi</i>	47, 60, 111(n. 4), 138, 167
<i>uttara-</i>	13, 29
<i>uttaratra</i>	22(n. 23), 28, 28(n. 13)
<i>uttarapakṣin</i>	32
<i>uttarapadalopa</i>	35
<i>uttarapada-lopī</i>	8(n. 7)
<i>uttarārtha</i>	39(n. 6), 78, 78(n. 22)
<i>utthambh-</i>	76(n. 15)
<i>utthā-</i>	76(n. 15)
<i>utpata-</i>	239
<i>utsaṅga-</i>	239, 240
<i>utsarga</i>	53, 237

<i>udātta</i>	286, 287
<i>udāttādi</i>	138, 140
<i>udāharaṇa</i>	283, 289
<i>udumbara-</i>	223
<i>Udgāṭr</i>	269
<i>Uddyota</i>	15, 17, 32, 155(n. 1)
<i>und-</i>	96
<i>unmāda-graha</i>	251, 252
<i>upakūla-</i>	136
<i>upacāra</i>	151, 153, 192(n. 21)
<i>upajñāta-</i>	203
<i>upadeśa</i>	289
<i>upapakṣau</i>	224(n. 9)
<i>upamūla-</i>	136
<i>upaśāla-</i>	136
<i>upasarga</i>	27
<i>upasarjana</i>	115
<i>ubhaya-</i>	54, 55
<i>ubhayī-</i>	55
<i>ubhaye</i>	55
<i>ubhayeṣām</i>	196, 197
<i>uragādhiṣṭhita-</i>	248

Ū

<i>ūdhan-</i>	278
<i>ūdhanya-</i>	278
<i>ūdhas-</i>	278, 279, 279(n. 21)

R

<i>ṛ</i>	1-3, 6
<i>ṛkāra</i>	1(n. 1)
<i>ṛkārastharepha</i>	4
<i>Ṛk-Saṃhitā</i>	294
<i>R̥gveda-Pr.</i>	3(n. 4)
<i>ṛc</i>	269

L

<i>l</i>	1-3, 3(n. 4, 5), 4, 5,
----------------	------------------------

5(n. 8), 6, 6(n. 11)

<i>ḷkāra</i>	1(n. 1), 3(n. 5), 5
<i>Lphida</i>	5

E

<i>eka-</i>	13(n. 3), 19
<i>ekadeśavikṛta</i>	34, 47, 48
<i>ekadeśin</i>	32
<i>ekayogalakṣaṇa</i>	91
<i>ekaśeṣa</i>	145
<i>ekasmāt</i>	19
<i>ekasmin</i>	19
<i>eke</i>	207
<i>eta-bhārya-</i>	231, 232

AI

<i>aiyaḥ</i>	96
--------------------	----

O

<i>odanapāka-</i>	164
<i>odanapāki-</i>	163

AU

<i>audumbara-</i>	223
<i>aunaḥ</i>	96
<i>aupakūla-</i>	136
<i>aupagavaṃ kulam</i>	105(n. 25)
<i>Auśija</i>	124

K

<i>Kaccāyana</i>	171-173
<i>kañcuka-</i>	260, 261
<i>Kaṭha</i>	105, 106(n. 26)
<i>kaṇva</i>	145, 146, 280
<i>kata</i>	145, 146, 280
<i>kata-anta</i>	145

<i>katanta</i>	145, 280	
<i>kati</i>	56	
<i>kati-</i>	55, 56	
<i>kantu</i>	265	
<i>kantuka</i>	264, 265	
<i>kanduka</i>	265	
<i>karoti</i>	47, 67	
<i>karkandhūṛṇbhuphala</i>	117	
<i>karkandhū</i>	116, 117	
<i>kartana</i>	218, 220	
<i>karṭṛ</i>	169, 187	
<i>karṣate</i>	3	
<i>karṣṭā</i>	3	
<i>karmadhāraya</i>	35, 74, 79(n. 24), 127, 229(n. 2)	
<i>karman</i>	218, 219	
<i>karmapravacanīya</i>	27	
<i>karma-vidhi</i>	220, 228	
<i>karmāra</i>	242(n. 20)	
<i>kalpa</i>	4, 249(n. 10)	
<i>kalṣate</i>	3, 4	
<i>kalṣṭā</i>	3, 4	
<i>kāka</i>	123	
<i>kākī</i>	123	
<i>kāṇḍa</i>	225	
<i>Kātantra</i>	1(n. 1), 171-173	
<i>Kātyāyana</i>	10, 15-18, 20, 22, 23, 24(n. 24), 81(n. 33), 131, 132, 168	
<i>kātyāyanī</i>	144	
<i>kāṇvā</i>	144	
<i>kāmacāra</i>	230	
<i>kāraka</i>	283	
<i>kārikā</i>	101, 101(n. 3), 102, 102(n. 5, 6), 103(n. 6), 104, 104(n. 11)	
<i>kārya</i>	33(n. 1), 37, 51, 52	
<i>kārya-vipariṇāma</i>	51-53	
<i>kāryā</i>	51, 52	
<i>Kālī</i>	267	
<i>Kāśikā</i>	13, 32, 68, 68(n. 5), 69, 73, 83, 103(n. 6), 141-143, 165-169, 240-242, 244	
<i>kāṣṭha</i>	132-134	
<i>kāṣṭha-takṣ-</i>	237	
<i>kāṣṭhataṭ</i>	237	
<i>kim-</i>	13(n. 3), 21, 26, 55	
<i>kirati</i>	1	
<i>kīrṇa</i>	1	
<i>kuṭa</i>	157, 160-162, 164	
<i>kuṭila</i>	242(n. 18), 243, 244(n. 28)	
<i>kuṭīlikā</i>	239, 241, 242, 244	
<i>kuṭī</i>	158, 160, 161, 164	
<i>kūtaḥ</i>	278	
<i>kutra</i>	21	
<i>kumāra</i>	106, 107, 107(n. 30), 108, 108(n. 33)	
<i>kumāratantra</i>	251	
<i>kumāra-bhārya</i>	102, 107	
<i>kumārī</i>	107, 107(n. 30), 108	
<i>kumārārī-bhārya</i>	102, 107	
<i>kumuda</i>	266	
<i>kumbhakārī</i>	53	
<i>kuru</i>	43, 67	
<i>kurutāt</i>	62	
<i>kuśala</i>	25	
<i>kṛ-</i>	43, 62	
<i>kṛta</i>	115	
<i>kṛtsna</i>	17	
<i>kṛp-</i>	3-5	
<i>kṛpta</i>	5, 6	
<i>kṛp-</i>	3-5	
<i>kṛpta</i>	3-6	
<i>Kṛptaśikha</i>	5	
<i>kecit</i>	207	
<i>kevalarepha</i>	4	
<i>keśa</i>	211, 222, 224(n. 9)	
<i>keśa-nivartana</i>	219, 225	
<i>keśavapanīya</i>	210, 217, 224(n. 9)	
<i>Kaiyaṭa</i>	15, 17, 18, 21, 22(n. 23), 24, 32, 39(n. 6), 108	
<i>kauṭīlika</i>	242, 244, 244(n. 27)	

Kauṇḍinya	40
kaumārabhṛtya	251, 254
kāurukāṭya	147
kauśāmbī	57
kriyā	292
kriyāśabda	101(n. 2), 106(n. 26), 161, 162
kṣatriya-	123
kṣatriyā-	123
kṣam-	264
kṣamā-	264
kṣar-	80
kṣudra-	125, 278
kṣura-	219, 223-225

Kh

khaṭvā-	57, 58
khyaṭeśa-	269

G

gaṇa	142, 174, 187, 188, 191, 192, 193(n. 22), 239, 240, 241, 259, 267, 270-276
gaṇa-chandas	259
Gaṇapāṭha	13-22, 22, 24, 24(n.4), 25-27, 29, 30, 109, 111(n. 4), 121, 122, 130, 136, 137, 155(n. 1), 159, 161, 174, 270-275, 277, 280, 281
gaṇasūtra	274, 278, 281
gati	27
gambhīra-	136
gargādi	144-148, 150, 280
galo galah	237
gavādi	130, 131, 278
gavya-	93, 130
gāṅgā-	235
gāṅgē 'nūpé	235
gām	93

gāyatrī	228(n. 20)
gārgī-	147
gārgya	144
gārbhiṇa-	143
gīti	257, 259
gu-	65-67
guṇa	1, 2, 4, 5, 10, 43, 44, 47, 49, 56, 66(n. 9), 67, 96, 111, 165, 166, 168, 169, 262, 292
guṇaśabda	101(n. 2), 105
guṇāntarayoga	133
gr̥hya	224
go-	66, 66(n. 9), 67, 84, 93, 117, 130, 258
gokakṣa-	147, 148
gotra	93, 102(n. 5), 129, 144, 147
Gotraṁ caraṇaiḥ saha	103(n. 10)
godā-	53
gopoṣaṁ	84
gomatī-	89
gomatī-bhū-	89
gomantau	88
gomān	88
go-sani-	111, 112
go-sthāna-	117
gaukakṣī-	148
gaukakṣīputra-	148, 149
gaukakṣya-	147-151
gaukakṣyā-	147-149, 151
gaukakṣyāputra-	148, 149
gaukakṣyāyani-	151
gaurava	209
gaurādi	279
gaurīm	28
gauryam	28
gdhi-	74
grantha-kṛta-	203
grah-	40
graha	245(n. 3), 246, 247, 250-254, 266
graha-īśa-	266

<i>graha-pati</i>	264
<i>graha-sakha</i>	264
<i>glau-</i>	258

Gh

<i>ghas</i>	74, 76, 78, 79
<i>ghṛtamātra</i>	56

C

<i>cakāddhi</i>	76, 76(n. 16), 77, 77(n. 20), 78-80, 81(n. 31, 32)
<i>cakāddhi</i>	77(n. 19), 79, 81, 81(n. 31, 32)
<i>cakās-</i>	76, 77, 80
<i>cakra</i>	132
<i>caṭaka</i>	123
<i>caṭakā</i>	123
<i>caṇḍa-kara</i>	266
<i>catasṛ-</i>	63, 64
<i>catasraḥ</i>	63
<i>catur-</i>	63, 64
<i>Candra</i>	110, 120, 138, 142, 143, 145, 146, 148, 153, 154, 272, 275
<i>candraḥ</i>	275
<i>Candragomin</i>	171
<i>caraṇa</i>	102(n. 5), 103(n. 10), 153, 218, 219
<i>carman</i>	11, 12, 94, 99, 120
<i>Cāturmāya</i>	228
<i>Cāturmāsyāni</i>	210, 211
<i>Cāndra</i>	172(n. 4), 173, 293
<i>cikitsita</i>	245(n. 3), 247
<i>citragavaḥ</i>	66
<i>citragu-</i>	66
<i>citraguḥ</i>	66
<i>citragum</i>	66
<i>citragū</i>	66
<i>citrigo</i>	66, 66(n. 9)
<i>citravgagram</i>	66

<i>citrā</i>	92, 93
<i>Cidambara Brahman</i>	269
<i>Caitra</i>	92
<i>codita</i>	232
<i>codya</i>	232
<i>cyu-</i>	78

Ch

<i>chandas</i>	268
<i>chāndasa</i>	210
<i>chid-</i>	96
<i>chedana</i>	218, 220

J

<i>jagdhi-</i>	38
<i>Jayāditya</i>	68, 69(n. 6)
<i>jāti</i>	101, 101(n. 1), 102, 102(n. 5), 104, 107, 108, 155(n. 2)
<i>jātivācin</i>	161
<i>jāti(vācin)-prātipadika</i>	155-157, 163
<i>jātiśabda</i>	101(n. 2), 104, 106(n. 26), 161, 162
<i>jihvāmūla</i>	3(n. 4)
<i>jaina</i>	275
<i>Jainendra</i>	6(n. 11)
<i>jñāpaka</i>	209
<i>jñāpana</i>	193(n. 22), 277
<i>jvalana</i>	83

T

<i>taṭa</i>	106
<i>tatpuruṣa</i>	35, 51, 52, 57, 111(n. 4), 113, 116, 137, 145, 148, 192(n. 22), 229(n. 2)
<i>tad-</i>	38
<i>taddhita</i>	203, 292
<i>tapa-</i>	261
<i>tapana</i>	264

<i>tapas-</i>	261
<i>tarka</i>	268
<i>tavalkāra</i>	5
<i>tā</i>	95
<i>tāni</i>	95
<i>tāla-vat</i>	267
<i>tiñ</i>	45
<i>tiṣṭhanti</i>	56, 63
<i>tisr-</i>	63
<i>tud-</i>	235
<i>tudāt-</i>	235
<i>tudatī</i>	235
<i>tudanti</i>	235, 236
<i>tulā-</i>	118
<i>tulya-</i>	118
<i>tulyāśya</i>	3
<i>tulyāśyaprayatna</i>	2
<i>tuṣa-</i>	260
<i>tr̥ṇa-</i>	130
<i>tr̥ṇahāni</i>	99
<i>trh-</i>	11, 94
<i>taittirīya</i>	292
Taittirīya-Pr.	3(n. 4)
<i>Taittirīya-Saṃhitā</i>	294
<i>tailamātra-</i>	56
<i>tyad-</i>	13(n. 3), 19, 21, 21(n. 21), 26, 26(n. 9), 29(n. 14)
<i>traya-</i>	63
<i>trayāṇām</i>	63
<i>tri-</i>	63
<i>Tripādī</i>	234
<i>trī-</i>	95
<i>trīṇi</i>	95
<i>treṇī śalalī</i>	216-218, 221, 223-225

D

<i>dakṣiṇa</i>	13, 25, 26, 29
<i>dantāḥ</i>	3
<i>dahana-</i>	263
<i>dāru-</i>	131

<i>dālī</i>	260
<i>div-</i>	38
<i>dīkṣā</i>	211
<i>dīrghāhnī-</i>	113, 114
Durgādāsa.....	103(n. 6, 9), 106(n. 26)
<i>Durghatavṛtti</i>	68(n. 1), 77(n. 18), 81(n. 33)
<i>duh-</i>	10, 96
<i>dr̥nbhuphala</i>	117
<i>dr̥nbhū-</i>	116
<i>dr̥ṣad-</i>	100
<i>deva-</i>	111
<i>Devadatta</i>	105
<i>devam</i>	28
<i>devamanuṣyāḥ</i>	55
<i>dyauiḥ</i>	38
<i>dravya</i>	104(n. 12), 106, 213, 292
<i>Drumatī</i>	113
<i>drona-</i>	156, 157, 160, 162-164
<i>dronī-</i>	156-158, 160, 162-164
<i>dvandva</i>	15, 111(n. 4), 116
<i>dvi-</i>	13(n. 3), 20-22, 26, 28
<i>dvija</i>	248, 266
<i>dvirvacana</i>	5
<i>dvaidhasūtra</i>	218, 226
<i>dyādi</i>	21

Dh

<i>dhana-</i>	84
<i>dhanapoṣaṃ</i>	84
<i>dharaṇī-</i>	264
<i>dharmā</i>	153
<i>dhātrī</i>	264
<i>dhātu</i>	93, 165, 174, 199
<i>dhātulopa</i>	165, 167, 168
<i>Dhātupāṭha</i>	3, 52, 61, 155, 165, 174, 189, 191, 236, 237, 270, 285, 288
<i>dhuvana-</i>	45
<i>dhūrjaṭi</i>	263

N

<i>na</i>	211, 213
<i>nabha</i>	131, 132
<i>nabhya</i>	131-134
<i>nayeh</i>	169
<i>na-vipulā</i>	249(n. 8)
<i>navya-nyāya</i>	284
<i>naḥkṣudra</i>	125, 278
<i>nas</i>	124, 125, 277, 277(n. 19), 278
<i>nasah</i>	124
<i>nasā</i>	125, 277
<i>nastah</i>	125, 278
<i>nasya</i>	125, 278
<i>naḥkṣudra</i>	125, 278
<i>Nāgeśa</i>	15, 17, 24, 32, 103(n. 6), 103(n. 10), 108, 207
<i>nādo grhyeta</i>	212
<i>nābhi</i>	131-134, 281
<i>Nāmamālā</i>	172
<i>nāsikayā</i>	125, 277
<i>nāsikā</i>	124-126, 126(n. 9), 135, 136, 138, 277, 277(n. 19), 278
<i>nāsikāḥ</i>	125
<i>nāsikyā</i>	125, 126(n. 9)
<i>Nighaṇṭu</i>	270, 274
<i>nitya</i>	203
<i>nidhuvana-vat</i>	268
<i>nipāta</i>	188(n. 8)
<i>nipātana</i>	4, 22(n. 23), 129, 154, 187, 277(n. 19), 286
<i>nipātana-svara</i>	287
<i>nipuna</i>	268
<i>nimittasaptamī</i>	167
<i>ni-mrj</i>	96
<i>niyama</i>	234
<i>Nirukta</i>	294
<i>nirvapet</i>	83
<i>nivartana</i>	210, 211, 216-218, 220-228, 233(n. 15)

<i>nivṛtti</i>	51, 52
<i>niṣkarṭṭ</i>	79
<i>niṣkauśāmbiḥ</i>	57, 58
<i>niṣpanda</i>	186, 190(n. 14), 191-193
<i>niṣyanda</i>	186-190, 193(n. 24)
<i>nisyanda</i>	187, 188, 190, 193(n. 24)
<i>nī</i>	169
<i>nīla</i>	119
<i>nairṛta-pati</i>	263
<i>nyamārṭ</i>	96
<i>nyāya</i>	284
<i>Nyāyakośa</i>	103(n. 6)
<i>Nyāya Sūtra</i>	103(n. 7)
<i>Nyāsa</i>	68, 68(n. 3), 81

P

<i>pakṣin</i>	84, 85, 85(n. 5)
<i>pacati</i>	47, 48
<i>pacatu</i>	34, 47-50
<i>pacanti</i>	47
<i>pacantu</i>	47, 48
<i>pañca</i>	88
<i>paṭu-bhārya</i>	232
<i>paḍivayā</i>	259
<i>Patañjali</i>	2, 3(n. 5), 7-11, 16, 20-24, 77, 80, 81, 81(n. 33), 82(n. 37), 101, 102, 104, 106, 108, 168
<i>pathin</i>	38
<i>pathya</i>	260
<i>pathyā</i>	249(n. 8)
<i>pada</i>	9-11, 34, 47, 49, 50, 88, 90, 94, 98, 120, 191, 234, 235
<i>padatva</i>	9, 10(n. 11)
<i>Padamañjarī</i>	68, 81
<i>padamālā</i>	173
<i>padasaṃskārapakṣa</i>	168
<i>panthāḥ</i>	38
<i>payo dhāvati</i>	76, 76(n. 14, 16), 77(n. 19), 79(n. 26)
<i>payo-nātha</i>	263

<i>para-</i>	13, 15	<i>piṭaka-</i>	239, 240
<i>parama-sarpiṣkūṇḍikā-</i>	193(n. 22)	<i>pitur</i>	1
<i>parameṣṭhin-</i>	117	<i>pituh</i>	80, 80(n. 30)
<i>parasmaipada</i>	169	<i>pitṛ-</i>	80
<i>paripūrṇa-g°</i>	192	<i>pība</i>	44, 67
<i>paribhāṣā</i>	4	<i>pīta-</i>	119
<i>paribhāṣā-sūtra</i>	7	<i>pumvadbhāva</i>	107, 229
<i>parimāṇaśabda</i>	162	<i>putreṇa tulyaḥ sthūlaḥ</i>	118
<i>pāribhāṣikagotra</i>	103(n. 10)	<i>putreṇa tulyaḥ sthūlo yāti</i>	118
<i>parimukha-</i>	135-137, 278	<i>punatā</i>	65
<i>parimukham</i>	137, 138	<i>punar</i>	17
<i>parivapana</i>	218-220, 226	<i>puruṣa-</i>	90
<i>parivartana</i>	132, 219, 220	<i>puruṣaḥ</i>	90, 92
<i>parivī-</i>	91, 95, 97	<i>puruṣārambha</i>	37
<i>pari-vye-</i>	91	<i>puṣ-</i>	84
<i>parihanu</i>	137, 138	<i>puṣṭaḥ</i>	84
<i>parihanu-</i>	135-137	<i>pūtimāṣa-</i>	147
<i>parṇadhvat-</i>	237	<i>pūtika</i>	51
<i>parṇa-dhvaṃs-</i>	237	<i>pūrayati</i>	1
<i>paryudāsa</i>	20(n. 20), 26(n. 8), 28(n. 13), 229(n. 2)	<i>pūrva-</i>	13-15, 17-22, 24-30
<i>paśupati-sakho</i>	264	<i>pūrvakāla</i>	17
<i>paśya</i>	64, 66	<i>pūrvataḥ</i>	27
<i>pā-</i>	44	<i>pūrvatra</i>	21, 22, 27, 234
<i>pākṣika-</i>	85	<i>pūrvatrāsiddha</i>	5, 6
Pāṇini.....	1, 2, 6, 6(n. 11), 10, 12, 14, 15, 18-22, 24, 37, 38, 43, 53, 54, 59, 68, 76(n. 15), 83, 84, 86, 101	<i>pūrvapakṣin</i>	32
<i>pātana</i>	279	<i>pūrvavipratīṣedha</i>	150
<i>pātānīm</i>	280	<i>pūrvasmāt</i>	19
<i>pātra-</i>	157, 160-162, 164	<i>pūrvasmin</i>	19
<i>pātrī-</i>	158, 160, 161, 164	<i>pūrvācārya</i>	84
<i>pāthas-</i>	268	<i>pūrvāt</i>	19
<i>pāda</i>	4	<i>pūrvādīni</i>	15, 17, 23
<i>pārimukhya-</i>	136	<i>pūrvāḥ</i>	14, 28
<i>pārimukhyam</i>	135	<i>pūrvāhṇa-</i>	113
<i>pārihanavyam</i>	135	<i>pūrve</i>	14, 19, 28
<i>pārśva-śūla-</i>	248	<i>pr̥thakkarāṇa</i>	226
<i>pāvaka-</i>	83	<i>pr̥thu-</i>	267, 268
<i>pika-</i>	123	<i>pr̥thu-vana-vat</i>	268
<i>pikī-</i>	123	<i>pautimāṣya-</i>	147
		<i>pautimāṣyā-</i>	149
		<i>pautimāṣyāyaṇī-</i>	151
		<i>ppaḍipadi</i>	259

Bh

<i>bha</i>	11, 12, 90, 92, 94, 97, 98
<i>bhakṣyabheda-vat</i>	267
<i>bhaga</i>	268
<i>bhajana</i>	268
<i>bharaṭa</i>	239
<i>Bhartṛhari</i>	101(n. 3), 204, 215
<i>bhavat</i>	21
<i>bha-vipulā</i>	249(n. 8)
<i>bhas</i>	74, 76, 78, 79
<i>bhastrā</i>	239, 240
<i>bhāṇa</i>	262
<i>bhāpayati</i>	62
<i>Bhāradvāja</i>	48, 50
<i>bhāryā</i>	107
<i>bhāva</i>	187, 292
<i>Bhāṣāvṛtti</i>	68, 81(n. 32)
<i>bhāṣitapuṃska</i>	229(n. 2), 230
<i>Bhāṣya</i>	16, 20, 31, 32, 69, 174
<i>bhāṣyakāra</i>	77, 77(n. 19), 81, 82(n. 36, 37)
<i>bhāṣya-sūtra</i>	204, 205, 215
<i>bhikṣā</i>	139
<i>bhid</i>	62, 96
<i>bhida</i>	111
<i>bhintāt</i>	62
<i>bhī</i>	62
<i>bhuvana</i>	45
<i>bhū</i>	45, 52, 53, 58, 60
<i>bhūta</i>	251, 253
<i>bhūtavidyā</i>	246, 251, 254
<i>bhaikṣā</i>	139
<i>Bhojaprabandha</i>	256, 257, 259
<i>bhrātuḥ-putra</i>	192(n. 22)
<i>bhrātuṣputra</i>	192(n. 22), 193(n. 22)

M

<i>mañjira</i>	262
----------------------	-----

<i>maṇḍalacakra</i>	131(n. 19)
<i>matsya</i>	84, 85, 85(n. 5)
<i>Madanasamjīvana</i>	262
<i>madhyama</i>	16, 17
<i>madhyamasyām</i>	16, 17
<i>madhuk</i>	237
<i>madhu-scyut</i>	237
<i>mantra</i>	211, 227
<i>mahadadhīna</i>	115
<i>Mahābhāṣya</i>	31, 32, 43, 43(n. 1), 49(n. 2), 84, 102(n. 5), 103(n. 6), 215, 216
<i>Mahāvvyutpatti</i>	251
<i>mahāsamjñā</i>	209
<i>mā</i>	198, 199
<i>Māthara</i>	40
<i>mātuḥ</i>	80(n. 30)
<i>mātra</i>	55
<i>mātrā</i>	56
<i>mātrā-chandas</i>	259
<i>mātsyika</i>	85
<i>māricika</i>	262
<i>māla</i>	157, 158, 161, 163
<i>mālā</i>	57, 157-159, 161-164
<i>māsa-jāta</i>	114
<i>mita</i>	115
<i>mitra</i>	266
<i>mitrayavaḥ</i>	129
<i>mitrayu</i>	129, 130
<i>mī</i>	198, 199
<i>mīna</i>	85
<i>mīmāṃsaka</i>	292, 294
<i>mīmāṃsā</i>	284
<i>Mugdhabodha</i>	1(n. 1), 103(n. 6)
<i>muñcat</i>	65
<i>muñcātaḥ</i>	65
<i>muñcatā</i>	65
<i>mudga-dālī</i>	260, 261
<i>muṇḍa</i>	105
<i>muni</i>	81(n. 33)
<i>mūrdhan</i>	3, 3(n. 4)

<i>mūlasūtra</i>	205
<i>mūṣikā</i>	123
<i>mṛga</i>	84, 85, 242, 244
<i>mṛj</i>	96
<i>megha-bhava</i>	269
<i>meṣa</i>	111
<i>maitreya</i>	129, 130(n. 15)
<i>maitreyakaḥ</i>	130
<i>maitreyāyaṇa</i>	130(n. 15)
<i>mainika</i>	85
<i>Moggallāna</i>	171, 172, 174

Y

<i>(yañ)luk</i>	195, 200
<i>yajamāna</i>	211
<i>yajus</i>	166
<i>yatna</i>	81
<i>Yathāsaṃkhyam</i>	218
<i>yadr̥cchā</i>	5(n. 8)
<i>yadr̥cchāśabda</i>	101(n. 2)
<i>yamaka</i>	267
<i>yuvajāni</i>	108
<i>yuvati</i>	108, 138, 139, 141-143
<i>yuvatitarā</i>	108
<i>yuvan</i>	108, 108(n. 33), 138-141
<i>yusmad</i>	21, 37
<i>yoga</i>	203
<i>Yogaśataka</i>	254
<i>yaugika</i>	161-164
<i>yauvata</i>	141-143
<i>yauvana</i>	139, 141-143

R

<i>raṭ</i>	237
<i>raḍ</i>	237
<i>ram</i>	78
<i>ramyāhan</i>	114
<i>ramyāhnā</i>	114
<i>rākṣasī</i>	125

<i>rāja-adhi</i>	116
<i>rājate</i>	267
<i>rājan</i>	90-92, 98, 115, 234
<i>rājanya</i>	234
<i>rājapuruṣa</i>	90, 92, 95
<i>Rājasūya</i>	210, 217
<i>rājādhi</i>	116
<i>rājīya</i>	234
<i>rājñah</i>	90, 92
<i>rucaka</i>	47, 60
<i>rud</i>	41, 45
<i>rūḍha</i>	162
<i>rūpa</i>	245, 247, 248
<i>reṭ</i>	166
<i>repha-vipulā</i>	249(n. 8)
<i>reṣ</i>	166
<i>rai</i>	84
<i>raipoṣaṃ</i>	84
<i>rodhas</i>	268

L

<i>lakṣaṇa</i>	202, 205, 206
<i>lakṣya</i>	202
<i>lavitā</i>	166
<i>laśuna</i>	249, 250
<i>lāghava</i>	129, 204, 209, 211, 212, 232
<i>liṅga-saṃkhyā</i>	119
<i>Liṅgānām na sarvabhāk</i>	103(n. 8)
<i>lih</i>	96
<i>lī</i>	62
<i>luk</i>	87-89
<i>lunat</i>	65
<i>lunatā</i>	65
<i>lup</i>	88, 89
<i>lupta-ṣaṣṭhī</i>	4
<i>lū</i>	78, 236
<i>lekhā-bhrū</i>	124
<i>Laikhābhreya</i>	124
<i>lopa</i>	7, 87-89, 165, 168, 169
<i>loha</i>	223

<i>lohitā</i>	119, 223
<i>lohitā-ayas-</i>	222
<i>lohitāyasa</i>	217, 218, 222-224, 226
<i>laukikagotra</i>	103(n. 10)
<i>laukika-nyāya</i>	294
<i>lauha-</i>	223-225
<i>lauhityāyani-</i>	144, 150

V

<i>vaktavya</i>	82(n. 37)
<i>vakra-gati</i>	241, 244
<i>vacanātideśe</i>	56(n. 6)
<i>vacanādeśe</i>	56(n. 6)
<i>vaṇṇayadi</i>	259
<i>vat</i>	33
<i>vataṇḍa-</i>	93, 127-129
<i>vataṇḍī-</i>	93, 127
<i>vadh-</i>	33, 36, 37, 44, 60, 61, 92, 285, 286, 288
<i>vadhaka</i>	44, 47, 60
<i>vana-vat</i>	267, 268
<i>vanīn-</i>	268
<i>vāniṣṭa-</i>	268
<i>vāniyas-</i>	268
<i>vapana</i>	217, 218, 224, 225, 226(n. 18)
<i>vapana-krama</i>	224(n. 9)
<i>vapana-mantra</i>	220, 224(n. 9), 227
<i>varṇa</i>	212, 213
<i>varṇa-lakṣaṇa</i>	8, 9
<i>varṇāśraya</i>	98
<i>varṇyate</i>	259
<i>varman-</i>	120
<i>varmāyati</i>	120
<i>varmāyate</i>	120
<i>valgat-</i>	262
<i>vavraśca</i>	196-198
<i>vasantatilaka</i>	249
<i>vasiṣṭha-</i>	152
<i>Vasudevahiṣṭī</i>	256

<i>vā-</i>	167
<i>Vākyapadīya</i>	101(n. 3), 294
<i>Vānnātha</i>	269
<i>Vājasaneyi-Prātiśākhya</i>	1(n. 1), 3(n. 4)
<i>vājinā</i>	95
<i>vājināni</i>	95
<i>vātandya</i>	93, 127-129
<i>vātandya-vṛndārikā</i>	127
<i>vāma</i>	266, 267
<i>Vāmana</i>	68, 69(n. 6)
<i>vāyu-</i>	263
<i>vārṇa</i>	133
<i>vārttika</i>	2, 3, 3(n. 5), 174
<i>Vārttikakāra</i>	3(n. 5)
<i>vārttikagaṇa</i>	274, 276
<i>vārṣagaṇyaḥ</i>	280
<i>vi-</i>	167
<i>vikāra</i>	133
<i>vikṛti</i>	132, 133
<i>(vi-)jñāpana</i>	76(n. 15)
<i>vi-tuṣā</i>	261
<i>viduṣaḥ</i>	64, 65
<i>vidus-</i>	64, 65
<i>vidhi-</i>	33(n. 1), 34-36, 263, 265
<i>vibhakti</i>	21, 22, 26, 27, 292
<i>vibhāga</i>	226
<i>vibhāgakaraṇa</i>	217
<i>vibhāti</i>	267, 268
<i>vibhītaka</i>	133
<i>vi-mātr-</i>	124
<i>vilāpayati</i>	62
<i>vīvadha</i>	239(n. 2), 241
<i>viśna-</i>	70, 71
<i>viśva</i>	13(n. 3)
<i>viśvatra</i>	21
<i>viśvāmitra</i>	152
<i>viṣaya</i>	287
<i>visarga</i>	189, 191, 192
<i>vī-</i>	166, 167, 169, 170
<i>vṛkṣa-</i>	44, 133, 235

<i>vrkṣā idām</i>	235
<i>vrkṣay idam</i>	235
<i>vrkṣāya</i>	44
<i>vrkṣé</i>	235
<i>vr̥tti-sūtra</i>	215
<i>vr̥ddhi</i>	1, 43, 44, 47, 60, 66, 93, 96, 124(n. 7), 127, 139, 165, 168, 203, 239, 280
<i>vr̥ndārikā</i>	127, 128
<i>vr̥ṣagaṇa</i>	280
<i>ve</i>	166, 167
<i>vedāṅga</i>	1
<i>veh</i>	166-170
<i>Vaimātreya</i>	124
<i>vaiyākaraṇa</i>	203, 208, 209, 214
<i>vaiyākaraṇa-yoga</i>	203
<i>Vopadeva</i>	103(n. 6)
<i>vyavasthā</i>	22
<i>vyavasthītavibhāṣā</i>	76(n. 15)
<i>vyākaraṇa</i>	3, 165, 201-203
<i>vyākhyāna-sūtra</i>	215
<i>vyādha</i>	242, 244, 244(n. 27)
<i>vyādhi</i>	265
<i>vyālī</i>	261
<i>vraśc</i>	196
<i>vr̥hi</i>	56
<i>vr̥hibhya</i>	56

Ś

<i>śakala</i>	145, 146, 280
<i>śakula</i>	85
<i>śakra</i>	263
<i>śaṅkavya</i>	131
<i>śaṅku</i>	131
<i>Śatapatha-Brāhmaṇa</i>	294
<i>śabalaguṇ</i>	66
<i>śabalagvagram</i>	66
<i>śabda</i>	202, 203, 268
<i>Śabdakalpadruma</i>	103(n. 6, 9),
<i>Śabdakaustubha</i>	68

<i>(śabda)pravṛttinimitta</i>	101
<i>śabdālaṃkāra</i>	267
<i>śamana</i>	263
<i>Śaṃbhu</i>	269
<i>śarkarākṣa</i>	147
<i>śalākā</i>	225
<i>Śākaṭāyana</i>	6(n. 11)
<i>śākalā</i>	144
<i>śākalya</i>	280
<i>śākalyāyaṇī</i>	144, 146
<i>śākunikah</i>	85(n. 5)
<i>śākulika</i>	85
<i>śātana</i>	279
<i>śātanīm</i>	280
<i>śāpharika</i>	85
<i>śārkarākṣya</i>	147
<i>śārkarākṣyā</i>	149
<i>śārkarākṣyāyaṇī</i>	150
<i>śārṅga-jagdhā</i>	114
<i>śās</i>	8, 12, 62, 99
<i>śikya</i>	241
<i>śikhariṇī</i>	263
<i>Śiva-sūtra</i>	2, 2(n. 3), 5, 6
<i>śiṣṭa</i>	101
<i>śiṣṭāt</i>	62
<i>śīrṣan</i>	277(n. 19)
<i>śr̥ṅga</i>	159, 160, 163
<i>śeṣavad-anumāna</i>	269
<i>śobhanā</i>	100
<i>ścyut</i>	236
<i>śmaśrūṇi</i>	224(n. 9), 227
<i>śyāma-ayas</i>	222
<i>śrauta</i>	216
<i>śliṣṭa-parṇa</i>	158
<i>ślu</i>	88, 89
<i>śleṣa</i>	212, 266-268
<i>Śloka-vārttika</i>	76(n. 15), 77, 82
<i>Śloka-vārttikakāra</i>	79, 81, 81(n. 33), 82(n. 36, 37)

S

<i>saṃyoga</i>	260
<i>saṃskāra</i>	224
<i>saṃsthāna</i>	103(n. 7)
<i>Sakṛdākhyātānirgrāhyā</i>	103(n. 9)
<i>sa-guṇa-gaṇa</i>	267
<i>sagdhi</i>	73, 73(n. 5), 74, 74(n. 7), 75, 75(n. 10), 76, 77(n. 17), 78, 79(n. 24), 80
<i>sagh</i>	79, 79(n. 24)
<i>saṃgha</i>	129
<i>saṃjñā-vidhi</i>	13
<i>saṃjñāśabda</i>	105
<i>saṭiśiṣṭa</i>	138, 287, 288
<i>saṭi-śiṣṭa-svara</i>	287
<i>sattva</i>	104(n. 12), 106
<i>Sadāśiva</i>	269
<i>Saddanīti</i>	171-174
<i>saṃdamśa</i>	243
<i>sandhi/ saṃdhi</i>	3, 5, 66, 144(n. 49), 235, 238, 280(n. 22), 293
<i>sapta</i>	88
<i>saṃasyā</i>	256, 257, 260
<i>saṃ-ā-kṛ</i>	267
<i>saṃ-ā-kṛ-ti</i>	266
<i>saṃānā-akṛti</i>	156
<i>saṃāsa</i>	283
<i>saṃāsānta</i>	292
<i>saṃikaraṇa</i>	211
<i>saṃudāya</i>	133, 134
<i>saṃūha</i>	138
<i>saṃpratya</i>	52
<i>saṃprasāraṇa</i>	91, 148, 196-198, 293
<i>sambuddhi</i>	96
<i>sarpiṣkuṇḍikā</i>	193(n. 22)
<i>sarva</i>	13, 13(n. 3), 16, 17, 21
<i>sarvatra</i>	21
<i>sarvanāman</i>	13, 14, 25-29, 234
<i>sarvanāmasthāna</i>	95

<i>sarvasmāt</i>	19
<i>sarvasmīn</i>	19
<i>sarvādi</i>	13(n. 3), 14, 16, 19, 21, 22, 24-30, 270, 277
<i>savarṇa</i>	2
<i>savyeṣṭhā</i>	117
<i>savyeṣṭhr</i>	117
<i>saḥ</i>	38
<i>Sākamedha</i>	211
<i>sādhana</i>	216, 218, 219, 221, 222, 224, 226, 227
<i>sādhana-vidhi</i>	220, 228
<i>sāman</i>	269
<i>sāmaśedīn</i>	269
<i>sāmaṇyena</i>	287
<i>sārvadhātuka</i>	4, 10, 12, 41, 42, 44-46, 59, 94, 96, 97, 99, 170
<i>siddha</i>	234-237
<i>siddhānta</i>	32, 42(n. 8), 81, 110, 121
<i>Siddhāntakaumudī</i>	13, 111(n. 4), 123(n. 6)
<i>siddhāntin</i>	32, 87
<i>sima</i>	13(n. 3), 21
<i>sisaniṣa</i>	112
<i>sisānayaṣaṭi</i>	112
<i>sisānīr</i>	112
<i>Simantonnayana</i>	224
<i>su</i>	100
<i>sukha-jāta</i>	114
<i>sutta</i>	171, 174
<i>Suttamālā</i>	174
<i>su-drṣad</i>	100
<i>sup</i>	45
<i>Subhūti</i>	172
<i>suvana</i>	45
<i>susrotā3r</i>	237
<i>sūkara</i>	123
<i>sūkarī</i>	123
<i>sūtra</i>	1, 3, 3(n. 5), 4, 5, 174, 201, 202, 211, 212, 215
<i>sūtragāṇa</i>	274, 276

Sūtrapāṭha	4, 13, 15, 17-20, 22, 24, 61, 270, 277
<i>seva</i>	111
<i>soma</i>	51
<i>stabdha-dṛṣṭi</i>	248
<i>stāt</i>	62
<i>strī-pratyaya</i>	229
<i>strī-śabda</i>	229
<i>stry-artha</i>	230
<i>stha</i>	117, 118
<i>sthā</i>	117, 118
<i>sthāna</i>	51, 52
<i>sthāni-kārya</i>	7
<i>sthānin</i>	7, 33, 51-53
<i>sthānivat</i>	7, 39, 54
<i>sthānivattva</i>	7-10
<i>sthānivadbhāva</i>	8(n. 3), 86
<i>sthānisamjñānyabhūtasyānalvidhau</i>	10(n. 12), 92
<i>sthin</i>	118
<i>sthr</i>	118
<i>spanda</i>	191
<i>sva</i>	13, 19, 21, 24, 25, 29, 84
<i>svapoṣaṁ</i>	84
<i>svabhāvataḥ</i>	212
<i>svar</i>	13
<i>svarita</i>	5, 287

H

<i>hatāt</i>	62
<i>han</i>	33, 36, 37, 44, 60-62, 92, 285-288
<i>hanti</i>	88
<i>harita</i>	119
<i>Haridīkṣita</i>	68
<i>harivar medinam</i>	236
<i>harivo medinam tvā</i>	236
<i>he citrago'gram</i>	66
<i>hetuṭṭīyā</i>	27(n. 11)
<i>Helarāja</i>	101(n. 3)

<i>hotṛkārah</i>	3(n. 5)
------------------------	---------

TABLE DES PREMIÈRES PUBLICATIONS

PREMIÈRE PARTIE : Articles et traductions

1. Quelques remarques sur *ḷ* voyelle dans l'Aṣṭādhyāyī
(*Journal of Indian and Buddhist Studies*) 『印度學佛教學研究』 4.1
(1956) 1-7)
2. Causerie Vyākaraṇique (I-1) : 1.1.62 vis-à-vis de 1.1.56 (1)
(*JIBS* 6.1 (1958) 7-10)
3. Causerie Vyākaraṇique (I-2) : 1.1.62 vis-à-vis de 1.1.56 (2)
(*JIBS* 8.1 (1960) 39-40)
4. Causerie Vyākaraṇique (II-1) : antériorité du Gaṇapāṭha par rapport au
Sūtrapāṭha
(*JIBS* 7.2 (1959) 36-48)
5. Causerie Vyākaraṇique (II-1) : addenda et corrigenda : la nécessité ultime des
sū. 1.1.34-36
(*JIBS* 11.2 (1963) 25-31)
6. Le Mahābhāṣya, adhyāya I, āhnika 8 : un essai de traduction
(*Miscellanea Indologica Kiotiensia*) 『インド学試論集』 2 (1961) 9-22)
7. Mahābhāṣya *ad* Pāṇini 1.1.56: un essai de traduction
(*Acta Asiatica: Bulletin of the Institute of Eastern Culture*, 4 (1963) 43-69)
8. Causerie Vyākaraṇique (III-1) : incohérence interne chez la Kāśikā (1)
(*JIBS* 9.2 (1961) 11-15)
9. Causerie Vyākaraṇique (III-2) : incohérence interne chez la Kāśikā (2)
(*JIBS* 10.2 (1962) 7-17)
10. Causerie Vyākaraṇique (III-3) : incohérence interne chez la Kāśikā (3)
(*JIBS* 12.2 (1964) 13-15)
11. À la recherche de la motivation ultime du Pāṇini-sūtra 1.1.62
(*MIK* 6/7 (1965) 69-85)

12. Causerie Vyākaraṇique (IV) : *jāti* «genus» et deux definitions pré-patañjaliennes
(*JIBS* 16.1 (1967) 16-24 [Reprinted in *A Reader on the Sanskrit Grammarians*, edited by J.F. Staal, MIT Press, 1972; First Indian Edition 1985])
13. Les discussions patañjaliennes afférentes au remaniement du *Gaṇapāṭha* (1968)
(*Mélanges d'indianisme à la mémoire de Louis Renou* (Publication de l'Institut de Civilisation Indienne, fasc. 28) (1968) 565-576)
14. Les discussions patañjaliennes afférentes au remaniement du *Gaṇapāṭha* (1970)
(*(Indo-) Iranian Journal* 12.2 (1970) 81-115)
15. Sur l'énoncé pāṇinéen *astrīviṣaya* (IV.1.63) : deux interprétations et leur rapport avec le *Gaṇapāṭha*
(*Adyar Library Bulletin*, 31 (1968) 125-143)
16. Read '*parṇām ná vēḥ*': *Kāśikā* ad P.1.1.4: A Notice
(*Annals of the Bhandarkar Oriental Research Institute* 48/49 (1968) 403-409)
17. Un chapitre de la *Saddanīti* comparé aux données pāṇinéennes
–Note préliminaire de Colette Caillat–
(*Journal asiatique*, 259 (1971) 83-97)
18. On Vāmana's *Kāvyaḥ* *śāstra* *sūtravṛtti* V.ii.89: '*niṣyanda*' or '*niṣpanda*' ?
(*S.K. De Memorial Volume* (1972) 64-74)
19. Le *Bhāṣya* liminaire ad Pāṇini 6.4.1 avec *Pradīpa* et *Uddyota* : un essai de traduction (avec Yagi Tōru)
(*JIBS* 25.1 (1976) 1-8)
20. Sur une formule patañjalienne : «*na cedānīm ācāryāḥ sūtrāṇi kṛtvā nivartayanti*»
(*Indologica Taurinensia* 6 (1978) 219-234)
21. Sur le *nivartana*, dit des cheveux (I) : «tailler» ou «séparer»?
(*JIBS* 27.1 (1978) 1-7)
22. Sur le *nivartana*, dit des cheveux (II) : addenda

(*A Corpus of Indian studies : essays in honour of Professor Gaurinath Sastri*
/ board of editors, A. L. Basham ... [et al.], Calcutta(1980) 42-51)

23. Qu'on ne confonde pas un *vārttika* avec un *sūtra*!
(*IT 7 :Dr. Ludwik Sternbach Felicitation Volume* (1979) 333-337)
24. Causerie Vyākaraṇique (V) : « *pūrvatra siddham* » contrairement à 8.2.1
(*JIBS* 28.1 (1979) 1-6)
25. On the Word 'kuṭīlikā', "Poker, Pickaxe": Pāṇini 4.4.18
(*Abhinandana-Bharati : Professor Krishna Kanta Handiqui felicitation volume* / ed., Pratap Ch. Choudhury, Gauhati(1982) 44-50)
26. Sur un manuscrit médico-démonologique en provenance de Bāmiyān
(*Amṛtadhara: Professor R.N. Dandekar felicitation volume* / ed., S.D. Joshi., Delhi, (1984) 301-311)
27. A Prakrit *samasyā* Stanza of the *Bhojaprabandha*
(*Annals of the Bhandarkar Oriental Research Institute*, 68(1987) 603-608)
28. Ghanaśyāma, un acrobate littéraire : quelques cas typiques tirés de son
Madanasamjivana
(*Lex et Litterae : Studies in Honour of Professor Oscar Botto, ed., Siegfried Lienhard, Irma Piovano*(1997) 385-394)

DEUXIÈME PARTIE : Comptes rendus et nécrologie

29. Robert Birwé, *Der Gaṇapāṭha zu den Adhyāyas IV und V der Grammatik Pāṇinis: Versuch einer Rekonstruktion.*
(*IJJ* 8.4 (1965) 285-293)
30. Pierre-Sylvain Filliozat, *Le Mahābhāṣya de Patañjali avec le Pradīpa de Kaiyaṭa et l'Uddyota de Nāgeśa.*
(*IJJ* 23.1 (1981) 46-51)
31. Narasimhacharya, M. S. [Éd.] : *Mahābhāṣya Pradīpa Vyākhyānāni, VIII: Adhyāya 5 Pāda 1-4.*
(*Orientalistische Literaturzeitung*, 81.1 (1986) 78-80)
32. Narasimhacharya, M. S. [Éd.] : *Mahābhāṣya Pradīpa Vyākhyānāni, IX: Adhyāya 6 Pāda 1-4.*
(*Orientalistische Literaturzeitung*, 81.1 (1986) 80-81)

33. Nécrologie : Louis Renou (1896-1966)
(*T'oung Pao*, 53.1-3 (1967) 190-196)